Dumfrt
060
v 2
EMR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chavornay02didi

CHAVORNAY.

II.

Du même Auteur :

ROME SOUTERRAINE, 2 volumes in-8°.. .... 15 fr.

UNE ANNÉE EN ESPAGNE, 2 volumes in-8°.... 15

IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET Cie
rue du Cadran. 16

CHAVORNAY,

PAR

M. Charles Didier.

Yo quero, aunque
soberbia paresca,
amante que engrandecer,
no amante que me engrandesca.

LOPE DE VEGA.

Deuxième Edition.

II.

PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

—

1838.

XVIII.

INSOMNIE.

Cet état de contrainte ne pouvait durer; Hélène et Chavornay le sentaient eux mêmes; dans leurs moments de calme et de réflexion, ils se voyaient engagés dans un impasse dont ils désespéraient de sortir avec honneur, à moins de revenir sur leurs pas, et maintenant le pouvaient-ils? Il n'y a pas de plus inflexible logicien

que l'amour; habile à tirer les conséquences, il va droit au but et y arrive fatalement. Cette tendre et imprudente journée des Cascines avait achevé de rendre impossible et atroce l'idée seule d'une séparation. Cette fois la victoire leur était restée, mais de telles victoires sont de celles qui tuent. Et puis, à leur âge, vivant ensemble, dans les dangers d'un tête-à-tête continuel, tous deux amoureux, tendres, passionnés, pouvaient-ils répondre toujours d'eux-mêmes? On triomphe une fois, deux, peut-être, à la troisième, on succombe. Le moment était venu de prendre une résolution, mais l'honneur avait beau élever dans ces deux âmes loyales sa voix improbatrice, l'amour la couvrait et parlait plus haut.

Les lettres du duc à sa femme étaient rares, courtes et si remplies d'affaires, qu'il n'y avait presque plus de place pour la tendresse. Il ne parlait pas de revenir, et son absence paraissait devoir se prolonger beaucoup au-delà du terme fixé. Le prince moribond, dont il avait été, en si grande hâte, recueillir l'héritage, le faisait

attendre; il ne voulait point mourir; à l'agonie chaque matin, il était encore vivant tous les soirs; et puis, les droits de la maison d'Arberg sur la succession prête à s'ouvrir, n'étaient pas si bien établis qu'ils ne lui fussent disputés par plus d'un prétendant. Le duc avait même écrit à Chavornay pour qu'il préparât Hélène à cette prolongation d'absence, le priant de nouveau de vouloir bien demeurer au palais Lanfranchi jusqu'à son retour. La position était singulièrement ridicule, et la droiture de Chavornay en était choquée. Il cacha cette lettre à Hélène et ne put jamais se résoudre à y répondre. Ainsi, tout concourait, malgré eux, à prolonger ce tête-à-tête si doux et si périlleux.

L'un des premiers soins d'Hélène, restée seule, avait été de changer de fond en comble l'ameublement de sa chambre à coucher; depuis le lit jusqu'aux rideaux des croisées, tout fut renouvelé; excepté les quatre murs, il ne resta pas un vestige de l'ancienne chambre. Hélène fit un mystère à Chavornay de ce changement dont il était la cause; tandis qu'il s'exécutait à son

insu, la porte lui fut fermée, et il fut reçu provisoirement dans un petit boudoir attenant au salon et où, d'ordinaire, la duchesse ne se tenait pas. C'est tout au plus si elle y recevait de loin en loin quelques visites de cérémonie.

Un jour que Chavornay se plaignait moitié sérieusement, moitié en plaisantant, d'être traité en étranger, Hélène, pour toute réponse, le prit par la main et le conduisit dans sa chambre; la métamorphose était opérée et si complète, qu'il ne s'y reconnut pas; mais la clairvoyance de l'amour et un sourire d'Hélène le mirent au fait; il comprit. Elle n'avait pas voulu que rien dans cette chambre veuve, en rappelât un autre, et elle en avait banni dans ce dessein tous les objets propres à réveiller en lui, et peut-être en elle des souvenirs pénibles. Elle avait obéi en cela à un entraînement irrésistible, à une fatalité tyrannique; jusqu'alors si réservée, si secrète, elle avait été poussée violemment hors de ses habitudes; car jamais femme éprise ne fit à l'homme aimé un aveu si délicat et pourtant si clair. Un instant aveuglée, elle n'avait pas vu

toute la portée de son action; le premier regard de son amant la lui fit sentir. Elle eut un instant d'embarras, mais il était trop tard pour reculer, et qui oserait affirmer qu'en ce moment elle se repentît de ce qu'elle avait fait?

Ce jour-là fut le plus beau jour de la vie de Chavornay; l'amour, l'orgueil, la vanité même et les susceptibilités plébéiennes, tout en lui était satisfait et son triomphe était complet. Il voulait que la duchesse, parce qu'elle était duchesse; pariât la première et la première lui donnât des otages. Les otages étaient livrés; la parole était dite et plus que dite, elle était écrite jusque dans les moindres meubles de cette chambre révélatrice. L'excès du bonheur lui ôta la voix, il tomba aux genoux d'Hélène, et sa gratitude ardente éclata dans un torrent de larmes. Depuis le boudoir ils ne s'étaient pas dit un mot.

Trois coups frappés à la porte interrompirent cet entretien muet, et le docteur, qui allait furetant partout, comme un espion qu'il était, entra si brusquement, que Chavornay eut à peine le temps de se relever et d'aller au balcon pour ca-

cher ses pleurs. L'imminence du péril laissa à Hélène toute sa présence d'esprit; elle recueillit ses forces au point de ne rien laisser paraître sur son visage, et attacha sur l'importun un regard si fixe, si altier, qu'il demeura comme fasciné; il n'osa jamais, quelque envie qu'il en eût, détourner ses yeux d'elle sur Chavornay qui eut ainsi tout le temps de se remettre. Le docteur ne vit rien, mais il n'en fit pas moins, à part lui, force suppositions outrageantes. Son parti était pris de voir des rendez-vous dans tous les tête-à-tête, et dans sa première dépêche à son cher ami le comte Campomoro, il lui rendit compte de toute cette scène, en ayant soin de charger fortement les couleurs.

— Ma foi, duchesse, dit-il en riant niais, à son ordinaire, à la vue du nouvel ameublement, je vous fais mon compliment; on n'a pas meilleur goût. Tout cela est si frais, si coquet, si virginal, que ce n'est plus ici une chambre nuptiale, mais une chambre de demoiselle.

La duchesse rougit; elle était blessée que sa pensée eût été pénétrée par un observateur si

grossier; il n'attachait certainement pas à ses paroles le sens qu'elle leur prêtait; mais c'était trop déjà que cette remarque, qui frisait l'impertinence, eût passé par sa bouche. Elle y répondit par un regard froid, et le docteur blême n'en poursuivit pas moins le cours de ses observations intempestives. Depuis qu'il avait ou croyait avoir le secret de la duchesse, il lui échappait des mots à double entente, que jamais auparavant, il ne se fût permis, et qui faisaient bouillir le sang dans les veines de Chavornay.

— Je vous dis, madame, s'écria-t-il quand Vital fut sorti, que cet homme est un espion.

— Je commence à le croire; mais au profit de qui? Je connais Fritz, il n'est pas homme à se dégrader au point de donner de semblables commissions.

— Je suis loin de croire qu'il l'ait donnée; mais ce Vital ne vous aime pas, vous le savez; il vous craint, il me hait, et songe peut-être à se faire auprès du duc un mérite de son insolente surveillance. Il est capable de tout pour

faire sa misérable carrière. Et puis, il était fort lié avec Campomoro; ils sont restés en correspondance : qui sait ce qu'ils machinent entre eux? Tenons-nous pour avertis et soyons sur nos gardes.

La crainte de cet ennemi commun ne fit que resserrer le lien qui unissait leurs âmes, et ils passèrent toute cette journée dans une étroite et chaste intimité. Mais la nuit fut mauvaise. L'aveu d'Hélène avait embrasé Chavornay; l'idée que leur lit de noce était dressé dans cette chambre purifiée de tout souvenir étranger, qu'il l'avait été par elle-même, et que chassé par les scrupules d'un honneur timoré, il n'était pas resté pour le partager avec elle, cette idée brûlante s'emparait de lui avec une telle violence, que le délire le prit et il n'était plus maître de lui.

Hélène n'était pas plus tranquille; elle s'était déclarée vaincue, et pouvait dès-lors se regarder comme ne s'appartenant plus. Exaltée par son aveu même, elle était heureuse de l'avoir fait, et s'en repentait si peu qu'elle aurait voulu qu'il fût à refaire, afin de voir encore

Chavornay en pleurs à ses genoux. Préoccupée des mêmes pensées que lui, assiégée des mêmes tentations, elle ne put dormir et fut toute la nuit visitée par d'ardentes visions. Elle s'attendait à le voir paraître à chaque instant, et, loin de s'en alarmer comme naguère, elle l'appelait de tous ses vœux, elle se donnait à lui tout entière. Si un bruit de pas lointain se faisait entendre sur le Lung'Arno, c'était lui qui descendait l'escalier pour venir à elle; si le vent gémissait dans les portes, c'était lui qui les ouvrait; la sienne n'avait point été verrouillée. S'il eût paru alors, quelle ivresse! quel délire! Qui leur rendrait jamais les délices qu'ils perdaient? Exaspérée par la solitude, par l'attente, par ces mécomptes toujours renaissants, sa passion ne connaissait plus de bornes, plus de frein. Elle avait assez lutté, assez souffert; l'honneur n'en demandait pas davantage; elle voulait du bonheur; le tour de l'amour était à la fin venu. Elle ne se reconnaissait plus elle-même: c'était une autre Hélène; de nouvelles puissances s'éveillaient en elle; elle était dans une de ces crises impétueuses et terribles qui

passent à travers le cœur, comme un vent d'orage et qui décident de toute la vie d'une femme.

Elle enfonçait sa tête brûlante dans les oreillers ; son sein palpitait; tout son corps avait le frisson d'amour, elle étendait ses deux bras nus pour embrasser l'image adorée de cet homme, qui était toujours là devant elle, et qui s'évanouissait, quand elle voulait l'étreindre, comme un songe railleur. Alors elle l'outrageait ; foulant aux pieds, à cette heure, ses propres scrupules, elle traitait les siens de chimères et de faiblesses puériles, elle l'accusait de manquer de cœur et d'audace, et de ne pas savoir aimer. Que faut-il donc, s'écriait-elle avec désespoir, que faut-il de plus à cet orgueil insatiable? N'est-ce pas moi qui ai été à lui? n'ai-je pas fait les premiers aveux? que veut-il encore? faudra-t-il que j'aille le chercher à genoux jusque chez lui?

S'élançant hors de son lit pour échapper aux spectres dont son chevet était assiégé, elle se mit à marcher en désordre dans sa chambre;

peu s'en fallut qu'elle ne montât dans celle de Chavornay.

Elle ne l'y aurait pas trouvé. Tout ce qu'elle avait éprouvé en songeant à lui, il l'avait éprouvé en songeant à elle, et plus fortement encore ; sentant ses forces défaillir, il n'avait trouvé d'autre moyen d'échapper à une défaite complète que de quitter la place : il avait même fait quelques pas vers la chambre d'Hélène, et, se voyant si près de succomber, il était sorti du palais brusquement, pour éteindre dans l'air froid de la nuit les ardeurs qui le dévoraient. Il erra longtemps comme une ombre à travers les rues silencieuses; à l'aurore, il prit sa volée vers la campagne. Les Cascines étaient toujours sa promenade de prédilection : ces retraites affectionnées lui étaient devenues plus chères encore depuis qu'Hélène les avait consacrées par sa présence; il en avait si bien pris l'habitude qu'une fois hors de la ville ses pieds l'y portaient d'eux-mêmes. Ils l'y portèrent ce jour-là comme tous les autres; après une veille si agitée, il cherchait d'instinct la paix du désert.

Cependant Hélène avait fini par se calmer; l'accès avait cédé, épuisé par sa propre violence, et la crise était passée; après avoir marché quelque temps dans sa chambre, elle était tombée de lassitude dans un fauteuil, et avait sonné Souqui pour qu'elle vînt à son aide, et la sauvât d'elle même par sa présence. La pauvre fille accourut toute troublée et à moitié vêtue, craignant qu'il ne fût arrivé malheur à sa maîtresse. Ses craintes redoublèrent en la trouvant levée à une pareille heure et dans un si grand désordre :

— Mon Dieu! madame, comme vous voilà défaite! que vous est-il donc arrivé?

— Rassure-toi, mon enfant, ce n'est qu'un mauvais rêve; le cauchemar m'a réveillée, et je t'ai appelée pour me tenir compagnie, car cette solitude me fait peur. Assieds-toi là et parle-moi ; que je sente bien que je ne suis pas seule.

Souqui lui raconta qu'elle avait entendu des pas dans l'escalier, mais qu'étant venue sans lumière dans sa hâte d'accourir, elle n'avait pu dis-

tinguer qui c'était. Hélène resta donc dans le doute de savoir si c'était l'insolent docteur qui l'espionnait ou Chavornay qui répondait, mais trop tard, à l'appel passionné de son insomnie. A cette idée, un nuage passa sur son front. Était-ce le regret d'un bonheur manqué ou la joie d'un danger évité? C'est ce qu'on ne sut jamais par elle. C'était bien, en effet, Chavornay que Souqui avait entendu, mais, Chavornay au désespoir, Chavornay fugitif; la duchesse ne le sut que le lendemain.

— Que madame est belle! s'écria tout d'un coup Souqui en fixant sur sa maîtresse un regard naïvement admiratif, et que M. Chavornay serait heureux s'il était à ma place, et qu'il pût vous voir ainsi!

— Tais-toi, folle, interrompit la duchesse en lui mettant la main sur la bouche.

— Pas si folle. Madame sait bien qu'il l'aime; seulement elle ne veut pas avoir l'air de s'en apercevoir.

— Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle,

répéta la duchesse en lui donnant un petit coup sur la joue.

— Oh ! madame la duchesse peut me battre tant qu'elle voudra, elle ne m'empêchera pas de dire qu'elle est admirablement belle.

Souqui avait raison : Hélène, dans son désordre, était d'une admirable beauté ; épuisée par l'effroyable lutte d'où elle sortait, et, à demi-couchée dans son fauteuil, elle était retombée dans ses attitudes molles et languissantes, et ses cheveux dénoués retombaient à grands flots sur ses épaules et sa poitrine nues. Chavornay fût mort d'amour en la voyant ainsi.

On conçoit l'effet de ce nom prononcé dans un moment pareil ; elle pâlit horriblement, le tremblement la reprit, et Souqui fut effrayée de sentir sa main et ses pieds froids comme du marbre. Elle les prit dans ses mains pour les réchauffer, et, ranimant le feu à demi éteint, elle rapprocha de la cheminée le fauteuil de sa maîtresse. Cette rechute n'eut pas de suite ; la présence de Souqui sauva Hélène d'une nouvelle crise et de nouveaux délires.

Depuis que le trouble et le remords étaient entrés dans le cœur de la duchesse, la chaste sérénité de cette charmante fille faisait sur elle l'effet d'un calmant ; sa vue seule suffisait pour l'apaiser, et, dans ses mauvais moments, elle l'appelait d'ordinaire auprès d'elle, comme elle avait fait cette nuit, et se mettait sous la sauvegarde de son innocence. Elle n'était pas sa confidente, mais elle avait le privilége de deviner tout ce qu'elle voulait et de dire tout haut ce qu'elle devinait ; ses remarques naïves avaient souvent un sens exquis par leur naïveté même ; elles jetèrent plus d'une fois la duchesse en de profondes rêveries et dans de salutaires méditations.

Après avoir veillé quelque temps, assise aux pieds de sa maîtresse, Souqui laissa tomber sa jolie tête sur ses genoux, et, vaincue par la fatigue, elle s'endormit d'un sommeil paisible et doux.

— Elle dort ! murmura la duchesse en passant légèrement ses doigts dans ses cheveux bruns, et moi je ne puis plus dormir ! Ma vie est bouleversée, il n'est plus pour moi de repos.

Et faisant sur elle-même et sur son passé de tristes retours, elle se prit à fondre en larmes. Cette nuit terrible l'avait vieillie de dix ans; elle était entrée dans un monde tout nouveau; jusqu'alors elle n'avait connu le désir que comme une affection douce et tendre, et maintenant c'était une fièvre ardente, impérieuse, insensée; elle venait de naître à la passion.

Chavornay passa toute la journée aux Cascines; mais ce jour-là il fut insensible aux bienfaisantes influences du grand air, de la marche; et ce calme heureux, que le spectacle de la nature rappelait d'ordinaire en lui, cette fois il ne le trouva pas. D'abord il eut un mécompte; il chercha en vain le pâtre de Saint-Rossore; il n'était pas à la Maremme; l'hiver touchant à son terme, il était allé dans les montagnes du Casentino pour reconnaître les paturages où il devait bientôt conduire ses troupeaux pour y passer avec eux la saison d'été.

Toute contrariété irrite, car c'est une déception en même temps qu'une démonstration de

l'infirmité de notre vue, qui ne sait rien pénétrer, rien deviner, et partant de la vanité de nos projets, de la misère de nos espérances. Quand la contrariété est grande, elle prend le nom de malheur: dans ce cas on se roidit, on combat, on appelle à son aide l'énergie morale et la lutte même est une diversion, un emploi de force qui exalte l'orgueil et soutient le courage. Si la contrariété est trop légère pour mériter le nom de malheur, on ne trouve pas qu'il vaille la peine de lutter et on lâche le frein à sa mauvaise humeur. Ce fut le cas de Chavornay; il avait compté sur son ami le pâtre pour le distraire et le fortifier; ne le trouvant pas, il fut désappointé, et ses pensées déjà sombres prirent une tournure chagrine et malveillante.

Il erra seul dans ces solitudes pleines d'Hélène, il revit tous les lieux, tous les objets vus avec elle, les vaches farouches, les fiers étalons, les chameaux indolents, le Fleuve-Mort, la tour de Ricardi, la jeune nourrice du Serchio, la pelouse, le saule et jusqu'à l'enfant du bûcheron; mais il était tourné à l'aigreur et tous ces sou-

venirs l'irritèrent au lieu de l'adoucir; il ne songeait à la duchesse que pour l'accuser de toutes ses souffrances, et il maudissait le jour où il l'avait vue pour la première fois. Pourquoi s'était-elle trouvée là sur son passage, jetée à travers sa vie comme un génie de malheur? Il était calme avant, s'il n'était pas heureux, que lui avait-elle donné en échange de ce repos du cœur qu'elle lui avait ravi? Et dans son égoïsme hargneux il ne lui revenait pas à la pensée que cette femme dont il se plaignait si amèrement pouvait, et avec plus de raison, lui adresser les mêmes reproches, car ce n'est pas elle après tout qui l'avait cherché; il ne songea pas un instant que s'il souffrait par elle, elle souffrait par lui, et que des deux ce n'était pas lui qui était le plus malheureux. Assis sur ce même tertre de gazon, sous ce même saule où son Hélène s'était assise et où il l'avait tant aimée, il ne trouva pas une larme pour elle; absorbé dans son orgueil âpre et jaloux, il se faisait centre du monde et immolait en idée la création tout entière à sa dévorante personnalité.

Qu'est-ce donc que l'amour, puisque le plus

vrai, le plus dévoué, le plus noble, est sujet à de si effroyables accès d'injustice, d'égoïsme et de dureté? Il est consolant de penser que ce n'est pas l'amour qui le produit, mais au contraire l'absence de l'amour : c'est qu'en ces moments-là il s'est retiré du cœur qu'il remplissait, et le vide affreux laissé par lui se peuple aussitôt de spectres que son retour seul peut mettre en fuite. « Quand le dieu veille, dit le prophète indien, » l'univers accomplit ses actes. Quand le dieu » s'endort, l'univers se dissout. » Ce dieu c'est l'amour; qu'il sommeille où s'éteigne, à l'instant l'être moral marche à sa dissolution.

Douter de l'amour d'Hélène après l'aveu muet mais éloquent qu'elle en avait fait la veille, cela n'était plus permis; mais Chavornay avait alors l'esprit si plein de ténèbres, le cœur si plein de fantômes, qu'il eut l'art d'en douter. C'était un des malheurs de son caractère d'être rebelle jusqu'à l'obstination aux convictions les plus douces et les plus chères à son cœur. Il avait besoin, pour croire au bonheur, de le tourner et retourner dans tous les sens, de l'envisager mille

et mille fois, sous toutes les faces, de le toucher du doigt, pour ainsi dire, comme l'apôtre incrédule toucha la plaie du crucifié. Encore alors n'y ajoutait-il pas une foi explicite; craignant toujours d'être sa propre dupe et de se laisser surprendre par quelque illusion intéressée, il eût volontiers demandé qu'on lui démontrât la joie et qu'on lui prouvât l'espérance. De là mille troubles intérieurs, mille secrets orages. Personne autant que lui ne souffrait de cet esprit de scepticisme et de contention; mais il le combattait en vain, il subissait la fatalité d'une nature donnée, et l'esclavage d'une longue habitude. Il péchait par trop d'analyse et de circonspection; au lieu de s'abandonner à la spontanéité de ses émotions et de ses sympathies, il les soumettait au contrôle d'une réflexion inquiète et soupçonneuse; il ne respirait pas la fleur, il la disséquait. Si mal organisé pour le bonheur, il aspirait en tout à une perfection idéale qui n'est pas sur la terre, et quand la bonne fortune venait à lui (ses visites, hélas! avaient été bien rares), au lieu de lui ouvrir les bras, il entrait

en pourparlers avec elle, et perdait à parlementer le temps de la jouissance; c'est comme si en mer le pilote se mettait à étudier le vent au lieu de lui ouvrir sa voile. Cette disposition malheureuse qui n'est que l'excès d'une force et l'abus d'une faculté, mais d'une force hors de place, d'une faculté mal appliquée, est périlleuse en amour et tue trop souvent le plaisir dans son germe, car elle est mère des lenteurs; elle grandit les obstacles, trop heureux encore quand elle n'en fait pas naître; elle rend l'action moins rapide en suspendant l'effet de la volonté.

Mais enfin, si rebelle que soit l'esprit, il vient un moment où il cède et où la conviction s'y établit. Ce moment était venu pour l'incrédule Chavornay. —Non! s'écria-t-il après s'être torturé longtemps de ses propres mains, le doute est une folie; elle m'aime!—Ce doute vaincu, un autre s'empara de lui : il pensa que cet amour n'était peut-être qu'une fantaisie de duchesse, un caprice de grande dame. Accoutumée jusqu'alors aux fadeurs aristocratiques et aux lieux communs de la galanterie des salons,

elle avait dû être en effet frappée, comme de quelque chose d'inusité, de ses manières rudes, de ses humeurs sauvages, de ses brutalités plébéiennes; la nouveauté du spectacle, sa bizarrerie même avait dû faire impression sur elle; son amour n'était donc que de la surprise, son imagination seule était ébranlée, son cœur n'était pas à lui. Opposant à cet amour de tête l'amour entier, absolu dont il était possédé, il se regardait comme sacrifié, lui qui donnait tant pour recevoir si peu; et, dupe à ses yeux d'un marché frauduleux, il se comparait à ces sauvages qui troquent des morceaux d'or massif contre des verroteries.

Nous avons vu qu'une fois sur les pentes du doute, Chavornay ne s'arrêtait plus et qu'il roulait jusqu'en bas. Exagérant de plus en plus ses suppositions gratuites, il arriva d'hypothèse en hypothèse jusqu'à l'outrage; il méconnut sa noble et chaste Hélène, jusqu'à faire d'elle, non plus seulement une femme de caprice et d'imagination, mais une femme galante. Car enfin, pensait-il, elle est duchesse, et, quoi qu'elle puisse

dire, elle a été élevée dans les principes de sa caste et imbue, dès le berceau, des préjugés de la naissance. Le monde n'a pu lui laisser ignorer qu'il a deux morales, et qu'une duchesse a des priviléges qu'une bourgeoise n'a pas. Elle croyait sans doute lui faire beaucoup d'honneur en se laissant aimer ; car il n'était, après tout, pour elle, qu'un roturier, un intrus, un homme sans titre, et partant, sans conséquence, dont une femme comme elle pouvait bien se passer la fantaisie, par ce même principe en vertu duquel la marquise Du Châtelet se faisait mettre au bain par son valet de chambre : ce n'était pas un homme. Et, si jusqu'à présent, elle n'avait pas été plus hardie, c'est qu'elle était jeune encore et n'en était qu'à ses débuts. Campomoro n'avait échoué que parce qu'il s'y était mal pris, et qu'elle avait craint avec un homme aussi consommé, un éclat qu'il n'aurait pas manqué de faire, et un joug qu'il eût fait sentir ; or, elle ne courait pas les mêmes dangers avec le pauvre et obscur Chavornay qui l'aimait, qui s'était livré comme un enfant, et que, grâce à un si fol

amour, elle tiendrait toujours sous son empire. Sa conclusion était toujours celle-ci : Elle a du goût pour moi, je veux bien le croire; mais pour qu'elle m'aime, il faudrait que ce fût une femme d'exception, et y a-t-il des femmes d'exception? Il voulait dire qu'elle ne lui avait pas encore assez donné de gages, et lui reprochait de ne pas lui avoir sacrifié du premier coup son mari, sa réputation, sa conscience.

Descendre à n'être auprès d'une femme qu'un instrument de plaisir, c'est jouer le rôle d'un homme à bonnes fortunes ou d'un laquais; mais jouer ce rôle auprès de la femme qu'on aime, qu'on a portée si longtemps dans son cœur, comme le ciboire garde l'hostie consacrée; à laquelle on a dû tant de chastes ivresses et de tendres ravissements, oh! c'est là une profanation faite pour révolter les âmes les moins délicates, les moins fières, et dont la seule idée soulevait dans l'âme hautaine de Chavornay d'effroyables et saints dégoûts.

— Non, non, s'écriait-il tout haut à la pensée d'une telle abjection, je l'aime trop pour la

posséder ainsi ; je la veux tout entière, sinon, non ! Et si jamais elle s'abaissait jusqu'à de pareilles ignominies, elle ne m'aura pas du moins pour complice.

En parlant ainsi seul comme un fou, il marchait d'un pas furieux à travers les herbages, et il rentra au palais Lanfranchi sous l'empire des extravagantes chimères de son imagination et des injurieux délires de son orgueil.

Mais l'amour est traître ; il vit de ruses et il se plaît à dresser des piéges. S'il s'endort un instant, c'est pour se réveiller plus terrible, plus indomptable, et ses apparentes défaites sont suivies de victoires décisives et d'implacables réactions. Dans ces féroces et capricieuses maladies de l'âme qu'on appelle passions, on n'est jamais si près des rechutes que lorsqu'on croit toucher à la guérison.

XIX.

UNE CRISE.

Hélène était en proie à des pensées bien différentes ; quoiqu'elle n'eût pas vu paraître Chavornay de la journée, elle n'avait pas douté de lui un seul instant. Bien loin de s'alarmer de son absence ou de s'en irriter, elle comprit qu'elle était le résultat d'une lutte semblable à celle qu'elle avait soutenue contre elle-même dans

cette nuit passionnée, dont le souvenir la faisait rougir de honte et d'effroi. Jugeant de ses souffrances par les siennes, elle se reprocha de l'avoir méconnu dans son délire, et, l'ardeur de son repentir lui exagérant sa faute, elle en appelait le châtiment comme une faveur, elle avait besoin d'une expiation pour se pardonner à elle-même.

La journée fut longue; sur le soir, et Chavornay n'ayant point encore paru, elle se mit à son piano, s'efforçant d'échapper par la musique à l'horreur de la solitude; elle tomba sur la romance alors à la mode en Italie de *Tebaldo e Isolina*. Elle était seule, elle se livrait sans réserve et sans timidité. Elle trouvait de l'analogie entre sa situation et celle que la romance exprime, et son âme vibrait dans sa voix; arrivée à ce dernier vers :

Ah! mai più ritornerà,

qui est le chef-d'œuvre de l'artiste, et qui s'appliquait si naturellement à l'absence de Cha-

vornay, elle éclata, pour ainsi dire, et son chant ne fut plus qu'un sanglot désespéré.

— Rassurez-vous, madame, dit derrière elle une voix brusque, il est en route pour revenir; et une lettre tomba sur le piano.

Elle se retourna, toute saisie, et vit Chavornay.

En rentrant au palais, il avait trouvé une lettre d'Allemagne dans laquelle le duc lui annonçait enfin son prochain retour, et il était descendu chez la duchesse cette lettre à la main. Il était entré dans sa chambre pendant qu'elle chantait, et s'était assis derrière elle sans être entendu. Encore tout agité de ses imaginations des Cascines, et poursuivi par ses fantômes, il avait vu dans le chant d'Hélène la confirmation de ses rêves et de ses appréhensions chimériques.

— C'est son mari qu'elle rappelle, s'était-il dit avec rage; je ne me trompais pas, il est donc bien vrai que je ne suis point aimé; et, dévoré par la jalousie, il lui avait jeté, comme un sanglant reproche, cette lettre de malheur et la parole acerbe qui l'avait si brusquement interrompue.

Le repentir d'Hélène voulait une expiation ; ses vœux étaient satisfaits pleinement. A peine eut-elle la force de parcourir des yeux la lettre de son mari, et, sans même se retourner, elle resta sur sa chaise, immobile, anéantie sous le poids d'une si cruelle méprise. Elle ne répondit pas un mot, elle n'eut pas un regard de reproche; mais, acceptant avec une résignation silencieuse le châtiment qu'elle-même avait imploré, elle prit sa tête dans ses deux mains, la laissa tomber sur le bord du piano, et pleura amèrement.

Un long silence régna, pendant lequel on n'entendit que les sanglots étouffés d'Hélène. Chavornay était pâle et muet derrière elle; il n'avait pas quitté son siége, et ces larmes ne l'avaient pas désarmé. Lui si bon, si tendre, il avait en ce moment-là dans l'âme un fond de férocité qui se plaisait presque à voir souffrir. Sous l'empire de son affreuse erreur, il s'encourageait à l'égoïsme, il se disait qu'après tout ces pleurs n'étaient pas pour lui, et il éprouvait en les voyant couler plus d'irritation que de pitié,

— Vous voyez bien, madame, reprit-il enfin d'une voix moins dure, que je ne puis plus rester dans cette maison, et qu'il faut que je parte : cette lettre est ma sentence d'exil.

A ce mot de départ, la duchesse releva lentement la tête, et, se retournant vers Chavornay, elle fixa sur lui, en silence, son bel œil bleu tout noyé de larmes.

— Dieu vous pardonne, lui dit-elle après une longue pause, le mal que vous me faites ! Où trouvez-vous des mots si durs, et que vous ai-je fait, pour me traiter ainsi?

— Ce que vous m'avez fait, madame ! c'est vous qui me le demandez? Qui m'a pris, je vous le demande, moi, mon repos, ma liberté, ma vie? et, pour tout cela, que m'avez-vous donné?

La duchesse ne parut pas entendre ce reproche insensé : elle en était restée à cette idée de départ qui lui avait fait redresser la tête comme si un mauvais rêve l'eût éveillée en sursaut.

— Partir ! partir ! murmurait-elle à voix

basse sans écouter Chavornay; mais, oui, il a raison, il vaut mieux qu'il parte !

Puis, tout à coup effrayée elle-même de ce qu'elle avait dit et de l'arrêt qu'elle venait de prononcer contre elle-même :

— Qui a parlé de départ? s'écria-t-elle comme égarée, en passant la main sur son front.

— C'est l'honneur qui le commande, madame, et c'est vous-même qui l'avez dit; car enfin, votre mari arrive, et nous ne saurions, lui et moi, vivre désormais sous le même toit. Mais ce n'est pas seulement l'honneur qui parle, c'est la fierté souffrante, l'orgueil, la dignité blessée; c'est l'amour au désespoir, car je m'absorbe en vous, madame, vous le voyez bien; je ne l'ai que trop laissé voir; vous êtes tout pour moi, et moi je ne suis rien pour vous; je vous aime, Hélène, et vous ne m'aimez pas.

— Je ne l'aime pas ! Il dit que je ne l'aime pas !

La duchesse prononça ces mots avec l'accent d'une profonde amertume et en levant les yeux au ciel comme pour en appeler à lui d'une si criante injustice. Chavornay, qui jusqu'alors

n'avait pas quitté sa place, s'élança tout à coup derrière la chaise d'Hélène, et la renversant dans ses bras :

— Si tu m'aimes, s'écria-t-il avec impétuosité, en plongeant au fond de ses yeux un regard avide, inquisiteur; si tu m'aimes comme je t'aime, dis-le moi donc, et prouve-le moi en me le répétant mille et mille fois. Plus d'ambiguités, plus de réticenes! Il faut que cet instant décide entre nous. Dis-moi que ce n'est point un caprice de grande dame, une fantaisie méprisante; dis que c'est sérieux, profond, éternel; que c'est de l'amour, du véritable, et que je ne suis pas dupe d'une épouvantable illusion; dis-moi bien que j'ai ton cœur et ton âme, que tu es à moi tout entière, comme je suis à toi sans réserve, et que tu ne voudrais pas me déshonorer en m'assignant un rôle indigne de tous les deux; car il faut bien qu'enfin je te l'avoue, j'ai cru tout cela, et cet horrible doute me trouble et me désespère. Je t'aime trop pour te posséder jamais ainsi. Pardonne-moi, je t'offense; mais songe à ce que tu es, à ce que je suis; songe à

à la lutte inégale et terrible engagée depuis si longtemps dans mon cœur entre la hauteur de mes désirs et la bassesse de ma condition. Si vous étiez une paysanne comme ma mère, j'aurais eu plus d'audace, j'aurais pris l'offensive hardiment; mais vous êtes duchesse d'Arberg, et je me tenais à l'écart, car vous pouviez supposer que c'était votre rang que j'aimais en vous, que je n'étais qu'un vaniteux, que je voulais me faire de votre amour un piédestal pour m'élever au-dessus de mon état, et un marche-pied vers la fortune. Cette pensée, madame, m'était insupportable, et c'est alors que je devenais dur, agressif, insolent. Dis-moi que tu comprends cela, et qu'à ma place, tu en aurais fait autant.

— Vous avez un grand cœur et une nature royale; si j'étais homme et à votre place, j'aurais agi comme vous.

— Oh! que ne m'avez-vous parlé ainsi plus tôt : je souffrais tant et cela m'eût fait tant de bien! D'un mot vous auriez chassé tous ces fantômes.

— Ce mot, pouvais-je le dire? et ne l'ai-je pas déjà fait trop entendre? Est-ce que je m'appartiens? suis-je libre de donner mon cœur? Hélas! je suis bien coupable.

— Cela encore me fermait la bouche et ces scrupules me jetaient dans le désespoir. Car ne croyez pas que j'aie oubliée jamais la chaîne que vous portez, ni que je sois homme à me glisser furtivement comme un larron, dans le lit d'un mari pour lui voler sa femme ou la partager avec lui. J'abhorre ces intrigues clandestines et ces affreux partages me font horreur. Mais au nom de Dieu, Hélène, ne me parlez pas de lui. Chaque fois que j'entends prononcer son nom, c'est un coup de couteau que je reçois au fond des entrailles. Épargnez-moi ce supplice aujourd'hui; c'est bien assez d'avoir cru tout à l'heure que le *Mai più* de votre romance lui était adressé. Laissez-moi l'illusion de croire, ne fût-ce qu'un instant, que puisque vous m'aimez, Hélène, vous pouvez m'aimer et que nous sommes seuls dans l'univers.

Chavornay n'avait pas changé d'attitude. Il ne

touchait pas la duchesse, mais il tenait toujours renversée dans ses bras la chaise où elle était assise, ses yeux sur ses yeux et ses lèvres touchant presque son front. Dans le mouvement qu'il avait fait en la renversant, ses cheveux, mal attachés, s'étaient dénoués et les inondaient tous les deux de leurs flots d'or. Hélène emprisonnée dans les bras de Chavornay, n'avait pu faire un geste pour changer de posture, et ses yeux fixés sur les siens ne s'étaient pas baissés une seule fois, comme si un charme magnétique les eût forcés à se tenir ouverts ; un sourire ineffable errait sur ses lèvres tandis qu'il parlait, et le peu de mots qu'elle avait hasardés avaient été prononcés d'une voix tremblante et mal assurée, faibles et derniers efforts d'une conscience rendue et d'une résistance impossible. Subjuguée, éperdue et trop saisie pour répondre, elle ne put que s'écrier :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur me préparez-vous pour me rendre si heureuse?

Et, s'emparant de la main de Chavornay, elle la porta à ses lèvres, et l'appuya sur son cœur

avec transport. Quand il sentit palpiter ce sein chaste et passionné, il ne se posséda plus, il prit avec force la tête d'Hélène entre ses deux mains :

— Vous m'aimez donc, duchesse d'Arberg, s'écria-t-il hors de lui ; mais sauras-tu m'aimer comme je veux l'être, et sais-tu à quoi tu t'engages? Te sens-tu la force de partager ma pauvreté, car je ne puis, moi, partager ta richesse ; pour me suivre dans mes montagnes, oseras-tu fouler aux pieds ta couronne de duchesse, affronter pour moi les mépris du monde, perdre ton nom, ta patrie, ta réputation, oui, Hélène, ta réputation; tu joues tout cela pour moi, et tout cela je l'accepte, car je t'aime tant, que je sens en moi la force de te tenir lieu de tout ce que tu me sacrifies.

En parlant, ses lèvres s'étaient de plus en plus repprochées de celles d'Hélène; elles s'unirent invinciblement. A ce contact électrique, la duchesse bondit comme un faon blessé, et de la chaise où elle était à demi couchée, elle s'élança sur ses pieds au milieu de la chambre.

Chavornay était demeuré immobile et debout à la place qu'elle venait de quitter si brusquement; ils restèrent quelques instants en présence, sans parler, sans se regarder, tous les deux en proie aux mêmes combats.

Relevant enfin un œil humide et brillant, elle attacha sur lui un regard fixe, profond, étrange, et vint tomber dans ses bras. Se sentant tout à fait vaincue, incapable de résistance, et pleine de cette confiance passionnée de l'amour, elle cherchait en lui, contre lui-même, appui et protection. Elle cachait sa tête dans son sein, elle s'attachait à lui avec une force convulsive, elle lui appuyait la main sur la bouche pour l'empêcher de parler, car il lui disait des choses qui lui donnaient le vertige.

— Tais-toi, tais-toi, lui disait-elle d'une voix étouffée; ma tête saute; je deviens folle; ne me demande rien, je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais; sois généreux, Chavornay; et puisque tu es homme, aie de la force pour nous deux.

Chavornay était, en ce moment, peu disposé

à la générosité; tout entier au sentiment de sa victoire, il ne songeait qu'à en jouir. Il enlaçait, il tordait dans ses bras robustes ce corps souple et gracieux qui se donnait à lui; il passait ses doigts avec amour dans ces longs cheveux soyeux et parfumés; il couvrait de baisers cette tête chérie qui cherchait un refuge dans son sein; ce n'était plus du sang qui coulait dans leurs veines, c'était du feu.

Tout d'un coup, la duchesse, faisant un effort désespéré, se dégagea des bras de Chavornay et alla tomber à genoux devant son lit.

— C'est impossible! s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses deux mains; ce serait une trahison, et nous aurions le droit de nous mépriser. Je ne rétracte rien de ce que j'ai dit, ô mon Chavornay, je t'aime, tu le vois bien; je suis à toi tout entière, tu peux faire de moi tout ce que tu voudras, je ne me défends plus, je suis à ta merci; mais je te demande grâce, aie pitié de ma défaite, sauve-moi de moi-même et appelle à notre secours toute l'énergie de ton cœur grand et magnanime; car, pour moi, vois-tu, je

suis au bout de mes forces et je n'ai plus pour me protéger que ma faiblesse et toi.

Il y eut un silence pendant lequel Chavornay fixa sur Hélène agenouillée un œil éperdu. Cette femme était si belle, enflammée des pourpres de l'amour et tout inondée de ses larmes et de sa longue chevelure, qu'il fut obligé de détourner la tête pour ne la point voir : c'était un spectacle trop embrasant, une épreuve au-delà de ses forces : il y eût infailliblement succombé. Jamais, jusqu'à présent, l'amour et l'honneur ne s'étaient livré dans son âme un si furieux combat, et la victoire fut bien près de rester au premier. Tout son être physique et moral était bouleversé, et l'émotion d'une si grande lutte lui ôta longtemps la parole.

— Vous avez raison, dit-il enfin d'une voix sourde et altérée, ce serait une trahison. Nous sommes ici chez le duc d'Arberg, je suis son hôte, vous êtes sa femme, il a confiance en moi, et il a eu foi en vous ; il a laissé en partant son honneur entre nos mains, et profiter de son absence pour lui voler ce dépôt sacré, oui, vous

avez raison, madame, ce serait une abominable lâcheté; nous ne nous en rendrons coupables ni l'un ni l'autre. Le Ciel nous donne la force de souffrir !

Pendant qu'il parlait, la duchesse le regardait d'un œil si tendre, si passionné, qu'il lui dit :

— Hélène, au nom de Dieu, baissez les yeux; si vous me regardez ainsi je ne réponds plus de rien.

Mais Hélène ne baissait pas les yeux ; elle était fascinée.

Chavornay recueillit toutes ses forces, et, combattant l'exaltation de l'amour par l'exaltation de l'honneur, il monta, pour ainsi dire, son âme au ton du renoncement stoïque et de l'abnégation volontaire. Appelant sa mémoire à son aide, il invoqua les austères préceptes de sa première éducation et ces grands exemples de continence héroïque, ces rares et sublimes triomphes de l'esprit sur les sens qui avaient été le rêve de sa mâle adolescence : il s'entoura de ces souvenirs virils, il s'en fit une égide, un rempart, et il profita de cet accès d'effervescence

morale pour prendre une résolution; une fois prise, il savait bien qu'il y tiendrait, et qu'elle serait irrévocable. Il demeura quelque temps concentré en lui-même; quand il sortit de sa méditation, sa résolution était prise.

Hélène, toujours à genoux devant son lit, contemplait avec inquiétude cette lutte silencieuse. Qu'avait-il résolu? qu'allait-il faire? Il s'approcha d'elle en silence, et, posant sa main sur sa tête comme pour la bénir :

— Je vous remercie, lui dit-il d'un ton grave, de n'avoir pas douté de moi; votre confiance m'honore et je suis fier de la mériter. Je suis heureux et fier, ô ma duchesse! de te voir à mes pieds, cherchant ta force et ton refuge au sein de la vertu plébéienne. A cette heure de crise elle ne fera pas défaut; il ne sera pas dit qu'on l'aura implorée en vain et qu'elle aura failli lâchement au jour de l'épreuve. Je sais ce que je perds, Hélène, et je ne m'y résigne qu'en gémissant. Dieu m'est témoin que le sacrifice que je fais ici est le plus grand qu'un homme puisse faire, car la plus grande félicité qu'un homme

puisse rêver sur la terre, c'est de posséder la femme aimée, à cette heure unique, suprême et à jamais bénie où elle dit : « Je t'aime ! » pour la première fois. Et quelle doit être, grand Dieu ! cette félicité, lorsque cette femme est vous ! Mais, continua-t-il avec une exaltation d'orgueil qui le soutenait dans cette terrible épreuve et qu'il s'efforçait de cacher sous un calme apparent, ce sacrifice me grandit à vos yeux, vous grandit aux miens, et nous trouverons dans les régions les plus élevées de notre être de nobles approbateurs et des consolations magnifiques. Oui, quelque chose en moi me dit qu'en nous immolant au pied de ce lit de délices, qui semblait nous attendre, nous épurons notre âme et que nous nous élevons à Dieu, tandis que le bonheur nous avilirait, et je ne veux pas dégrader mon Hélène. Non, Hélène, non, je ne veux pas plus que toi d'un bonheur dont il nous faudrait rougir ; je sais qu'en respectant, à cette heure, ce corps divin que tu m'abandonnes, je m'acquiers à jamais ton âme, et que je te possède plus en ne te possédant pas.

Il se tut, sentant que l'attendrissement le gagnait malgré lui. La duchesse, à genoux à ses pieds, écoutait dans un ardent et pieux silence, et la tête baissée, cette parole grave et profonde. En ce moment elle croyait entendre la voix d'un apôtre, et ses mains s'étaient jointes en signe de recueillement et de dévotion. Son amour alors était un culte et son amant un dieu. Il la baisa au front, et, prenant des ciseaux, il lui coupa une longue mèche de cheveux, les lia avec un ruban bleu pris à sa ceinture et les cacha dans sa poitrine après les avoir portés à ses lèvres.

— Est-ce que tu songerais à me quitter? s'écria la duchesse, effrayée de son action et en jetant sur lui un regard méfiant; tu ne pars pas, j'espère! car hélas! je sens bien comme toi que ce départ est nécessaire, mais il est impossible.

— Tais-toi! répondit Chavornay en lui appuyant la main sur la bouche; ne prononce pas ces mots funestes! ils déchirent le cœur et portent malheur.

— Mais alors dis-moi que tu ne pars pas, que tu ne songes pas à partir. Jure-le moi, répétait-elle, en embrassant ses genoux, ou je m'attache à toi; tu ne sortiras pas d'ici !

— Non ! non ! répondait-il éperdu, et en se disant à lui-même qu'il le fallait.

Il sortit au désespoir de chez la duchesse.

—Pourtant, pensa-t-il en remontant chez lui, je médite là un coup de traître ! Et il avait comme un remords.

XX.

LA SPINA.

La duchesse ne dormit pas de la nuit ; épuisée par l'insomnie, elle se leva de grand matin et sortit. Un instinct involontaire la conduisit dans sa petite église de la Spina, comme si elle eût dû trouver là les forces qui lui manquaient et la paix qui l'avait quittée. Elle s'agenouilla aux pieds de la Vierge de Nino de Pise ; absor-

bée en elle-même devant ce marbre muet, elle croyait prier, mais sa prière n'était que de la rêverie et son culte de la contemplation.

Tandis qu'elle était là, attendant que la grâce divine lui tombât d'en haut, elle crut entendre derrière elle un pas trop connu ; son cœur palpita à se briser dans sa poitrine ; ses yeux se fermèrent comme ceux du patient qui attend l'inévitable coup de la mort, et, n'osant se retourner de peur de voir celui qu'elle n'avait pas revu depuis le grand combat de la veille, elle laissa tomber sa tête sur son sein. Elle sentit quelqu'un s'agenouiller tout près d'elle, et bientôt des larmes tombèrent sur ses pieds. On n'échangea pas un mot, pas un regard ; on ne se vit même pas, et les fidèles dispersés dans l'église ne purent soupçonner qu'il se jouait là, si près d'eux, un si terrible drame. Mais bientôt l'homme invisible se releva brusquement et il sortit précipitamment de l'église. Quelques instants après, le sacristain trouva une femme évanouie aux pieds de la statue de la Vierge... Cette femme était la duchesse d'Arberg.

Ramenée chez elle, elle se recoucha et reposa quelque temps. A son réveil, on lui remit une lettre qui la fit trembler; elle attendit, pour ouvrir cette lettre effrayante, que Souqui fût sortie. Quand Souqui rentra, elle trouva sa maîtresse encore une fois sans connaissance, et la lettre ouverte au pied du lit. A la vue de ce visage inanimé et plus blanc que les oreillers sur lesquels il reposait comme la tête d'un mort sur son linceul, elle poussa un cri qui ne réveilla pas Hélène, et courut chercher le docteur. Il vint aussitôt. L'évanouissement durait encore, et il était si profond, que c'était une véritable léthargie. A peine Vital eut-il aperçu la lettre ouverte au pied du lit, qu'il fixa dessus un œil indiscret, et s'en empara en mettant à la place une de celles qui gisaient dispersées sur la table de la duchesse. Il avait eu la précaution de renvoyer Souqui sous un prétexte; lorsqu'elle revint, il lui ordonna de faire du feu sur-le-champ, et il eut soin que la lettre qu'il avait substituée à celle de Chavornay se trouvât parmi les papiers insignifiants qui lui

servirent à l'allumer. Il la suivait du coin de l'œil, sans en avoir l'air, et, quand il vit cette lettre aux trois quarts consumée :

— Que faites-vous donc, Souqui? s'écria-t-il, vous brûlez, je crois, les lettres de votre maîtresse.

Souqui effrayée s'élança pour sauver la lettre du feu; c'était trop tard : elle était détruite. Le stratagème du docteur avait réussi; il avait dans sa poche le secret des deux amants, et Campomoro ne pouvait manquer de l'avoir aussi bientôt : il ne désirait rien plus ardemment.

Tout cela n'avait pas duré une minute. Quand la duchesse commença à reprendre ses sens, elle tendit instinctivement la main pour ressaisir cette lettre qui l'avait frappée au cœur : ne la trouvant pas, elle tourna un œil inquiet sur les personnes qui entouraient son lit.

— Où est cette lettre qu'on m'a remise tout à l'heure? demanda-t-elle à Souqui d'une voix faible.

— Hélas! madame, répondit la pauvre fille, vous allez bien me gronder; j'étais si troublée

que je ne savais ce que je faisais; je l'aurai brûlée pour allumer le feu.

— Étourdie! dit le docteur d'un ton hypocrite; quand je vous disais que vous brûliez les lettres de madame la duchesse! Mais il ne s'agit pas de cela, ajouta-t-il en prenant le pouls d'Hélène, il s'agit de revenir à vous et d'éviter toute émotion.

Un soupçon traversa l'esprit d'Hélène; elle fixa sur le tartufe un regard inquisiteur. Quoiqu'il le soutînt sans se décontenancer, elle aurait pu conserver encore des doutes, si la candeur de Souqui et la sincérité de son repentir et de son aveu n'eussent achevé de les dissiper. Elle se rassura et demeura convaincue que la lettre avait été en effet brûlée par mégarde et sans avoir été remarquée. Et comme le médecin l'interrogeait sur les causes de son évanouissement, elle lui répondit que ce n'était qu'une répétition de celui du matin, qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle n'avait besoin que de repos et de solitude. Elle fit tout fermer chez elle, jusqu'aux rideaux de son lit; elle renvoya tout

le monde, et, plongée dans l'obscurité, elle passa toute la journée dans le désespoir.

Le docteur rentra chez lui comme un triomphateur. Il ne craignait plus la duchesse maintenant qu'il avait son secret, et le moment était enfin venu pour lui d'assouvir la haine qu'il nourrissait contre Chavornay, et de lui fermer à jamais la maison du duc d'Arberg. Sa face blême s'empourpra de joie, et, tirant de sa poche la lettre qu'il venait de voler, il se mit à l'épeler, à la commenter syllabe par syllabe, donnant un sens impur aux mots les plus chastes. Il écrivit le jour même à son digne confident Campomoro une lettre où il l'informait de tout et criait victoire.

Il ne sera pas dit, lui mandait-il, que ce va-nu-pieds garde une conquête qui n'est pas faite pour un homme de son espèce, et que la duchesse déshonore à ce point son mari. Vous aviez raison, mon cher comte, les femmes sont tout caprice. Qui aurait pu jamais imaginer que celle-là, avec ses grands airs et ses idées sublimes, tomberait si bas, et s'en irait choisir pour

amant un pareil être?... Les voilà bien ces spiritualistes; ils se ressemblent tous : leurs belles phrases et les visions qu'ils appellent leurs principes ne sont qu'un masque pour cacher leur immoralité. La conduite de celui-ci est infâme; car enfin il était l'hôte de monsieur le duc, qui l'avait recueilli chez lui par bonté, on peut presque dire par charité; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il suborne sa femme... Il est aussi poltron que jésuite; la seule annonce de l'arrivée du mari l'a fait décamper : mais puisque le voilà parti, bon voyage! Il ne repassera pas le seuil du palais Lanfranchi, c'est moi qui vous le dis. Laissez seulement arriver monsieur le duc, et vous verrez.

S'abandonnant au courant de ses interprétations charitables, l'honnête docteur arrivait aux conclusions les plus injurieuses, bien sûr que les plus outrageantes seraient accueillies avec le plus de faveur et d'avidité. C'est ainsi qu'était jugé par ces gens-là l'héroïque sacrifice de Chavornay, et, ce qui est triste à dire, c'est qu'ils n'étaient ici que les représentants et comme les

interprètes de la voix publique : le monde est si malveillant, si obtus, que, mis dans le secret, il n'eût pas jugé autrement qu'eux. Nos sociétés hypocrites et lâches sont constituées de telle sorte que la loyauté et la vertu déshonorent et dévouent au ridicule, quand ce n'est pas à l'infamie.

Chavornay avait vu juste ; en tout ceci, le docteur avait bien, en effet, joué le rôle d'espion, mais à son compte particulier, et point pour le compte d'autrui.

On a vu qu'il voulait faire sa carrière par le duc d'Arberg, et arriver par lui et sous son puissant patronage à une grande clientèle et aux premières chaires des universités allemandes. C'était là son plus ardent désir, et c'est dans ce but qu'il avait travaillé à captiver son esprit ; il y avait réussi à force d'obséquiosité et d'adulation ; mais n'ayant pas si bien réussi auprès de la duchesse, il la craignait et s'imaginait, tant était grande en lui la préoccupation de sa fortune, qu'elle ne songeait qu'à le perdre dans l'esprit de son mari. C'était se donner gra-

tuitement beaucoup d'importance, car Hélène ne lui faisait pas l'honneur de penser si souvent à lui; elle le supportait avec résignation par égard pour son mari.

L'arrivée de Chavornay et son intimité avec la duchesse n'avaient fait que redoubler ses appréhensions chimériques. C'était un ennemi de plus conjuré contre lui, du moins il le croyait, et cette folle idée de rivalité, indépendamment des antipathies naturelles, le lui fit prendre dans une haine égale au mépris dont lui-même était l'objet. Il ne rêva plus dès lors qu'aux moyens de lui aliéner le duc pour l'éloigner, et dans cette lutte inégale il avait l'avantage de la perfidie sur la loyauté. De là ce système de dénigrement et d'espionnage qu'il suivait à son égard et dont il ne s'était jamais départi. Aiguillonné par de si puissants motifs, sa surveillance n'avait pas tardé à faire des découvertes que la haine avait exagérées.

Cependant quoi qu'il eût fait jusqu'à ce jour pour avoir des preuves, il n'avait que des présomptions; on peut juger de quel prix était

pour lui, en de pareilles conjonctures, la lettre de Chavornay et l'évanouissement de la duchesse. Il avait le secret de ses deux ennemis; il ne les craignait plus ni l'un ni l'autre; ils étaient à sa merci; du même coup il pouvait les frapper tous les deux.

Il ne savait pas encore l'usage qu'il allait faire de cette lettre, mais il l'avait, et il attendait l'arrivée du duc pour prendre un parti.

Quant à Campomoro, dont il était toujours l'instrument sans le savoir, il ignorait ses prétentions sur la duchesse, et croyait n'avoir en lui qu'un confident précieux pour sa vanité, mais désintéressé dans la question; il ne se doutait pas qu'il avait travaillé pour lui, qu'il servait ses vues à souhait, et que le cœur de ce confident désintéressé allait bondir d'espérance et de joie à la nouvelle de cette découverte. La lettre de Chavornay lui était plus utile qu'au voleur lui-même.

Quoique si grossièrement interprétée, cette lettre pourtant n'avait rien en soi que de fort innocent. Chavornay y annonçait son départ à

Hélène, en termes désolés. « A de si grands » maux, lui disait-il, il faut de grands remèdes, » et le moment est venu pour nous de n'être » pas forts à demi. Il ne faut pas que le repen- » tir et le remords se dressent à notre chevet, » et le bonheur, pour mériter ce nom, doit » être consenti par l'honneur. Pardonne, ajou- » tait-il en terminant, je t'ai parlé de fuite, ô » mon Hélène; je t'ai demandé de partager ma » fortune, de venir avec moi t'ensevelir dans » mes montagnes; oublie ces paroles et par- » donne-moi de t'avoir tentée. Sollicitées par la » fièvre, exécutées dans le délire, de telles réso- » lutions sont coupables et insensées. Je suis, » tu le vois, et je ne m'en défends point, un » mauvais séducteur; je n'ai pas la bouche du » serpent, et ma fierté se révolte à l'idée de don- » ner un conseil intéressé. Suis ta conscience, » Hélène, elle te guidera bien; fais ton devoir, » et nous souffrirons ensemble. »

Mais que devenait l'épouse du duc d'Arberg, tandis que cette double trame s'ourdissait contre elle dans les ténèbres? Elle était restée couchée

tout le jour, terrassée, écrasée du coup qui l'avait frappée si inopinément. Il est donc parti! Cette idée fixe, acharnée, s'était plantée dans son cœur comme une flèche ardente, et, quelque effort qu'elle pût faire pour l'arracher, cela ne lui était pas possible. Toutes ses facultés s'étaient concentrées dans cette sensation unique, implacable; son être tout entier s'y était absorbé. Elle n'avait plus d'autres perceptions, plus d'autres pensées, plus d'autres souvenirs. Il n'y avait plus pour elle ni duc, ni duchesse d'Arberg, ni Pise, ni opinion publique, ni palais Lanfranchi, ni honneur, ni devoir, ni passé, ni avenir; elle avait perdu, avec la mémoire, tout sentiment du monde extérieur et celui même de sa propre personnalité. Une main de fer serrait ses tempes; une montagne pesait sur son cœur, et sa poitrine se brisait en soupirs oppressés et en sanglots sans larmes, car son œil sec et brûlant ne pouvait pleurer. Si, épuisée par la violence même de sa douleur, elle tombait un instant dans l'engourdissement, une voix impitoyable passait aussitôt à

son oreille et lui disait : Il est parti ! Réveillée en sursaut par ces trois mots de malédiction, elle redevenait la proie de son affreux cauchemar.

Le tourment de l'incertitude ajoutait à son désespoir. A peine avait-elle eu la force d'achever la lettre de Chavornay ; elle n'avait vu que ce mot : « Je pars... » et, devinant le reste, elle avait perdu connaissance. Revenue à elle, elle ne s'était rappelé que ce seul mot de départ ; elle ne savait plus ni s'il reviendrait, ni où il allait, ni s'il lui écrirait ; et cette lettre, dont elle aurait voulu commenter les moindres signes, elle lui était arrachée, une fatalité inouïe l'avait anéantie. Elle en avait conçu une telle irritation, une telle colère contre Souqui, l'auteur, à ses yeux, de cette destruction, qu'elle sortit tout à fait de son caractère de douceur et de bonté, et qu'elle la rudoya tout le jour jusqu'à la faire pleurer.

Toute cette première journée se passa ainsi entre l'idiotisme inerte d'une idée fixe, toujours la même, et la folie furieuse d'une souffrance

aiguë longtemps prolongée. La nuit fut pire encore, car les ténèbres sont mauvaises aux cœurs malades, et l'insomnie a d'affreux spectres. Chavornay était mort, son cadavre se levait sanglant devant elle, et l'invitait à le suivre avec tant d'instances et d'autorité, qu'elle était assiégée des tentations les plus étranges et les plus funestes. Ses cris étouffés épouvantèrent toute la nuit Souqui, qui, malgré ses ordres, s'était obstinée à la veiller.

Le matin du second jour, Hélène se crut tout à fait folle; elle se dressa sur son séant d'un air égaré, et, autant elle était restée la veille immobile et repliée en elle-même, autant le besoin de mouvement et d'expansion devint alors impérieux en elle et irrésistible. Elle fit seller son cheval, et partit pour les Cascines au galop. Quelque chose lui disait que Chavornay avait dû chercher un asile dans ces retraites consacrées; mais elle le chercha en vain, son espoir fut déçu.

Trompée de ce côté, elle se mit alors à chercher le pâtre de Saint-Rossore dans toutes les

parties de son empire : par là peut-être elle saurait des nouvelles de Chavornay, et, si elle n'apprenait rien de lui, du moins elle en pourrait parler. L'amour se plaît à confondre tous les rangs, tous les âges, et il réduisait en ce moment-là la duchesse d'Arberg, cette femme si élégante, si enviée, si adorée, à chercher un pauvre berger des Maremmes comme le seul ami qu'elle eût alors au monde. Mais de ce côté encore son espoir fut déçu : le pâtre de Saint-Rossore n'était pas encore descendu des montagnes du Casentino.

Retombée du haut de ses espérances dans toute l'horreur de son isolement et de ses incertitudes, cette Hélène si languissante et si molle se mit à galoper avec fureur comme si à force de vitesse elle eût pu s'échapper à elle-même. Vain effort ! elle portait la peine en croupe, comme dit le poëte, et son cheval était rendu, elle en eût lassé bien d'autres, avant que ce calme qu'elle poursuivait eût seulement approché de son cœur. C'était son tour maintenant de baigner de larmes ces solitudes où son amant avait tant

pleuré naguère aux jours du doute et des premiers combats. Elle rentra au palais Lanfranchi dans le même état qu'elle en était sortie.

La santé d'Hélène était trop délicate pour résister à de pareilles émotions; le troisième jour elle était au bout de ses forces ; la nature était aux abois. Ce jour-là elle garda le lit par nécessité : ce n'était plus le moral seulement qui souffrait, c'étaient les organes qui n'en pouvaient plus ; les douleurs furent poignantes, continues, et les palpitations, auxquelles elle était sujette dès le berceau, pensèrent la suffoquer plusieurs fois. Le docteur, effrayé des rapides progrès du mal, ne la quitta pas un instant ; et comme il était, malgré sa bassesse, un habile médecin, il parvint à la soulager. Elle en eut peu de reconnaissance, car la mort lui eût paru une délivrance dans un pareil moment.

La poste du quatrième jour lui apporta un remède plus efficace et plus actif que tous ceux du docteur : c'était une lettre de Chavornay.

XXI.

JOURNAL DE CHAVORNAY.

Pistoie.

Hélène ! j'ai tort de vous écrire, il eût été mieux d'accomplir le sacrifice jusqu'au bout, et d'ensevelir mon exil dans un silence éternel. Mais j'ai eu la force de fuir, je n'ai pas la force de me taire, et avant de vous dire un dernier

adieu, je viens pleurer encore une fois à vos pieds. Pardonnez à ma faiblesse et ne me méprisez pas : c'est en fuyant qu'on sent la force des liens qu'il faut rompre et tout le prix des biens qu'on a perdus.

Fuir, fuir, toujours fuir ! c'est donc là ma destinée ! Mais quoiqu'un espace bien long déjà nous sépare, je n'ai pu m'accoutumer encore à cette horrible idée, et vous-même, Hélène, vous y accoutumez-vous ? Notre séparation ne vous semble-t-elle pas un mauvais rêve ? A cette heure même où elle est accomplie, la croyez-vous possible, et chaque fois qu'on frappe à votre porte n'est-ce pas moi toujours que vous vous attendez à voir paraître ?

Mais laissez-moi vous raconter cet affreux départ, les heures qui l'ont précédé, les siècles qui l'ont suivi, et pardonnez-moi encore si je trouve une égoïste consolation à faire couler vos larmes. Tu ne pleures pas seule, ô mon Hélène !

Le laquais à qui je remis ma lettre d'adieu pour vous me dit que vous étiez déjà sortie ; je vous croyais encore endormie. Soit pressenti-

ment, soit hasard, soit qu'il me fût doux de prendre congé au départ d'un lieu où nous avions été souvent ensemble et que je savais vous être cher, j'entrai en passant devant la petite église de la Spina : je vous y trouvai, et vous savez ce qui s'y passa. J'ignore où je puisai la force de me taire dans un moment pareil, et de vous quitter après vous avoir revue. Je sortis de l'église hors de moi.

Vous vous rappelez ce compatriote que je rencontrai un jour sur le Lung'Arno : il venait à Pise pour sa santé, et je ne m'attendais pas à l'y voir. Quoique notre liaison eût toujours été fort légère, sa brusque présence fit sur moi un effet inouï ; lui-même en fut étonné ; il était loin de s'attendre à un pareil accueil : je lui sautai au cou et je le serrai dans mes bras avec une tendresse qui n'avait jamais existé entre nous. Hélas ! ce n'était pas lui que j'embrassais, c'étaient mes montagnes, c'était la patrie absente, c'étaient les souvenirs de ma première jeunesse, tout ce passé qui était si loin de moi, et qui, tout d'un coup, semblait revivre et

m'apparaître sous la figure de ce compatriote oublié. Cet instant nous lia plus que dix ans n'avaient pu faire, et, sans vous le présenter, de peur qu'il ne pénétrât notre secret, je vous en parlai presque comme d'un ami.

Le hasard me le fit rencontrer encore comme je partais; il voulut m'accompagner; j'acceptai son offre : frappé d'une sorte de superstition, je le regardai comme un préservatif que Dieu m'envoyait pour me sauver de moi-même dans le délire du premier accès; n'étant pas mon confident, car mon secret est à moi, nul œil humain ne l'a pénétré, il me forçait par sa présence à faire bonne contenance dans ce moment suprême; je ne pouvais, sans me trahir, laisser paraître devant lui de la faiblesse ou de l'irrésolution; habitué à composer mon visage et à dissimuler mes tortures, je franchis avec lui la porte de cette ville de douleurs, sans qu'il se doutât que je laissais mon cœur et ma vie dans ces tristes murs dont il me voyait sortir avec un œil sec, un front impassible.

Je me soutins assez bien pendant les premiers

milles. Nous étions à pied ; j'avais préféré cette manière de voyager, espérant que la fatigue physique ferait une diversion violente à mon mal, et que l'épuisement de mes forces engourdirait ma douleur, au moins pour quelques instants. Nous arrivâmes à la Chartreuse : tandis que mon compagnon de voyage admirait la magnificence de cette demeure princière bien plus que monacale, et qu'il parcourait avec curiosité les cellules et les jardins, j'étais resté seul sur une terrasse d'où la ville de Pise m'était apparue tout d'un coup au milieu des oliviers. Pise, hélas ! c'était vous ! A la vue de ces lieux où j'ai tant souffert, tant pleuré, où vous pleuriez alors sans que je fusse là pour recueillir vos larmes, je tombai dans une mélancolie inconsolable ; le découragement et le doute s'emparèrent de moi.

J'avais à mes pieds le cimetière du couvent. Les longues herbes ont déjà envahi le champ funéraire et couvrent la pierre des morts ; au milieu coule une fontaine où personne ne vient puiser et dont le murmure continu est déjà, dans ce

profond silence du dernier sommeil, comme une voix de l'éternité. Absorbé dans une muette contemplation, je me mis à songer aux saints hommes couchés dans cet angle de terre ignoré, et il me semblait voir leurs mânes éperdus briser un à un la pierre qui les scelle et se dresser autour de moi. Dieu! quel mécompte et quel désespoir! quel épouvantable concert de plaintes, de reproches, de blasphèmes! Ils redemandaient à Dieu, l'un sa maîtresse offerte en holocauste, l'autre les honneurs foulés aux pieds pour son service; celui-ci les richesses qu'il avait méprisées, celui-là les plaisirs mondains qu'il avait flétris, tous le bonheur et la liberté. Christ! Christ! s'écriaient en gémissant ces ombres consternées, puisque tu nous a trompés, rends-nous les biens que nous t'avons sacrifiés!

Qu'a donc servi, ô Hélène! aux lévites de ces temples désertés de s'être exilés du monde, d'avoir enseveli leur ardente jeunesse dans l'austérité du cloître, immolé toute leur vie sur les autels d'une foi douteuse et passagère? Il y a eu là des renoncements héroïques, de stoïques si-

lences, des ambitions combattues, des passions étouffées sous le cilice, au sein de la prière et du jeûne. Pauvres martyrs déçus, rêveurs enthousiastes, que vous ont produit vos sacrifices solitaires et vos silencieuses abnégations? Le monde vous en a-t-il seulement su gré? Vos dévouements sont méconnus, on raille vos croyances, et notre dédain superbe vous traite d'enfants crédules et abusés. Sublimes dupes, votre Dieu lui-même vous a manqué de parole, car le Dieu du lendemain n'est pas le Dieu de la veille, et, comme les générations, les croyances passent et n'ont qu'un jour. Il vous avait promis, ce Dieu détrôné, que les siècles ne prévaudraient point sur l'Église qui avait votre amour et vos vœux, et l'herbe croît aux parvis du temple où vous avez tant prié, où se sont consumées dans l'abstinence austère vos longues vies de mystère et d'attente.

Et moi, qui n'ai pas même les croyances de tous ces martyrs sans noms; moi, que la foi ne soutient pas dans ma fuite, et à qui pas une étoile ne luit dans ce grand naufrage de mes espérances, ne suis-je pas dupe comme eux et

bien plus qu'eux, puisqu'en s'immolant ils avaient du moins en vue les palmes éternelles et les béatitudes des élus, tandis que, moi, je m'immole en doutant? Mon Dieu est sourd, mon ciel est vide, et c'est à peine si je crois au lendemain. Victime d'une éducation rigide et timorée, j'obéis en esclave à des instincts nobles, mais vagues. Ce que je prends pour des principes ne sont que des habitudes, peut-être, des opinions ou des préjugés, et je n'ai, pour me consoler dans mon exil volontaire, ni la satisfaction d'un devoir accompli, ni ce calme intérieur qui suit l'irrévocable. Je proteste par mon désespoir contre ma propre vertu; je m'exécute de mauvaise grâce, et le murmure ôte à mon sacrifice tout son mérite, tout son prix. Quel triste assemblage de contradictions, et quelle condition misérable!

L'honneur, le devoir, l'hospitalité sainte, la fidélité, tous ces scrupules impérieux qui m'avaient sollicité à la fuite, s'évanouissaient comme autant de fantômes, et mon sacrifice ne me parut plus que le délire d'un insensé. Car

enfin, me disais-je, pourquoi fuir? pourquoi nous quitter? pourquoi vous avoir déchiré le cœur par une perfide rupture? pourquoi me déchirer moi-même, et quel si grand crime est-ce, après tout, de nous aimer? Quoi de plus libre au monde que les affections, de plus involontaire que les sympathies, et aux premières atteintes du mal féroce et doux qui nous consume, ne l'avons-nous pas bravement et sincèrement combattu? Est-ce notre faute s'il a été plus fort que nous? Est-ce ma faute, à moi, si votre mari n'a pas su se faire aimer, et si le Ciel, qui nous a créés l'un pour l'autre, nous a fait rencontrer? Le premier coupable, n'est-ce pas lui, et sommes-nous responsables de ses desseins?

A mesure que le doute sapait ainsi mes principes et démolissait mes convictions, l'amour s'élevait sur leurs ruines, toujours plus puissant et bientôt irrésistible. Il me montrait mon Hélène dans toute sa grâce et sa beauté; il me peignait avec une énergie invincible, fatale, ces trésors inconnus, ces biens mystérieux dont je fuyais la possession, et alors, ô mon Dieu! et vous, Hé-

lène, pardonnez-le-moi, le crime fut commis dans mon cœur.

Mon compagnon de voyage me vint rejoindre sur la terrasse. Il ne lut pas sur mon front ce qui se passait en moi, et il me crut absorbé dans la contemplation du paysage. Le moine qui l'accompagnait se mit à nous en détailler, avec complaisance, toutes les beautés; mais je ne voyais rien de ce que sa naïve admiration signalait à la nôtre, ni ses bois d'oliviers, ni ses vastes collines, ni sa forteresse de la Verrucola, antique boulevard de la République; je ne voyais que Pise qui brillait toujours à mes yeux comme une étoile, et toute mon âme était là. J'avais vers vous, à cette vue, des aspirations si puissantes, si terribles, que je fus au moment de rendre les armes et de me traîner à vos pieds comme un esclave; et si je ne revins pas alors sur mes pas, le mérite n'en appartient ni à ma force, car vous avez vu combien cette force est faible, ni à ma vertu, car elle était vaincue; c'est qu'un bras invisible me repous-

sait loin de vous fatalement, et m'entraînait impitoyablement au sein du désert.

Je m'arrachai de la terrasse, et nous repartîmes : au sortir d'un bois d'oliviers, je retrouvai l'Arno, cet Arno qui était vous encore, et qui, plus heureux que moi, allait passer, en me quittant, sous les fenêtres du palais Lanfranchi. Je le chargeai d'amoureux messages, et, tout en le côtoyant d'un pas lent, j'y jetai des branches d'oliviers, me berçant de la folle espérance que vous devineriez, en les voyant passer sous votre balcon, la main qui les avait cueillies et les pleurs qui les avaient baignées. Il m'était doux de penser que par là j'établissais entre nous des communications mystérieuses.

Je passai cette première nuit dans une modeste hôtellerie du village de Bientina. C'est là que mon compagnon de voyage devait me quitter pour retourner à Pise. Le lendemain il voulut faire encore avec moi quelques pas sur la route de Pistoie. La matinée était froide, et l'hiver en fuite semblait être revenu sur ses pas et s'être ressaisi de la nature comme d'une proie prête

à lui échapper. Le vent du nord était vif, le ciel gris, la campagne terne et mélancolique, le lac solitaire de Bientina était d'un bleu noir et opaque, et son onde épaisse et inerte ne réfléchissait rien ; elle avait perdu sa transparence et sa mobilité; les marais qui entourent le lac étaient gelés, les montagnes clairsemées de neige, et les bois encore dépouillés. Çà et là s'élevaient quelques oliviers dont la pâle verdure était comme un premier ou un dernier sourire du printemps à cette nature morne et glacée. Nous traversâmes les marais sur une longue et étroite chaussée, et un chemin montant et couvert nous conduisit à une maison isolée sur un petit plateau nommé Saint-Michel-Archange-à-Stafoli. Je n'oublierai jamais ce nom ; il est lié à l'une des crises les plus effroyables de ma vie.

Nous entrâmes dans la maison, et tandis que la ménagère empressée nous préparait un déjeuner champêtre où je ne pus toucher, car j'avais l'estomac trop serré pour manger, nous avions jeté des brassées de sarments dans la

cheminée rustique. Nous étions, mon ami et moi, assis aux deux coins, suivant de l'œil, sans parler, la flamme vive et pétillante. Il n'avait pas mon secret, mais il voyait ma tristesse et sympathisait par son silence à mes secrètes souffrances. Il me laissait à moi-même, et ne cherchait, ce dont je lui savais un gré extrême, ni à m'interroger ni à me consoler. C'est un homme délicat et sensible qui a souffert et que ses propres chagrins ont rendu discret et patient. Tout à coup il me vit éclater en sanglots, et pour toute réponse il se mit lui-même à pleurer. Cet étrange tête-à-tête dura longtemps sans que nous songeassions à rompre le silence, lui pour me demander la cause de mes larmes, moi pour la lui confier. La ménagère en rentrant nous trouva dans cet état; elle se retira discrètement en s'essuyant les yeux. L'accès se prolongea, et nous sortîmes de la maison sans avoir échangé une seule parole.

Le moment de la séparation était définitivement venu; ce fut là le moment affreux. En quittant cet homme, qui pourtant n'était pas

même mon confident et qui n'était pour ainsi dire qu'un ami d'occasion, il me semblait quitter tout ce que j'aimais sur la terre et le quitter pour jamais; je rompais le dernier fil qui m'attachait à Pise, c'est-à-dire à vous; il allait vous revoir, et moi je ne vous verrai pas. Un avenir de solitude et de malheur s'ouvrait devant moi, et je reculais avec terreur devant l'effroyable vide où j'allais me plonger. Emporté loin de vous par une fatalité que je n'ose appeler providence, je songeais aux jours d'ivresse et de ravissement passés à vos pieds, et, comme la veuve inconsolable des livres saints, je ne voulais pas non plus être consolé, parce qu'ils n'étaient plus. Je m'attachais à mon compagnon de voyage, je le serrais dans mes bras, je ne pouvais consentir à me séparer de Pise en me séparant de lui. Toutes mes affections étaient en ce moment concentrées sur cette tête, qui la veille encore m'était presque indifférente. Je ne sais ce qui se passait alors en lui, ni ce qu'il comprit ou devina; mais il fut plein de bonté, plein de support pour une douleur dont le silence aurait dû le blesser ou pour

le moins le fatiguer. Il ne me témoigna aucune impatience, il respecta toutes mes bizarreries, et continua de répondre à mes larmes par un attendrissement sincère et discret.

Un instant vaincu par les regrets et les doutes qui m'avaient assailli sur la terrasse de la Chartreuse, je foulai tous mes scrupules aux pieds, je saisis violemment le bras de mon compatriote et je revins sur mes pas presque jusqu'au marais. Il crut que j'avais changé d'idée et que je retournais à Pise avec lui; mais tout à coup je m'arrête; un dernier effort, un effort surhumain m'arrache d'auprès de lui; le laissant seul et interdit au milieu de la chaussée, je le quitte brusquement sans même lui dire adieu, et je m'élance en courant sur la route de Pistoie.

Ne me demandez pas ce que je devins quand je fus seul; vous m'aimez, et cela vous ferait trop de mal. Que serais-tu devenue, ô mon Hélène, si un mauvais génie t'eût fait voir ton Chavornay couché tout en larmes au bord des fossés et se roulant comme un insensé dans la poussière du chemin? C'est ainsi que se passa pour moi cette

exécrable journée. Je n'aurais jamais cru que le devoir fût si cruel et si dur à accomplir. Je fus bien des fois au moment de me trouver mal et de perdre tout à fait connaissance. Je ne sais même si je ne la perdis pas sans m'en apercevoir, tant parfois j'avais peu conscience de ma propre vie, abîmé que j'étais dans la tienne. Le temps était froid toujours, le ciel sombre et la tramontane battait les pins et les bois dépouillés. Enveloppé dans mon manteau, je marchais d'un pas précipité sans rencontrer personne ou sans voir ceux que je rencontrais. La nature, cette amie si chère jadis, si adorée, était alors pour moi comme une lettre morte où mes yeux ne savaient plus lire. Sur le soir, je gravis la montagne de Serravalle et j'arrivai de nuit à la porte de Pistoie. Elle était déjà fermée, et je suis venu me jeter épuisé sur le lit d'un mauvais cabaret de campagne, où je n'ai trouvé ni repos ni sommeil, et d'où je t'écris pour tromper les longues heures de l'insomnie.

Et maintenant, Hélène, pardonnez-moi l'inévitable égoïsme de cette lettre toute pleine de

mes souffrances; n'est-ce pas parler de vous, que de parler de moi? et mes souffrances ne sont-elles pas les vôtres, comme les vôtres sont les miennes? Nous ne faisons plus à nous deux qu'une intelligence et qu'une âme; et, malgré l'horreur d'une séparation si brusque et si furieuse, l'absence, je le sens, ne peut diviser ce que l'amour a lié si étroitement. Le retour de ce mari fatal, la loyauté, l'honneur, ont bien pu séparer nos corps, mais nos esprits et nos cœurs sont unis en Dieu; il n'est plus en notre pouvoir de les séparer; ils vivent désormais d'une même vie, et la mort de l'un serait la mort de l'autre. Notre tâche est maintenant de travailler à supporter l'existence que nous nous sommes faite, et à ne nous pas laisser écraser lâchement sous le poids de notre infortune. Elle est immense, elle est affreuse; l'imagination la plus sombre, la plus cruelle, ne saurait inventer une torture plus froidement atroce. Tâchons de ne pas fléchir et de la souffrir jusqu'au bout, puisque nous l'avons voulue. Deux vies s'offraient à nous, nous avons choisi

celle-là : acceptons-la donc tout entière; soyons fidèles à nous-mêmes et constants dans notre choix, puisqu'il a été volontaire et que nous en pouvions faire un autre. Dieu veuille que nous nous soyons décidés pour le meilleur, et que nous n'ayons ni trop présumé de nos forces, ni pris pour la vérité son simulacre.

Adieu ! adieu ! ô mon Hélène ! ne doute jamais de moi ; je t'aimerai vaillamment.

XXII.

RETOUR.

Toute sombre qu'était cette lettre, ce n'en fut pas moins pour la duchesse un immense soulagement; la plus terrible de ses incertitudes était levée : Chavornay vivait. Son premier mouvement fut de lui répondre, mais la plume lui tomba des mains : elle ne savait où écrire. Il ne lui donnait point d'adresse; il ne lui di-

sait pas seulement où il allait en quittant Pistoie : peut-être l'ignorait-il lui-même. Il ne lui disait pas non plus s'il lui écrirait encore; mais quoique plusieurs phrases de sa lettre pussent faire entendre que c'était la dernière qu'elle recevrait de lui, elle ne put le croire : il y a dans l'amour un fond d'espérance qui résiste et survit à tout. Un silence éternel était impossible : c'était bien assez d'une si cruelle séparation.

Rassurée sur l'existence de son amant, Hélène se replia sur elle-même, et se mit à songer avec plus de calme qu'elle n'en avait pu avoir jusqu'alors, à cette vie de renoncement et de lutte dans laquelle il l'avait entraînée avec lui; elle se trouvait bien faible pour une pareille vie, elle admirait Chavornay de l'avoir affrontée, elle l'estimait plus encore, s'il était possible; mais elle soupirait tristement, et la force lui semblait bien dure. Il ne m'aime pas comme je l'aime! pensait-elle, car l'honneur et le devoir avaient beau parler, jamais je n'aurais pris l'initiative d'une si terrible exécution. Elle ne pouvait pas même s'y résigner. Sa raison approuvait, mais

son cœur protestait et se révoltait malgré elle.

Elle eut même une mauvaise pensée. Elle imagina un instant que Chavornay n'était pas sincère, que sa fuite était une feinte et qu'il ne voulait que l'éprouver. Mais ce doute injurieux ne fit que traverser son esprit ; il ne pouvait y séjourner ; un regard jeté sur la lettre de l'accusé suffit pour l'absoudre.

Retombée sur elle-même, Hélène eut peur. Son avenir l'épouvantait. Il était plus effrayant, en effet, que celui de Chavornay, et des deux amants, le plus à plaindre n'était pas lui. Le plus malheureux n'est pas celui qui part, c'est celui qui reste. Si encore elle fût restée seule ; mais son mari revenait, il était en route, il lui écrivait chaque jour des lettres pleines de tendresse, il ne lui parlait plus maintenant que des douleurs de la séparation et du bonheur de se revoir ; tout son amour lui était revenu dans l'absence.

Avec quel front allait-elle, épouse détachée, recevoir ce mari qu'un autre avait détrôné dans son cœur? Ce retour la faisait frémir ; tout son sang se glaçait à l'idée des empressements qu'il

lui faudrait subir de la part de cet homme qu'elle avait aimé, qu'elle n'aimait plus, mais qu'elle ne voulait pas tromper. Elle ne pouvait se résoudre à cet affreux partage d'elle-même : laisser le corps à qui n'a plus le cœur lui semblait un compromis ignominieux et lâche, un accommodement de la faiblesse et de la duplicité : ce divorce de l'esprit et des sens était à ses yeux une véritable prostitution, et à cette seule image toute sa nature se soulevait d'horreur. Elle n'avait pour se soustraire à cette formidable épreuve que l'alternative de la fuite ou d'une confession sincère et complète.

Dans cette extrémité, elle tressaillait à tous les coups de l'horloge qui lui annonçait l'approche de ce moment redouté; chaque heure qui sonnait lui semblait l'heure fatale, chaque voiture qui passait était celle du duc. Cette préoccupation de tous les instants était une sorte de distraction qui l'empêchait de s'absorber, de s'anéantir dans cet ennui sourd, rongeur, inerte, qui suit d'ordinaire les séparations, lorsque le premier délire est passé, et où viennent

peu à peu s'éteindre toutes les facultés. C'était une fièvre ardente et continue qui la préservait du marasme, de la langueur, et qui lui donnait la force de supporter ces premiers jours de l'absence si longs et si vides.

Mais c'était là une énergie factice qui la menaçait pour la suite d'une prostration plus profonde; car cette surexcitation fébrile forçait pour ainsi dire sa nature et achevait d'épuiser son corps, en sapant et minant en elle les fondements de la vie. Sa santé, loin de se fortifier, s'affaiblissait visiblement tous les jours davantage. Les palpitations étaient fréquentes et parfois si violentes que le docteur avait des alarmes sérieuses. Les crises passées, elle ne souffrait plus et n'avait que de la faiblesse; mais elle gardait le lit malgré les recommandations du médecin qui ordonnait l'exercice ; le lit lui plaisait parce qu'elle y était plus recueillie, plus seule, plus concentrée en elle; il lui fallait ce repos, cette immobilité, et puis par une arrière-pensée facile à pénétrer, elle marquait peu d'empressement à guérir ; plus le retour du

duc approchait, plus elle éloignait sa convalescence; elle se réfugiait dans la maladie comme dans un lieu de sûreté. Seulement elle aurait voulu se délivrer du docteur, dont la présence l'obsédait; mais elle n'avait pas de prétextes pour l'écarter; son assiduité au contraire servait ses vues, puisqu'elle voulait passer aux yeux du duc pour plus malade encore qu'elle ne l'était; force lui était donc de subir l'affreux supplice d'être soignée par un médecin antipathique; et quant à Souqui, le seul visage qu'elle souffrît volontiers autour d'elle, sa faute supposée était pardonnée et la mauvaise humeur tout à fait dissipée; la seconde lettre de Chavornay avait fait oublier la perte de la première.

Le cœur d'Hélène était bien plus malade que son corps, et ses longues journées de solitude se traînaient avec une lenteur désolante; flottant toujours entre le murmure et la résignation, elle n'avait la force ni de se révolter contre le sacrifice de Chavornay, ni de s'y associer. Tantôt, électrisée par son exemple, elle s'imposait le renoncement stoïque et s'élevait à

l'héroïsme; tantôt, vaincue par son amour, elle s'amollissait dans les regrets, et redemandait à Dieu tout ce qu'il lui avait ôté. Elle ne savait pas trouver de consolation dans un pareil abandon; elle avait des accès de désespoir où elle accusait son amant d'égoïsme et de dureté pour avoir fui sans elle, où elle lui reprochait d'avoir manqué tout à la fois d'audace pour l'entraîner, et de tendresse pour lui épargner les angoisses d'une si épouvantable solitude et d'une si amère douleur. Il n'avait songé qu'à lui, qu'à sa dignité, qu'à sa vertu, et à la satisfaction d'un devoir accompli; elle ne venait, elle, qu'après tout cela. Puisqu'il ne voulait pas l'emmener avec lui, pourquoi était-il parti? pourquoi n'était-il pas resté auprès d'elle pour la fortifier par sa présence, et pour la protéger contre elle-même? Il avait donc eu peur; il avait douté de lui, douté d'elle, de tous les deux peut-être? sa fuite n'était qu'une lâcheté, et cette force si altière n'était que de la faiblesse. La vraie force était de rester.

Dans le calme qui suivait l'accès, elle revenait à de meilleures pensées et à des jugements plus

équitables et plus sains. Elle rendait plus de justice au fuyard; elle reconnaissait que le tête-à-tête était devenu impossible, et que demeurer plus longtemps était tenter Dieu et vouloir succomber. Chavornay avait agi en homme intelligent et fort; c'est elle qui était faible et bornée; sa passion désordonnée l'aveuglait. Alors elle prenait de bonnes résolutions, elle s'imposait à elle-même, comme une expiation juste et nécessaire, de revenir franchement à son mari, et de convertir son coupable amour en une amitié chaste et paisible. Elle voulait se montrer digne de son amant; il lui avait ouvert la route du devoir, elle saurait bien y entrer et y persévérer; le devoir était bien plus sacré pour elle que pour lui, car il n'était pas lié, lui, comme elle l'était, par un serment volontaire, et par un pacte indissoluble et consenti. Si elle avait épousé le duc d'Arberg, c'est qu'elle l'avait voulu; personne ne l'avait contrainte; il avait été loisible à elle de le faire ou de ne le faire pas. C'était un motif de plus pour être fidèle, et une faute de sa part serait doublement

condamnable. C'est bien le moins qu'on tienne les engagements pris spontanément, et qu'on respecte la foi qu'on a donnée librement et sans sollicitation étrangère. C'était à elle à ne pas s'engager, et à ne rien jurer, puisqu'elle se savait si faible et si misérable; il était trop tard maintenant pour se raviser. Oh! si seulement elle avait eu des enfants pour s'affermir dans ces résolutions sincères mais chancelantes et pour lui servir d'auxiliaire dans la lutte! Mais elle était seule, et son sacrifice ne devait servir à personne, pas même à elle, puisqu'elle le faisait sans joie, presque malgré elle, parce que Chavornay lui avait donné l'exemple, et ne lui avait pas en partant laissé d'autre alternative. L'initiative ne lui appartenait pas; quoi qu'elle fît, elle n'aurait jamais que le mérite inférieur de l'imitation.

Un soir qu'elle était dans ces louables pensées, une voiture de poste s'arrêta sous ses fenêtres; le tremblement la prit, ses yeux se fermèrent, et son visage, déjà pâle, le devint tellement, que Souqui, effrayée, lui posa la

main sur le cœur, pour s'assurer qu'il battait encore. Un moment après, le duc entra dans la chambre. Il savait l'indisposition de sa femme, mais en gros, et il était bien loin de la croire sérieuse ; accoutumé à ces indispositions fréquentes, mais passagères, il ne s'en alarmait plus. La trouvant alitée et à demi-morte, il demeura interdit et jeta sur le docteur, qui était resté à la porte, un regard d'étonnement et de reproche. Comme il s'approchait d'Hélène pour l'embrasser ; elle détourna son visage, comme machinalement et sans ouvrir les yeux : elle avait gardé sur ses lèvres le premier, l'unique baiser de Chavornay, et permettre qu'un autre l'effaçât lui semblait une profanation telle, qu'elle n'y put consentir, malgré toutes ses bonnes résolutions et ses intentions héroïques. Elle échappa, mais par un mensonge : fidèle à ses premiers plans, elle feignit, par un instinct de ruse féminine qui se retrouve au fond des cœurs les plus droits, d'être beaucoup plus mal qu'elle ne l'était en effet, afin de parer, sous ce bouclier, les premiers embrassements de son

mari. Elle verrait plus tard à prendre un parti, et l'imprévu lui viendrait en aide.

Cependant elle ne poussa pas la feinte jusqu'à jouer l'évanouissement; elle rouvrit les yeux, accueillit le duc par des paroles douces et amicales, et lui tendit sa main, qu'il baisa tendrement. Il interpréta à son gré cet étrange accueil. Était-ce surprise, caprice, saisissement, rancune, ou si le mal était réellement aussi grave? Il put croire tout ce qu'il voulut, et il supposa tout, excepté la vérité, dont il était bien loin. C'était un homme froid et point jaloux, qui s'étonnait peu et s'alarmait difficilement. Il ne fit ici ni l'un ni l'autre. Il aimait sa femme d'une affection calme, égale, confiante; et, dans son imperturbable sécurité, il laissait toujours au lendemain le soin de lui expliquer les énigmes de la veille.

— Vous ne m'aviez point mandé, dit-il au docteur, quand il fut retiré dans son appartement, que la duchesse fût aussi mal. Vous auriez dû m'épargner une aussi cruelle surprise.

— Madame la duchesse n'est point aussi mal

qu'elle paraît, seulement elle a l'imagination frappée.

— Depuis quand est-elle alitée?

— Depuis le départ de Chavornay, répondit le docteur avec malignité.

— Ah! oui, à propos, reprit le duc sans entendre malice à la réponse du docteur; j'ai bien regretté qu'il ne pût attendre mon retour, c'était une distraction pour la duchesse; mais ses affaires l'ont forcé à quitter Pise, et j'ai trouvé une lettre de lui à Mantoue où il s'excusait de partir avant mon arrivée.

— Et vous a-t-il dit quelles affaires si pressées le chassaient de chez vous? continua le docteur, qui avait dans sa poche la lettre volée et qui brûlait de la produire.

— Je ne me mêle des affaires de personne, répliqua le duc assez sèchement, parce que je n'aime pas qu'on se mêle des miennes; je ne hais rien tant que la curiosité et j'écarte les indiscrets.

Quoique jetée indifféremment dans la conversation comme une proposition générale, cette phrase tombait si bien d'aplomb sur la tête du

docteur, qu'il fut étourdi du coup et demeura court. Il n'osa souffler mot et renfonça la lettre dans sa poche. Le cœur lui manqua. Une mauvaise action n'est pas toujours si facile à faire quand il faut payer de sa personne, et au moment de l'exécution la résolution manque à plus d'un. Le courage n'était pas la vertu du docteur et puis il réfléchit, c'était s'y prendre un peu tard, que son rôle frisait l'odieux; il aurait beau se couvrir comme d'un masque, d'un dévouement aveugle, sans bornes aux intérêts du duc, il le connaissait pour un homme probe et loyal, il ne savait trop par conséquent de quelle manière il prendrait la révélation qu'il voulait lui faire, et, en perdant son ennemi, il craignait de se perdre avec lui. La démarche était délicate, et, tout bien pesé, le pas lui sembla si hasardeux qu'il n'osa le faire. Il songea dès lors à le faire faire par un autre. Il voulait brouiller le duc avec sa femme afin de régner sur lui sans partage ; il voulait éloigner à jamais Chavornay, comme on lève un obstacle incommode et comme on conjure une influence hostile; mais peu lui importait le

moyen pourvu qu'il arrivât à ses fins. Ce n'était point un homme passionné qui aimât la vengeance pour la vengeance, et qui trouvât à l'exercer; la volupté farouche de ces âmes ardentes, implacables, qui ne s'estimeraient pas vengées si leur ennemi, quoique mort, avait péri d'une autre main que la leur. Il n'était point capable d'aussi hautes colères, et les motifs de son inimitié n'étaient qu'une petite ambition misérable et un bas calcul d'argent et de vanité.

L'homme qui lui vint naturellement à l'esprit, pour le suppléer en cette circonstance, fut le comte Campomoro, qui déjà était son confident. Il résolut de lui confier cette lettre, pour en faire l'usage qu'il voudrait, pourvu qu'en en faisant usage, il tût la source d'où il la tenait. Le hasard, un laquais, Souqui même, pouvaient passer pour les auteurs de l'infidélité, et les soupçons dans tous les cas resteraient vagues et incertains. Il se trouvait ainsi à l'abri, il ne se risquait point, il marchait à couvert et atteignait son but plus sûrement. Il attendait le comte d'un jour à l'autre, et remit tout à son retour à Pise.

Il ne pouvait rien faire qui fût plus agréable à Campomoro et qui servît mieux ses desseins, car cette lettre était la chose du monde à laquelle le Corse attachait alors le plus de prix, et dont il désirait le plus ardemment la possession. Il ne quittait son île et ne revenait en Italie que pour travailler à se rendre maître de ces lignes précieuses, sur lesquelles son âme vindicative fondait tant d'espérances. Il craignait seulement que le docteur ne refusât de s'en dessaisir, et en traversant la mer, il ne songeait qu'aux moyens de vaincre ses résistances. Le docteur, de son côté, craignait celles du comte, et il songeait aussi aux moyens d'en triompher. Ainsi, tout en méditant le mal, chacun de son côté, ces deux profonds égoïstes se méprenaient l'un sur l'autre, et se flattaient mutuellement, à leur insu, en se supposant des scrupules, dont ils étaient tous deux également incapables. Ils n'avaient qu'un scrupule; c'était la crainte de ne pas réussir.

XXIII.

AVEU.

Le duc, en quittant l'Allemagne, avait laissé son procès aux mains des hommes d'affaires. Le prince *** était mort enfin, et, bien que chaudement contestées, les prétentions de la maison d'Arberg à la succession du défunt étaient appuyées par le cabinet de Vienne. Les probabilités étaient par conséquent pour elle, et le duc

se considérait comme une altesse sérénissime *in petto*. Il exposa longuement à sa femme ses espérances et ses projets, et il s'étonna de la trouver si froide et si indifférente aux chances de sa nouvelle fortune. Le fait est qu'en tout temps, avant même qu'elle ne fût détachée de son mari, la perspective de ce qu'il appelait fastueusement sa fortune lui avait semblé ridicule; car cette fortune se bornait à un titre purement nominal, et à la souveraineté éventuelle d'une poignée de bourgeois et de campagnards tassés comme des moutons à l'ombre d'un pauvre château démantelé. Depuis que l'amour, s'emparant d'elle, lui avait bouleversé le cœur et les idées, son indifférence était encore plus profonde, et toutes ces puérilités lui paraissaient des hochets bons tout au plus à amuser les enfants ; l'amour a cela de grand qu'il va droit au fond des choses, replace chacune à son vrai point de vue, en fait prendre en pitié beaucoup, et met à nu la vanité des chimères dont se berce l'orgueil humain.

Le duc jugeait autrement. Allemand dans

l'âme, épris de toutes ces distinctions, et nourri dans l'étiquette, il attachait un grand prix au titre d'altesse, si creux qu'il fût d'ailleurs, et l'insouciance un peu moqueuse d'Hélène pour tout ce qui était rang et dignités, était de toutes ses prétendues bizarreries celle qu'il lui pardonnait le plus difficilement ; il ne trouvait pas ce détachement convenable dans sa position, il le lui reprochait sans cesse, et il s'affligea sérieusement de le trouver, à son retour, plus rebelle, plus absolu que jamais. C'était à ses yeux une infirmité véritable, et il commença à se repentir d'avoir encouragé son intimité avec un homme si peu propre à la guérir.

— Franchement, ma chère, lui dit-il, moitié sérieux, moitié riant, j'incline à croire que votre ami Chavornay vous a convertie, et j'ai été bien imprudent de vous laisser si longtemps seule avec lui. Mais songez donc à la différence des positions ! Que lui ait ces idées-là, c'est tout simple : chacun a les idées de sa classe, et je l'estime plus que s'il affectait celles de la nôtre sans en être. Il fait preuve de bon goût en res-

tant, lui, dans un monde qui n'est pas le sien : il n'a ainsi rien du parvenu. Nous l'avons accueilli chez nous, soigné dans sa chute, je dirai même un peu gâté, parce qu'il vous plaisait, que c'est un homme distingué, très-convenable, quoiqu'un peu absolu, qu'en voyage on n'y regarde pas de si près, et qu'en ce temps de confusion et de révolution, il faut bien voir un peu tout le monde. Mais les concessions ont des bornes et la condescendance ne saurait aller jusqu'à l'abdication de soi-même et à l'abandon volontaire de ses propres opinions ; gardons les nôtres en vivant avec ces gens-là, comme ils gardent les leurs en vivant avec nous. Ils nous donnent un bon exemple à suivre, et il serait honteux pour l'aristocratie d'être moins constante et moins ferme dans ses principes que ses ennemis.

Tous ces aphorismes et beaucoup d'autres du même genre étaient dits par le duc sans aucune amertume et sans la moindre arrière-pensée de jalousie. Ses paroles étaient l'expression sincère de ses opinions ; elles ne cachaient rien et ne

voulaient dire, à la lettre, que ce qu'elles disaient. Hélène ne s'y méprit pas : elle connaissait trop son mari pour ne pas lire en lui mieux encore que lui-même, et elle vit bien qu'il était sans soupçons. Mais ce nom de Chavornay, si imprudemment prononcé, la fit pâlir, et un œil plus pénétrant que celui du duc d'Arberg aurait pu remarquer une altération sensible sur ce pâle visage. Elle n'osait regarder son mari ; et, tandis qu'il parlait, elle avait, malgré elle, des réminiscences redoutables. Que l'esprit de ce mari était pauvre et trivial auprès de l'esprit mâle et indépendant qui l'avait séduite ! Et ces doctrines de convention, qu'elles étaient vulgaires et misérables, comparées aux sentiments magnanimes et aux fières pensées dont un autre l'entretenait ! Ce terre-à-terre lui était d'autant plus odieux, qu'il était raisonné avec une certaine logique, et qu'érigé en système, avec un aplomb à fermer la bouche, il avait l'air de quelque chose, et, tant bien que mal, se tenait sur ses pieds. Épris de l'idéal et de la grandeur, son cœur souffrait dans ces régions basses ; il lui

fallait, pour respirer, une atmosphère plus pure, plus subtile, semblable à ces habitants des montagnes qui dépérissent et s'éteignent dans l'air épais et grossier des plaines.

Elle ne répondit pas un mot au long monologue du duc, et le laissa parler tant qu'il lui plut. Le silence était devenu son refuge et son arme offensive et défensive. Elle était levée ce jour-là. Son mari, inspiré du docteur, lui avait tant dit, tant répété, et ils avaient raison au point de vue d'Hippocrate, que le lit ne faisait que l'affaiblir, qu'elle avait consenti à se lever pour échapper à une double persécution, plus insupportable que l'exécution de l'ordonnance. Elle était d'ailleurs beaucoup mieux, et n'avait plus de prétexte pour s'obstiner; les palpitations avaient cessé tout à fait, et il ne lui restait de son indisposition qu'une langueur qui ne faisait que la rendre plus belle; elle était rentrée dans son état naturel, et la feinte n'était plus possible.

Le duc, malgré ses sermons, était fort empressé auprès de sa femme, fort attentif à ne lui pas déplaire, en un mot, fort amoureux. Il

avait pu mettre sur le compte de la maladie l'accueil plus que tiède qu'il avait reçu d'elle ; mais le lendemain et les jours suivants il avait fini par remarquer, dans ses rapports avec lui, un embarras dont il cherchait en vain la cause. Il avait été ces premiers jours très-peu pressant, même très-réservé, et bien plus frère que mari. Dans l'état de convalescence où était la duchesse, il craignait d'amener une rechute, en la forçant à une explication qu'il remettait par bonté, mais dont il attendait le moment avec impatience. Ce moment était venu, et Hélène le comprit : voyant ce soir-là son mari si assidu et si empressé, un frisson rapide lui courut dans tous les membres, car l'heure de l'inévitable crise avait sonné, et la pauvre abandonnée était sortie de tous ses combats sans s'être fixée à aucune résolution, ni s'être tracé aucun plan de conduite ; elle s'en était remise au hasard, à l'imprévu, ces deux grandes divinités des faibles. Elle avait pu éluder quelque temps ; mais, forcée à la fin dans ses derniers retranchements, elle ne pouvait plus reculer, et le ha-

sard ni l'imprévu ne venaient à son aide. La soirée était déjà avancée; ils étaient seuls, et le duc était si peu disposé à se retirer, qu'il lui parut établi chez elle pour l'éternité. Tout à coup on annonça une visite. Hélène tressaillit d'espérance : c'était encore un délai, et elle en était réduite à ce point qu'en gagnant une heure elle croyait tout gagner.

— Madame la duchesse n'est pas visible, dit le duc au laquais, de ce ton d'autorité qu'il savait prendre quand il n'entendait pas être contredit; nous n'y sommes pour personne. Ne le voulez-vous pas, ma chère Hélène? ajouta-t-il, quand le laquais fut sorti. Après une si longue absence, n'avons-nous rien à nous dire?

La duchesse leva sur lui un œil d'effroi et elle lut dans le sien, malgré sa douceur, un parti pris et une idée fixe; elle vit même de l'impatience à travers sa tendresse. Évidemment il était à bout, et le mari perçait par tous les pores. Il ne se contenterait certainement plus de paroles évasives, ambiguës; il voudrait une satisfaction complète, il l'exigerait et il irait jusqu'à faire va-

loir ses droits si on la lui refusait. Hélène, cependant, espéra échapper encore pour ce soir et fit une dernière tentative.

— Mon cher Fritz, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre naturelle, quoiqu'elle fût sensiblement altérée, je me sens horriblement fatiguée et j'ai bien besoin de repos.

C'était congédier son mari, mais il ne se le tint pas pour dit.

— Non, Hélène, lui répondit-il; non, vous n'êtes point fatiguée et vous n'avez pas besoin de repos : ce prétexte n'est qu'une défaite pour échapper à une explication que j'ai différée de jour en jour, en considération de votre état, mais qui ne peut plus l'être. Je souffre trop de cette contrainte ; il faut qu'elle cesse et que vous me disiez ce que vous avez contre moi ; car vous avez quelque chose, je le vois bien; parlez-moi franchement : que vous ai-je fait? qu'avez-vous à me reprocher?

— Rien.

— Alors, pourquoi ce froid accueil et cet embarras de tous les instants; à vous dire vrai, je

croyais que vous m'aviez gardé rancune pour ne vous avoir point emmenée avec moi, ce qui eût été, convenez-en maintenant, une imprudence inexcusable, et que vous ne m'aviez point pardonné la petite scène qui a précédé mon départ.

— Vous savez bien que je n'ai point de rancune. J'ai été blessée au moment, je ne vous l'ai pas caché, mais mes colères sont si courtes!

— Franchement, ai-je eu si tort de vous résister? Ce que vous demandiez n'était pas raisonnable; avec votre santé délicate, vous seriez restée dans les Alpes; et cette solitude qui vous effrayait tant n'a pas si mal tourné, avouez-le.

Hélène garda le silence; le duc continua :

— Puisque vous ne m'en voulez pas et que vous n'avez rien sur le cœur, je ne comprends plus rien à vos manières avec moi. C'est donc un caprice?

— Je n'ai pas de caprices, Fritz; vous me trouvez telle que vous m'avez laissée.

— Non, Hélène, je ne vous trouve pas telle

que je vous ai laissée. Vous êtes changée à mon égard et je ne sais pourquoi, car moi je ne suis point changé au vôtre. Je vous aime comme aux premiers jours de notre mariage ; mon affection n'a point varié, et l'absence que je viens de faire m'a prouvé à quel point vous m'étiez chère. Je suis revenu à vous avec un bonheur qu'il m'est bien cruel de ne pas voir partagé.

Le duc s'attendrit en prononçant ces derniers mots ; il prit la main de sa femme dans les siennes et il vit des larmes rouler dans ses yeux.

— Vous avez un chagrin que vous me cachez, reprit-il avec douceur ; il vous est arrivé quelque chose. Est-ce que je ne suis plus votre ami, que vous ayez des secrets pour moi ?

— Vous êtes toujours mon ami, et il n'est personne au monde à qui je me fie plus qu'à vous, car je ne connais pas d'homme plus droit et plus loyal ; je n'en connais pas de meilleur ; mais il est des choses, Fritz, qu'une femme ne peut confier à son meilleur ami ; si j'ai quelque peine de ce genre, pardonnez-moi de vous la

taire et ne me mettez pas à la torture par une insistance qui me désespère.

A mesure que la duchesse parlait, Frédéric devenait plus sérieux et plus attentif; il s'attendait à une confidence, il fut déçu et son désappointement se trahit par un froncement de sourcil qui donna à sa physionomie une expression mécontente et presque dure. Il lâcha la main d'Hélène avec un mouvement de dépit, se leva brusquement et se mit à marcher dans la chambre.

— Encore une bizarrerie, dit-il avec impatience en se parlant à lui-même; elle est incorrigible.

Et il continua à se promener sans adresser la parole à sa femme et sans la regarder.

Hélène était comme un homme qui sent la glace plier sous lui, et qui, pris de tous les côtés, ne peut plus avancer ni reculer. Sa position était horrible; combattue entre sa droiture naturelle et l'effroi d'un aveu qui lui ôtait l'espérance de revoir jamais Chavornay, elle n'osait envisager l'issue de cette explication formidable. Mille femmes plus habiles s'en fussent tirées

par un mensonge adroit ou par un silence hautain; elle était trop loyale pour recourir au premier expédient, et le second eût été dans son tempérament que sa conscience inquiète l'eût réprouvé. Une confession franche et sincère lui paraissait la seule voie de salut digne d'elle, si son mari la poussait à bout; de son côté, un mari intelligent et clairvoyant s'en fût bien gardé. Il eût compris que sa femme en avait dit autant qu'elle en pouvait dire et qu'il en pouvait entendre; que même en allant jusque-là elle avait fait preuve d'une sincérité bien supérieure à son sexe; qu'il fallait lui en savoir un gré infini, redoubler d'attention et d'égards, user de prudence et laisser faire le reste au temps. Si c'était une fumée d'imagination elle se dissiperait d'elle-même, si c'était une blessure au cœur elle se cicatriserait par des soins, et, l'orage passé, le calme se rétablirait peu à peu.

Il est bien peu d'unions, même les mieux assorties, qui n'aient à passer par ces épreuves, et presque toutes se rompent, parce qu'il n'est pas de science plus profondément ignorée que celle

du cœur et qu'on n'arrive d'ordinaire à l'intelligence des passions que par sa propre expérience, et lorsqu'il est trop tard pour en faire usage ; le mal est déjà fait, on est déjà foudroyé. Le duc d'Arberg pensait là-dessus comme le gros troupeau, et il n'avait point assez d'esprit pour soutenir avec Hélène un pareil assaut ; peut-être avait-il fini par le sentir, malgré les airs de supériorité qu'il affectait, et le sentiment de son infériorité réelle l'irritait. Il était borné, il s'entêta, et, au lieu d'attendre, il voulut brusquer.

— Je veux savoir ce secret, et je le saurai; s'écria-t-il d'un ton absolu, car il savait fort bien, dans l'occasion, s'échapper jusqu'à l'impératif.

— Je pourrais vous répondre sur le même ton, et vous dire que vous ne le saurez pas, que je ne veux pas vous le dire ; mais j'aime mieux vous prier de ne pas me le demander et de laisser là, pour ce soir, une explication qui me fait beaucoup de mal, et qui ne peut vous faire aucun bien. Je crains que votre insistance, mon cher Fritz, ne soit que de la curiosité.

— En tout cas, elle serait, ce me semble,

fort légitime, et mes droits m'autorisent à vous interroger.

— Vos droits, Fritz! en sommes-nous déjà là?

Le duc ne répliqua pas; il resta court, et reprit sa promenade dans la chambre, pour se donner une contenance. Il avait bien de temps en temps des velléités d'autorité, mais il ne les soutenait pas; la plus faible résistance lui faisait rendre incontinent les armes. Il était si loin de la vérité, et sa sécurité de mari était si grande, qu'il échafauda, dans sa tête, tout un roman dont il était le héros. Quoi qu'elle en dise, pensa-t-il, elle a été piquée que je lui eusse résisté, et que je fusse parti sans elle; maintenant elle se venge. Tout ce qu'elle en fait, n'est que pour m'inquiéter; elle veut me rendre jaloux, et me piquer pour se faire valoir. C'est une ruse de femme. Allons, j'ai été dupe, je l'ai crue une exception et il n'y a pas d'exception! Cette supposition souriait trop à son imagination, pour qu'il ne s'y arrêtât pas d'emblée et sans examen. Il était flatté qu'on se donnât tant de peine et

qu'on fît tant de frais pour lui. Il fallait qu'on y tînt beaucoup. Il lui paraissait piquant de refaire la cour à sa femme, et ces premières luttes de la conquête ne lui déplaisaient pas après la victoire. Son visage s'éclaircit, les rides de son front s'effacèrent, son œil redevint doux, de fier qu'il avait essayé d'être, et, s'inspirant de sa propre idée, il se mit à désirer sa femme aussi vivement que si elle eût été la femme d'un autre. Il s'approcha d'elle, de l'air dégagé d'un séducteur qui veut plaire.

— Vous êtes une coquette, lui dit-il en souriant; et moi, je suis un fou de tant m'alarmer et de prendre au sérieux vos artifices. Vous voulez être reconquise; eh bien! je vous reconquerrai. Vous me voyez à vos pieds, ajouta-t-il en s'agenouillant devant elle, et lui baisant galamment la main. Que vous faut-il de plus, et que dois-je faire pour vous mériter et vous obtenir?

— Me laisser seule, mon cher Fritz, répondit Hélène, plus disposée à pleurer qu'à rire du quiproquo comique et barbare de son mari,

ne me rien demander et oublier vos droits pour aujourd'hui.

— Eh! qui vous parle de mes droits, je n'en ai point sur vous ; je prie et ne commande point.

— Au nom de Dieu, Fritz, ne plaisantez pas! s'écria la duchesse épouvantée de voir la lutte arrivée enfin sur le terrain d'où elle avait tant fait pour l'éloigner; je suis peu disposée à rire ; jamais je n'ai été plus sérieuse.

— Et moi aussi je suis sérieux ; qui vous dit que je veuille rire? Je ne plaisante point, et je prie sérieusement.

— Je vous prie, moi, de vous relever et de vous asseoir ; nous causerons puisque vous ne voulez pas me laisser.

— Non certes, je ne veux pas vous laisser, mais je ne veux ni causer ni m'asseoir ; vous savez bien ce que je veux.

En disant cela, il l'embrassa, mais elle détourna la tête comme la première fois, et le baiser destiné à ses lèvres tomba sur son cou. Les caresses d'un amour qu'on ne partage pas

sont odieuses, et bien plus encore quand le cœur est épris ailleurs. Hélène eut un mouvement de dégoût que le duc prit naïvement pour le dernier effort d'une résistance vaincue, et quoique le jeu commençât à lui paraître long, il ne quitta pas la partie et redoubla d'insistance ; son sang était allumé, et il tenait à honneur de mener à bout sa conquête. Il prit sa femme par la taille pour l'enlever de son fauteuil.

— Monsieur le duc ! s'écria-t-elle outrée et poussée aux extrêmes, vous êtes le plus fort; vous pouvez me réduire et user, par la contrainte, de tous les droits que vous avez sur moi ; mais je vous déclare que vous commettez un acte de violence. Vous saurez tout puisque vous vous obstinez à vouloir tout savoir ; mais, au nom de Dieu, ne me demandez rien et n'exigez rien de moi.

A ces paroles prononcées d'une voix fière et résolue, le duc vit bien qu'il ne s'agissait plus de plaisanter, et que cela devenait fort grave. Il laissa retomber Hélène sur son fauteuil, et

resta debout devant elle, interdit et rouge comme le feu :

— Hélène, dit-il en laissant tomber ses deux bras, tu ne m'aimes plus !

— Je ne voulais pas vous le dire, et c'est vous qui m'y forcez. Non, Fritz, nous ne nous aimons plus ; vous voyez donc bien que je ne puis pas être à vous sans nous manquer à tous les deux.

Le duc tomba sur une chaise, étourdi du coup. Un long silence régna, pendant lequel leurs regards s'évitèrent, et c'était entre eux à qui ne le romprait pas. Le duc fut le premier des deux qui le rompit.

— Il n'y a plus d'honneur ! dit-il avec amertume. Je crois désormais tout possible, Hélène m'a trompé !

— Je ne vous ai pas trompé ; nous nous sommes trompés tous les deux ; victimes d'une double méprise, nous avons cru nous aimer, Fritz ; je crains que nous ne nous soyons jamais aimés.

— Trompé par Hélène ! répétait le duc pour-

suivi par son idée, et frappé de stupeur. Trompé par Hélène!

— Je vous répète, Fritz, que je ne vous ai point trompé. Nous sommes assez malheureux sans aggraver encore le mal par des suppositions outrageantes. Ce qui vient de se passer ne vous a-t-il pas fait assez voir combien je sais mal dissimuler, et à quel point je suis incapable de mentir? Ç'a été une fatalité, et je n'ai rien fait d'indigne de vous ni de moi. Monsieur le duc, votre honneur est intact et le mien aussi

— Et mon bonheur, madame, est-il intact? et arracherez-vous de mon cœur le fer que vous venez d'y plonger? Allez, vous pouvez maintenant l'enfoncer jusqu'au fond; la plaie est faite, ne craignez pas de l'agrandir; vous pouvez tout dire; je suis préparé à tout entendre. C'est en vain, d'ailleurs, que vous voudriez vous taire et me cacher le reste; une femme ne s'aperçoit qu'elle est détachée qu'en s'éprenant ailleurs; Hélène, vous en aimez un autre!

Quoique le duc prononçât ces paroles d'un ton convaincu, il lui restait cependant au fond

de l'âme un levain d'espérance. Il se flattait encore, malgré lui, que ce n'était là qu'une de ces lubies d'imagination qu'il lui reprochait tant, un de ces refroidissements passagers et sans cause étrangère auxquels sont sujettes les affections les plus éprouvées et les plus sûres, et qu'un coup de vent retournerait cette tête mobile et fantasque qu'un coup de vent avait tournée. Il ne pouvait se persuader que son cœur fût pris ailleurs. Son silence commença à l'inquiéter et à lui paraître sinistre. Il se repentit de l'avoir poussée jusque là; bien différent des natures fortes qui aspirent à l'irrévocable comme à un repos, il préférait à une certitude cruelle le doute qui laisse une porte ouverte à l'espérance. Il regretta de s'être fermé cette porte en forçant sa femme à une complète révélation. Mais le mot était dit, il fallait le soutenir. Hélène fut longtemps sans répondre; son âme droite se débattait dans les tortures de cette barbare enquête; elle ne voulait pas nier, car elle était trop vraie pour faire un mensonge aussi flagrant : mais, d'un autre côté, elle ne pouvait se résoudre à faire ce

dernier aveu. N'en avait-elle pas dit plus qu'il ne fallait pour être comprise, et n'était-ce pas une cruauté froide et inutile que de lui en demander davantage?

— Votre silence m'en dit assez, reprit le duc d'une voix altérée, il vous accuse, et je vous fais grâce du reste.

— Eh bien, oui! s'écria-t-elle, en cachant sa tête dans ses deux mains; puisqu'il faut tout vous dire, j'en aime un autre.

Elle n'eut pas la force de rien ajouter; les larmes et les sanglots lui ôtèrent la voix.

On ne peut jamais prévoir de quelle manière un mari prendra un pareil aveu. On a vu des caractères violents tourner tout d'un coup à la douceur, et des caractères doux tourner à la violence. Le duc était naturellement doux et calme; mais en ce moment il sortit de lui-même et il s'oublia, pour la première fois de sa vie, jusqu'à l'emportement, presque à la fureur.

— Et quel est-il, cet autre? demanda-t-il en saisissant le bras d'Hélène avec une force convulsive; quel est le misérable qui a porté le dés-

honneur dans ma maison. Je tremble de le deviner. Si c'était lui ! ce serait infâme d'avoir à ce point trahi ma confiance; moi, qui le croyais mon ami; et c'était votre amant ! Mais, parlez donc; achevez de m'éclairer. Vous en avez trop dit pour ne pas tout dire.

— Puisque vous avez deviné, monsieur le duc, épargnez-moi, de grâce, l'horrible angoisse de prononcer son nom.

— C'est donc lui ! le lâche ! Je comprends maintenant le mystère de son départ brusque et précipité: c'était un jeu pour mieux me tromper; et il était caché quelque part, à Pise, sans doute, tandis que je le croyais en Corse.

— Vous vous méprenez, monsieur, ce n'est pas celui que vous croyez.

— Ce n'est pas le comte Campomoro ?

— Non.

— Qui donc est-ce ?

— L'autre.

— Chavornay ?

— Oui.

— Chavornay, dites-vous! vous n'avez pas dit Chavornay, j'espère? J'aurais pu, à la rigueur, comprendre que le comte eût fait impression sur vous; et si quelque chose pouvait excuser une pareille faute, ce serait le choix d'un homme comme celui-là, grand seigneur, riche, élégant, répandu; mais un Chavornay! Ah! madame la duchesse, vous me déshonorez doublement!

A ces mots il retomba anéanti sur une chaise: ce n'était plus l'amour qui souffrait chez lui, c'était la vanité; et, pour un homme du monde, et, de plus, homme de cour, ces blessures-là sont les plus douloureuses et les plus insupportables. Du reste, ses velléités de violence s'en étaient allées en fumée, comme ses velléités de despotisme. Ses passions avaient l'haleine courte et le vol bas; après les premiers coups d'ailes, elles retombaient par terre, essoufflées. Il était redevenu ce qu'il était, un homme doux et faible.

Pour Hélène, elle ne pleurait plus. Elle se trouvait soulagée par cet aveu courageux et le sentiment d'avoir accompli jusqu'au bout un

devoir si dur et si difficile l'avait apaisée et fortifiée. Tout son calme lui était revenu, à mesure que son mari avait perdu le sien. Quoique blessée profondément de l'exagération de ses reproches et de ses soupçons, elle avait regardé ces premiers transports comme inévitables, elle s'y était attendue et avait subi en silence ces paroles outrageantes et calomnieuses, comme une nécessité de la position qu'elle s'était faite; sa conscience religieuse et repentante avait accepté ce supplice comme une expiation; elle avait courbé la tête pour laisser passer la justice de Dieu. L'orage épuisé, elle la releva; voyant le duc à bout, elle prit la parole à son tour pour lui répondre.

— Fritz, lui dit-elle d'une voix digne et ferme, tout ce que je viens de vous avouer je pouvais vous le taire et il ne tenait qu'à moi que vous l'ignorassiez à jamais; mais je me serais méprisée moi-même et j'ai eu assez bonne opinion de vous pour vous dire toute la vérité. Je pardonne à vos commentaires ce qu'ils ont d'injurieux et j'excuse l'emportement de ces premiers instants. Vous vous y êtes livré autant que vous

avez voulu ; maintenant tâchez de m'écouter sans colère et sans aigreur. Je n'entends point me justifier, mais je veux achever ma confession, puisque je l'ai commencée ; il importe à votre honneur et au mien qu'elle ne demeure pas inachevée. Vous êtes un homme plein de préjugés, mon cher Fritz, et ils vous aveuglent complétement ; vous m'avez dit toute ma vie que je n'avais pas une idée juste sur les choses du monde et sur les hommes, je pourrais vous renvoyer le reproche et avec bien plus de raison. Je ne vous dis point cela pour vous blesser, je n'en ai pas la moindre envie ; je veux seulement rétablir les faits et rectifier vos jugements. Je ne vous parlerai pas de votre docteur Vital; vous savez ce que j'en pense, et j'aurais beaucoup à vous en dire ; mais il ne vaut pas la peine que nous nous occupions de lui : allons au plus sérieux. Vous avez grande idée du comte Campomoro parce qu'il est à la mode et grand seigneur, vous le croyez votre ami, n'est-il pas vrai? Eh bien, c'est un misérable.

Elle lui raconta alors dans les moindres dé-

tails toutes les tentatives que le Corse avait faites sur elle à la faveur de sa fausse amitié, depuis son introduction au palais Lanfranchi jusqu'à la scène de la voiture. Le duc était consterné; sa loyauté se révoltait contre une pareille perfidie, et il ne fallut rien moins que la solennité de l'explication et toute la confiance qu'il avait en la véracité de sa femme pour ajouter foi à son récit.

— Je pourrais ici, reprit la duchesse avec une émotion mal déguisée, vous frapper l'esprit par une belle et noble antithèse, mais vous ne pouvez qu'approuver les considérations qui me ferment la bouche. Une pareille apologie vous blesserait beaucoup et je ne veux que vous éclairer. J'ignore s'il fut un temps où l'honneur, la vertu, la grandeur, étaient le privilége exclusif du rang et l'apanage de la naissance; si ce temps a été, il n'est plus. Vous allez en juger vous-même, monsieur le duc, apprenez à mieux connaître votre époque et vos contemporains.

Elle se leva à ces mots et alla chercher une lettre qu'elle remit à son mari. Il la prit ma-

chinalement; en reconnaissant l'écriture, il hésita à l'ouvrir et fixa sur sa femme, qui s'était rassise, un long regard d'étonnement, presque d'admiration. Il ne comprenait pas bien son action, mais il était confondu d'une si héroïque franchise et d'une sincérité si absolue.

— Lisez, lui dit-elle, lisez, vous reconnaîtrez peut-être vous-même que vous avez calomnié cet homme parce qu'il est pauvre et sans nom.

C'était la lettre de Chavornay. Le duc se décida enfin à l'ouvrir; il la lut d'un bout à l'autre avec une scrupuleuse attention, et ne dit pas un mot, ne fit pas un geste qui pût trahir l'impression que cette lecture faisait sur lui.

— Est-ce la seule? demanda-t-il en la repliant après l'avoir lue.

— J'en ai reçu une première fort courte où il m'annonçait son départ et prenait congé de moi : celle-là a été brûlée.

— En recevrez-vous d'autres?

— Je l'ignore. Si j'en reçois, c'est vous qui les ouvrirez.

— Lui avez-vous écrit?

— Jamais, et quant à cette lettre vous êtes le maître d'en disposer; vous pouvez, si vous voulez, lui faire subir le sort de la première.

Le duc n'usa pas de la permission, et, bien loin de brûler la lettre, il la rendit à sa femme; elle en eut une reconnaissance profonde, mais elle ne la témoigna pas par pitié pour lui.

— Vous savez, reprit-elle, tout ce qui s'est passé; je vous ai tout dit sans réticences et sans réserve : c'est à vous maintenant à aider ma guérison, car je veux guérir à tout prix, je vous le jure, et je vous l'ai bien prouvé par ma franchise. C'est à vous, Fritz, à me donner la force de revenir à vous; je suis bien faible, il me faut un bras pour m'appuyer. Et puis, si je suis coupable, êtes-vous sans reproche et n'avez-vous rien à réparer? Vous m'avez fait subir, depuis une année, une véritable persécution; vous vous êtes plu à me contredire sur tout; vous vous êtes mis, par système, en hostilité permanente contre mes pensées les plus chères, les plus intimes, et mes désirs les plus innocents; vous m'avez blessée dans les fibres les

plus sensibles de mon cœur ; au lieu de m'aider à vivre, vous vous êtes étudié à me rendre la vie difficile, impossible ; je n'ai plus été pour vous qu'une femme capricieuse et bizarre, sans une idée juste ni un sentiment vrai. Et vous disiez cependant que vous m'aimiez ! Qu'est-ce que c'est donc que la haine, Fritz, si c'était là de l'amour? Vous êtes noble et bon, vous êtes la loyauté même, mais vous ne connaissez pas les femmes ! notre pauvre cœur est une plante si délicate et si frêle, qu'il faut y toucher d'une main bien légère pour ne la pas briser. Voilà ce que vous n'avez pas compris, et, tout en m'aimant, vous m'avez fait souffrir cruellement. Le premier coupable est donc vous, car, en m'isolant ainsi que vous faisiez, en me condamnant à me replier sans cesse sur moi-même, vous rendiez toute intimité impossible entre nous, et vous me forciez à me jeter, de désespoir et d'ennui, dans le premier asile qui s'ouvrirait à moi. Et lorsque, reconnaissant en moi les premiers symptômes, j'ai voulu, dans mon effroi, me réfugier en vous, comment m'avez-vous accueil-

lie? Vous êtes parti sans moi, vous m'avez laissée seule; que dis-je, seule, vous m'avez obligée vous-même à ce périlleux tête-à-tête ; et, quand j'ai essayé de vous parler de mes dangers et de mes terreurs, Fritz, vous m'avez repoussée durement, et vous m'avez dit que j'étais ridicule. Je vous pardonne le mal que vous m'avez fait, car vous ne saviez ce que vous faisiez. Mais je vous demande pardon à mon tour pour les reproches que je vous adresse : c'est ma propre confession que j'ai voulu faire ; je n'ai point entendu provoquer la vôtre. Un autre jour vous me la ferez; je vous demande seulement un peu de temps pour me reconnaître : ce soir je n'en puis plus, je suis au bout de mes forces. Hélas ! je n'étais pas née pour de si terribles luttes, et ma santé s'y perd ; le calme est ma vie, et je sens que toutes ces agitations et toutes ces angoisses me tuent.

Les paroles d'Hélène étaient pleines d'un sens si juste, si droit, si exquis, que le duc ne trouva rien à répondre. Il n'avait pas l'esprit assez prompt pour en saisir du premier coup toute

la portée ; mais de nouveaux horizons venaient de s'ouvrir à ses yeux, et il entrevoyait bien des choses qu'il n'avait jamais rêvées. Il lui fallait, à lui aussi, du temps pour se reconnaître, et le tête-à-tête devenait embarrassant ; sa femme était un rude jouteur, il ne se sentait pas de force à se mesurer longtemps avec elle, et il ne voulait pas la laisser remporter sur lui de trop grands avantages dans un pareil moment. Il se tut donc, pour ne pas compromettre sa position de juge, et il prit sagement le parti de la retraite. Au fond, il était désarmé et plus amoureux de sa femme que jamais. Il était même presque entièrement rassuré sur les suites de ce qu'il appelait un feu de paille, faute de coup d'œil pour reconnaître que c'était un incendie sourd, inextinguible, éternel. Il ne doutait pas d'avoir aisément raison de ce caprice ; seulement, sa vanité souffrait d'une semblable rivalité ; celle de Campomoro l'eût moins blessé.

— Avez-vous des confidents? demanda-t-il à sa femme en sortant.

— Pas d'autre que vous.

Cette assurance fut, pour sa vanité souffrante, un grand soulagement. Certain du secret, il se coucha à peu près consolé, et s'endormit plein de confiance en lui et dans une aveugle sécurité.

XXIV.

L'ÉCHANGE.

La duchesse d'Arberg venait de faire preuve d'une inexpérience complète, et jamais on ne s'éloigna tant du but qu'on s'était proposé; sa volonté sincère, en avouant tout à son mari, était de guérir et de revenir à lui; mais, dupe de sa propre droiture, elle était arrivée à un résultat contraire à ses intentions, et avait rendu

impossible, par cet aveu même, le retour qu'elle s'était imposé. C'était une démarche fausse; elle avait manqué le but en le dépassant. La sagesse ici, c'était le silence; la prudence le commandait et l'honneur ne le réprouvait point; mais elle ne s'était pas senti la force de guérir toute seule, et, le sentiment de sa faiblesse exaltant, à son insu, sa loyauté naturelle, elle avait cru assurer sa guérison en creusant derrière elle un abîme qu'elle ne pourrait plus franchir : cet abîme, c'est devant elle qu'elle l'avait creusé, et ce n'est pas entre elle et son amant qu'il était ouvert, mais bien entre elle et son mari.

Elle ne tarda pas à avoir elle-même comme un pressentiment de sa méprise, et elle était loin de partager la sécurité de Frédéric ; l'avenir ne lui paraissait point aussi serein ; elle y entrevoyait bien des troubles encore et bien des orages.

Elle eut même un scrupule qui prit le caractère d'un remords. Son secret était aussi le secret de Chavornay; en se permettant d'en disposer sans son autorisation, n'avait-elle pas outrepassé son

droit? et, par honneur, n'avait-elle pas manqué à l'honneur? Elle arrivait même, de doute en doute, de scrupule en scrupule, à se calomnier elle-même, en considérant sa confession, non plus comme un aveu libre et spontané, mais comme un acte de faiblesse et de pusillanimité, provoqué par son mari, et qu'elle n'eût point fait, peut-être, s'il eût été moins pressant.

Pour lui, il finit par se rassurer tout à fait. Sa confiance, qui n'était que de l'amour-propre, était imperturbable, et la franchise de sa femme lui était un garant de sa fidélité. Il se persuada toujours plus que ce n'était là qu'un de ces caprices auxquels elle était si sujette, et il se vantait d'en triompher comme il croyait avoir triomphé de tant d'autres. Il se promit de ne rien négliger pour en venir à bout. Ainsi cette pointe de jalousie, au lieu de le détacher, n'avait fait, comme c'est l'ordinaire, que le réenflammer. Un mari est comme un cheval qui a besoin du fouet et de l'éperon, sous peine de s'endormir dans la paresse qui accompagne le

bien-être et la sécurité. Il avait si peu d'inquiétude sur Hélène qu'il la laissa seule une seconde fois pour aller à Florence faire la cour au grand-duc, et lui remettre les lettres qu'il lui apportait d'Allemagne.

Pendant ces troubles et ces aveux, de nouvelles tempêtes se formaient sur la tête d'Hélène. Campomoro avait débarqué de Corse à Livourne, et il avait eu avec le docteur Vital une conférence dont le résultat avait été de le mettre en possession de cette lettre si ardemment désirée, seul objet de son retour. Sans dire positivement au docteur l'usage qu'il se proposait d'en faire, il lui avait promis de ne le point compromettre, il l'avait assuré que son but serait rempli, sans qu'il courût aucun risque, et que la vengeance de tous les deux serait satisfaite du même coup qui allait perdre leur ennemi commun. Le pacte conclu, ils s'étaient séparés, de peur d'éveiller contre eux le soupçon de connivence. Le docteur était revenu à Pise le soir; le comte était resté à Livourne.

Le jour même du départ du duc pour Florence, on annonça à la duchesse qu'un paysan demandait à lui parler, et le pâtre de Saint-Rossore entra presque incontinent avec ses guêtres de cuir et son chapeau pointu.

— Vous l'avez vu ! s'écria-t-elle en s'élançant vers lui; mais ses genoux fléchirent, et elle retomba brisée dans son fauteuil.

Cette imprudente exclamation lui était échappée dans le premier moment de la surprise. Elle rougit de s'être livrée à ce point; mais le vieux pâtre feignit de ne s'être aperçu de rien, et, avec cette dignité rustique, cette convenance parfaite qui lui était naturelle, il présenta à la duchesse une lettre dont l'écriture la fit tressaillir et lui prouva, si, du moins elle en avait douté, combien elle était loin encore de cette guérison où elle aspirait.

— On me l'a remise pour vous, lui dit-il, sur la route de Sienne, où le hasard nous a fait rencontrer, comme je revenais des montagnes du Casentino.

— Et lui, où allait-il?

— Je ne sais.

— Il ne vous l'a pas dit?

— Non.

— C'est impossible! Mais il vous a fait promettre le secret, et vous ne voulez pas me le dire?

Le berger garda la silence, et la duchesse n'osa pas insister. Elle ne put tirer de lui aucun renseignement, soit qu'il ne sût rien, soit qu'il eût en effet promis de se taire.

— Je repars demain, dit-il, pour le Casentino où mes troupeaux vont me suivre; car il commence à faire chaud dans la Maremme, et les montagnes nous appellent cette année de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Cette nouvelle affligea Hélène : malgré la sincérité de ses résolutions, et son parti pris de guérir, elle ne pouvait se cacher à elle-même combien lui était douce la présence du pâtre aimé de Chavornay, et avec quelle joie elle eût rencontré son visage aux Cascines, alors même

qu'elle ne l'eût pas été chercher. Son départ la frustrait de cette dernière espérance et la replongeait dans sa solitude implacable, et d'autant plus cruelle qu'elle n'était plus seule pour la porter.

— Ma commission est remplie, dit le berger; si madame la duchesse n'a plus rien à me commander, j'ai l'honneur de prendre congé d'elle.

La duchesse lui tendit la main qu'il baisa respectueusement, et il se retira comme il était venu, traversant d'un pas assuré et sans embarras la longue file des appartements somptueux et des laquais étonnés. Son cheval l'attendait au pied des degrés du palais, en frappant du pied d'impatience et en secouant au vent sa longue crinière; il hennit de joie à la vue de son maître, et ils repartirent au galop pour les Cascines. Hélène suivit de l'oreille, aussi loin qu'elle put entendre, le bruit du fer sur les dalles sonores du Lung'Arno.

Restée presqu'en tête-à-tête avec son amant,

(sa lettre n'était-elle pas une partie de lui?) elle fut prise d'un nouveau scrupule, et sentit toute la légèreté de l'engagement qu'elle avait pris avec son mari, de lui laisser ouvrir les lettres de Chavornay. Elle se repentit amèrement de cette parole jetée dans un moment d'exaltation, et qu'elle aurait voulu rétracter. Mais elle ne le pouvait plus, et puisqu'elle l'avait donnée, elle se devait à elle-même, fière et loyale comme elle était, de la tenir religieusement. Mais pourtant l'absence du duc ne la relevait-elle pas de son vœu? Elle s'était bien engagée à lui laisser ouvrir ces lettres qu'elle eût mieux fait de lui laisser ignorer, mais elle n'avait pas promis de le faire suivre par elles de ville en ville. Pourquoi n'était-il pas là? Et pour attendre son retour, en conscience, était-ce possible? Au milieu de ce combat, elle fut prise d'un accès d'exaltation presque fébrile, tant la passion est toujours dans les extrêmes; il lui vint la pensée magnanime de trancher la question, en détruisant la lettre sans la lire. C'était, à tout prendre,

le seul parti logique et rigoureusement vertueux. Son sens droit le lui disait bien ; mais son faible cœur résistait, et le pouvoir manquait à la volonté. Où sont, dans nos temps de doute et de scepticisme, les âmes trempées pour de pareils sacrifices ?

La lettre objet de ce long débat était restée cachetée sur la cheminée, à la même place où elle l'avait posée ; elle n'avait osé même y toucher, comme si elle eût craint que le cachet ne se brisât de lui-même dans ses doigts. Comme elle flottait encore incertaine entre l'honneur et l'amour, la porte de sa chambre s'ouvrit et Campomoro entra sans être annoncé. Hélène pâlit, elle ne l'avait pas revu depuis la nuit du bal du gonfalonier, et la scène qui l'avait suivi se représenta à elle avec une telle énergie que l'effroi lui glaça le sang dans les veines. Elle n'eut pas la force de lui demander ce qu'il venait faire chez elle après une pareille insulte ; tremblante de surprise et d'inquiétude, elle resta dans son fauteuil, immobile et muette. Sa terreur redoubla lors-

qu'elle vit le comte tirer après lui les verrous de la porte et venir à elle d'un air insolent.

— Je ferme, dit-il, parce que je ne veux pas être dérangé, et je suis sûr de ne pas l'être. Une simple statistique de votre maison va vous prouver que je suis bien informé. Votre mari est à Florence, le docteur est à Livourne, Souqui est en course, votre chasseur est malade et le reste de vos gens est à l'autre extrémité du palais ; vous auriez beau crier ils ne vous entendraient pas, j'ai même prévu le cas d'une visite et je leur ai dit de votre part que vous n'y étiez pour personne : voici, ajouta-t-il en coupant le cordon de la sonnette, pour vous ôter la tentation de faire un éclat. Vous voyez que mes mesures sont prises, que nous sommes bien seuls, et qu'il n'y a pas de retraite possible. Toutefois ne vous alarmez point, je ne veux ni vous tuer, ni vous voler, je viens seulement vous demander si vous avez fait vos réflexions depuis notre dernière promenade.

En disant cela il se jeta dans un fauteuil,

croisa nonchalamment les jambes et attendit la réponse de la duchesse, en se balançant le pied d'un air dégagé. Hélène, qui sous ses airs languissants cachait une grande force morale, la retrouvait toujours tout entière dans les occasions capitales. Le premier moment de surprise passé, l'imminence du péril la rappela à elle-même; elle comprit qu'il n'y avait de salut pour elle, en cette extrémité, que dans une résistance froide, et elle fixa sur l'insolent un regard si méprisant qu'il y avait de quoi décontenancer le page le plus intrépide.

— Si vous n'avez pas fait vos réflexions, reprit le comte, écrasé mais non déconcerté par ce mépris muet; moi, j'ai fait les miennes. Tâchez de m'écouter sans vous fâcher, je vous épargnerai les redites et les paroles inutiles, car je hais les phrases, vous le savez bien; je serai laconique et précis; nous nous connaissons trop et depuis trop longtemps pour perdre le temps en discours oiseux; reprenons la discussion, si vous voulez bien, au point où nous

l'avons laissée à la dernière séance. Ce n'est pas que depuis les choses n'aient marché, et les positions ne sont plus les mêmes ; mais je veux bien fermer les yeux et consentir à me taire, si vous consentez, vous, à ne plus faire la prude et à descendre de ces grands airs qui ne sont plus de saison. J'avoue humblement que j'ai été votre dupe ; mais on ne tombe pas deux fois dans le même piége. En voilà assez ; rendez-vous de bonne grâce, ne me forcez pas à en dire davantage et à recourir aux moyens extrêmes.

— Je vous y invite, au contraire, et j'attends avec impatience la conclusion de votre harangue.

— La conclusion de ma harangue, vous la savez bien ; mais puisque vous voulez l'entendre, et que vous ne craignez pas d'affronter certains mots un peu crus, il faut bien vous satisfaire, la conclusion est celle-ci : maintenant que le premier pas est fait, êtes-vous décidée à en faire un second? En d'autres termes et sans figures,

voulez-vous de moi maintenant, que vous avez eu un amant? Est-ce clair?

— Si c'est clair, ce n'est, du moins, pas poli. Je vous répondrai, en termes tout aussi nets, que je ne veux de vous qu'une chose, c'est votre retraite immédiate.

— Allons, vous ne niez pas, c'est toujours cela : vous y mettez, du moins, de la franchise. Je suis désolé de vous déplaire ; mais il m'est impossible de vous accorder votre demande. Je suis décidé à rester aussi longtemps que je n'aurai pas obtenu ce que je suis venu chercher. Du reste, je ne veux pas vous tromper, et je serai franc ; je ne viens plus soupirer à vos pieds, ni faire de la séduction, je viens exercer une vengeance, et je suis en mesure pour ne pas échouer, cette fois, comme les deux autres.

— Une vengeance ! Mais il me semble que si quelqu'un ici a été offensé, ce n'est pas vous.

— C'est possible, chacun a son point d'honneur ; vous avez le vôtre, j'ai le mien. Mais brisons là, je vous prie, et abrégeons. Vous m'a-

vez bercé assez longtemps par vos belles phrases, vous ne me jouerez plus. C'est bien assez d'avoir vu passer l'autre avant moi, et de lui avoir cédé la place. Je viens faire valoir mes droits, je vous ai aimée avant lui!

— Vous appelez cela de l'amour, monsieur le comte?

— Est-ce de l'amour? est-ce de la haine? Je l'ignore, et je m'en inquiète peu. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes la femme la plus belle et la plus désirable qui existe; je n'en veux pas savoir davantage.

— Vous vous répétez, monsieur le comte. N'avez-vous rien d'autre à me dire?

— Ne plaisantez pas! s'écria le Corse, rouge de colère, car, cette fois-ci, les rieurs ne seraient pas de votre côté.

— En tout cas, ils ne seront pas du vôtre, car je vous déclare que vous sortirez d'ici comme vous êtes sorti de votre carrosse la nuit que vous savez.

— Dans mon île, madame, quand on a fait

pour obtenir une femme tout ce que j'ai fait pour vous, et que cette femme vous raille, après vous avoir joué, on la poignarde. Moi, j'aime mieux vous réduire, et j'ai de quoi, ajouta-t-il, en mettant la main dans sa poche.

La duchesse crut qu'il allait en tirer un pistolet ; il en tira une lettre qu'il lui présenta.

— Connaissez-vous cette écriture?

— C'est l'écriture de Chavornay, répondit-elle froidement.

— Et cette adresse?

— C'est la mienne.

— Comprenez-vous maintenant?

— Oui, je comprends que j'ai dans ma maison un voleur et un espion.

— Vous vous trompez; le hasard seul a fait tomber cette lettre entre mes mains.

— Ne calomniez pas le hasard.

— Au reste, croyez tout ce que vous voudrez; cela m'est égal, la question n'est pas là; de quelque source que me soit venue cette lettre, je l'ai et vous la reconnaissez. Si je me répète,

du moins je ne me vante pas, vous voyez que j'ai de quoi vous réduire.

— Si vous n'avez pas d'autre arme, vous êtes loin encore de la victoire.

— Vous affectez une indifférence qui n'est pas maladroite, mais ce n'en est pas moins une feinte. Vous savez bien que cette lettre vous déshonore et vous livre à ma merci.

— Cette lettre ne me met à la merci de personne et ne déshonore que celui qui l'a volée et celui qui la recèle. C'est une arme contre vous, bien loin d'en être une contre moi; vous savez bien vous-même que vos accusations tombent devant elle et qu'elle nous absout tous les deux, moi et celui qui l'a écrite. Si vous l'aviez bien lue vous auriez pu y apprendre comment on aime et comment on se sacrifie.

— Je l'ai fort bien lue; je conviens qu'elle est écrite avec habileté et que les précautions sont assez bien prises pour ne vous pas trop compromettre; mais, malgré son ambguité, il

y a un petit malheur, c'est qu'on vous y tutoie: on sait ce que cela veut dire.

— Et quel usage prétendez-vous faire de cette lettre?

— Aucun autre que de vous la rendre si vous vous rendez vous-même. Acceptez-vous l'échange?

— Et si je ne l'acceptais pas?

— Je partirais pour Florence à l'instant; ce soir, votre mari saurait tout : vous ne pouvez pas m'échapper.

— Et vous avouez froidement une si abominable lâcheté?

— Au point où vous m'avez amené, tout est permis, et votre conduite envers moi légitime la mienne envers vous. Eh! croyez-vous, madame, que c'est volontairement que j'en agis ainsi? Croyez-vous qu'il ne m'eût pas été plus doux de vous devoir à vous-même? Je hais plus que vous les moyens auxquels je me vois forcé de recourir; ils sont odieux, et mon orgueil en souffre, mais la faute en est à vous: c'est votre

opiniâtreté qui m'a amené là, et cela m'est dur, madame, après vous avoir aimée si longtemps en silence et vous avoir entourée, comme je l'ai fait, de soins et de respects. Je vous ai crue une femme loyale et vous ne l'êtes pas plus que les autres; vous jouiez la vertu en ayant un amant, et quand vous me résistiez avec tant d'obstination, ce sublime honneur dont vous vous faisiez un bouclier contre moi n'était qu'une passion... que je ne veux pas qualifier. Je me suis trompé sur vous et vous vous êtes trompée sur moi; il y a eu ici une double méprise; je ne suis pas l'homme que vous avez cru : bien loin de me laisser abattre par un premier échec, la résistance ne fait que m'enflammer et l'obstacle double mes forces. Je vous ai trop aimée pour que vous ne soyez pas à moi, et je me suis trop avancé pour pouvoir reculer sans honte. Mon orgueil rougit des moyens auxquels il m'a fallu descendre ; mais je rougirais bien davantage si je manquais mon but et si vous m'échappiez ; au surplus vous ne pourrez pas dire que je vous

prenne en traître ; je vous laisse l'alternative ; vous êtes la maîtresse de votre honneur, de quoi vous plaignez-vous? Votre sort est dans vos mains ; soyez à moi et cette lettre est à vous.

— Mais si j'aimais en effet votre rival et que je vous l'avouasse, que feriez-vous?

— Ce que je ferais? Ma victoire étant double, j'en jouirais doublement.

— Eh bien! monsieur le comte, partez pour Florence, je vous avertis seulement que vous arriverez trop tard, vous avez été prévenu, quelqu'un a pris les devants. Vous pourriez même porter au duc celle-ci, ajouta-t-elle, en lui montrant la lettre encore cachetée qu'elle avait reçue le matin ; il l'ouvrirait devant vous, cela ferait la troisième.

— Pour une femme franche, vous jouez la comédie à ravir; c'est dommage que ce soit une comédie. Vous croyez m'échapper par ce stratagème ; il est ingénieux, mais je connais cela. Les femmes prétendent toutes n'avoir pas d'autres confidents que leur mari.

— Il ne tient qu'à vous de faire une nouvelle expérience.

— Vous imaginez, peut-être, que je vous ai fait une menace vaine, et n'ai voulu que vous effrayer. Ne vous y trompez pas, je le ferai comme je vous l'ai dit.

— Je ne m'y trompe point, je vous assure; et je vous connais assez pour vous croire capable de cette infamie. Monsieur le comte, vous avez manqué votre coup.

—C'est ce que nous allons voir, s'écria Campomoro, qui commençait à le craindre.

— Allez et vous verrez.

En disant cela, elle fit un pas vers la porte pour tirer les verroux. Il la retint par le bras.

— Un moment, duchesse; je ne vous rends pas encore la liberté.

— J'espère que vous ne pousserez pas plus loin cette honteuse persécution. Vous m'avez proposé un échange, je le refuse. La lettre vous reste, faites-en l'usage qu'il vous plaira; mais laissez-moi.

— Oh ! que non pas, s'il vous plaît. Je ne me tiens pas si vite pour battu ; j'aime bien mieux la femme que la lettre.

— C'est bien le moins, pourtant, qu'on tienne les conditions qu'on a soi-même dictées.

— Vous raisonnez à merveille, et vous êtes une parfaite logicienne. Mais là, voyons, franchement, continua-t-il en la regardant fixement dans les deux yeux ; est-il vrai que vous ayez tout dit à Fritz ?

— Libre à vous d'aller vous en informer auprès de lui. Je n'ai plus rien à vous dire.

Campomoro vit bien, au ton dont ces paroles furent prononcées et au regard qui les accompagna, que la duchesse disait vrai. Il la connaissait d'ailleurs pour une femme fort capable de semblables coups. Cette nouvelle l'étourdit et le désarçonna.

— Voilà que je n'y comprends plus rien, s'écria-t-il confondu, et j'avoue que cela me passe. Mais, ma chère, vous êtes d'une inexpérience dont une pensionnaire aurait honte ; est-ce

qu'on dit jamais de ces choses-là à son mari? C'est tout au plus si on les confie à son confesseur, quand il est homme d'esprit et qu'on peut lui faire entendre raison; mais à son mari! quelle folie! Cela ne se fait pas. Vous ne savez rien du monde, et avec votre esprit vous manquez tout à fait de jugement; vous ne saurez jamais vous conduire. Prise, comme vous la prenez, la vie est impossible. Gageons que vous lui avez aussi raconté notre promenade après le bal!

— Vous pouvez le lui aller demande .

Cette péripétie inattendue déconcertait tous les plans de Campomoro, et brisait dans sa main l'arme sur laquelle il avait compté; mais, revenu du premier étourdissement, il se remit vite en selle et se retourna habilement.

— Au fait, dit-il en reprenant ses airs familiers, cela ne me regarde pas; si vous avez fait une folie, c'est votre affaire, ce n'est pas la mienne; vous vous débrouillerez comme vous pourrez avec votre mari. Quant à moi, ma position n'est pas changée et je maintiens ma

proposition. Je vous remercie cependant de m'avoir épargné le ridicule d'une fausse démarche; puisque Fritz est informé, mon témoignage devient inutile. S'il s'accommode d'arrangements de cette espèce, libre à lui; moi je n'en reste pas moins dépositaire du secret, avec la preuve en poche; si philosophe que vous soyez, la publicité est une terrible épreuve, je vous en avertis; on n'endort pas le monde comme un mari, et j'irai jusqu'à faire un éclat si vous ne le prévenez.

— Je ne le veux ni ne le peux, car on ne prévient pas la calomnie.

— La calomnie! ce serait tout au plus de la médisance, et vous avez le moyen de me fermer la bouche.

— Au nom de Dieu, monsieur le comte, restons-en là. Vous voulez vous venger, vengez-vous donc, puisque vous en avez les moyens. Faites tout ce que vous voudrez de cette lettre; publiez-la, imprimez-la, répandez-la à cent mille exemplaires, vous ne déshonorerez jamais que

vous-même, et ce ne sera plus seulement à une femme que vous aurez à rendre compte de votre infâme action, mais à deux hommes d'honneur que vous outragerez, que vous calomnierez également tous les deux, et qui sauront bien, s'il le faut, vous imposer silence.

—Plût à Dieu que ce Chavornay se battît en effet pour vous, car alors ma vengeance serait complète et je n'en demanderais pas davantage. Le monde peut bien, à la rigueur, passer à une duchesse un caprice dans ce goût là. Moi-même, tenez si, j'étais votre amant et que vous vinssiez m'avouer une faiblesse de ce genre, je comprendrais encore cela, en raison de la singularité du fait, de la bizarrerie du personnage, et je passerais l'éponge sur cette fantaisie; mais il faut que ç'en soit une; si c'est sérieux, c'est ignoble, car vous vous déclassez, et le monde a grande raison de ne pas pardonner de pareilles ignominies; soyez à moi, il fermera les yeux; il n'y a pas mésalliance: soyez à lui, il va les tenir tout grands ouverts et vous êtes une femme perdue. Je vous parle en ami.

Profitez du conseil car il est bon. Vous savez maintenant, à n'en plus douter, quelle est votre position vraie vis-à-vis de cet homme que vous avouez être votre amant, puisque vous lui reconnaissez le droit de se battre pour vous.

— Je n'avoue rien, je ne nie rien, je n'ai aucun compte à rendre et je n'en rends point. Croyez tout ce qu'il vous plaira et agissez en conséquence; mais délivrez-moi de grâce d'une poursuite odieuse. Je ne croirai jamais payer assez cher une si heureuse délivrance.

— Vous aimez donc toujours cet homme! Mais qu'en voulez-vous faire? Maintenant que vous vous en êtes passé la fantaisie, n'en avez-vous pas assez? Si seulement il avait quelque chose pour lui, mais rien; ce n'est pas même un joli garçon, et son esprit, quoique vous en disiez, est fort problématique. Je ne comprends pas comment un homme de son espèce a pu mettre sous son joug une femme comme vous. Avez-vous peur de lui? est-ce qu'il vous maltraite? On dit que c'est le moyen de se faire adorer des

femmes, et telle petite maîtresse toute nerveuse, toute rose, telle princesse altière et impérieuse sont gouvernées par la rigueur et baisent la main qui les frappe. Je pourrais vous en citer des exemples qui vous confondraient. Je ne dis pas que vous soyez dans ce cas; mais, en conscience, je ne sais pas encore ce que vous êtes, et je n'ai point d'opinion arrêtée sur vous. La femme est un être multiple; c'est un puits dont on n'a jamais le fond. Tous vos grands airs froids et languissans ne prouvent rien; une femme n'est pas dans le tête-à-tête ce qu'elle est dans le monde, et j'ai vu dans ce genre des métamorphoses si surprenantes que je crois tout possible. J'ai plus d'un doute à votre égard depuis que vous êtes la maîtresse d'un pareil être. Mais si, dans ce moment encore, j'étais votre dupe? si toutes vos résistances n'étaient qu'une ruse pour vous faire valoir et pour vous faire prier? Qui sait si vous n'êtes pas une de ces femmes qui ne se rendent qu'à la dernière extrémité, à force d'obsession et même de

violence. Tandis que je perds mon temps en paroles et en démonstrations, peut-être intérieurement vous moquez-vous de moi et riez-vous sous cape de ma couardise et de ma niaiserie. Car enfin, voyons, tout amour propre de côté, ceci n'est-il pas un jeu? êtes-vous sérieusement résolue à me laisser partir avec ma lettre, et avez-vous fait toutes vos réflexions?

— Ah, mon Dieu! dit la duchesse en bâillant, le voilà qui va recommencer! Il a échoué par la menace, il veut maintenant me prendre par l'ennui.

— Bah! s'écria le comte sans l'écouter, et comme se parlant à lui-même, j'ai commis la même faute que les autres fois, j'ai perdu le temps en paroles et je laisse échapper l'occasion; j'ai sollicité quand il fallait contraindre et menacé au lieu d'exécuter. Comme si une femme disait jamais oui! Je ne suis qu'un sot, et j'en suis réduit à finir par où j'aurais dû débuter.

Faisant à ces mots une dernière tentative, il

essaya de la vaincre par les sens, puisqu'il ne l'avait pu par la terreur; il la saisit insolemment par la taille, et l'embrassa si brusquement qu'elle n'eut pas le temps de se préserver.

— J'espère, s'écria-t-elle en le repoussant avec un geste de mépris, que vous n'entendez pas recommencer une lutte où vous avez déjà été vaincu, et où vous ne serez pas plus heureux cette fois que l'autre. Il n'y a ici pour vous que du ridicule à recueillir, à moins que vous ne veuillez échapper au ridicule par le meurtre.

Campomoro vit bien au geste d'Hélène, que son dégoût était invincible et qu'il n'obtiendrait rien. Son cœur vindicatif bondissait de rage à l'idée d'une nouvelle défaite; il serrait la duchesse dans ses bras avec fureur, comme une bête féroce qui sent que sa proie va lui échapper sans qu'il la puisse retenir; il fixait sur elle un œil ardent, il luttait contre les passions homicides de son île natale. En venant chez elle, armé de la lettre de Chavornay, il n'avait pas douté que la crainte de son mari et du scandale ne la jetât

dans ses bras, et qu'elle n'assurât son repos en se donnant à lui. Déçu dans ses espérances, il avait été pris au dépourvu, et, au lieu de se ménager une retraite honorable, il s'était aveuglément livré à sa violence naturelle, et s'était fourvoyé lui-même dans une impasse; de là cette tentative désespérée, dernier effort d'un orgueil écrasé, sur le succès de laquelle il avait peu compté lui-même.

— Eh! mon Dieu, madame, ne vous alarmez pas tant, dit-il en lâchant Hélène, et en essayant de cacher sa rage sous une froideur affectée, je ne veux pas vous tuer, vous n'avez rien à craindre, je m'en vais. Le tête-à-tête s'est prolongé beaucoup au-delà de ce que j'avais pensé et de ce que j'aurais voulu; quoique mes mesures fussent bien prises, Souqui peut être rentrée, quelqu'un de vos gens peut avoir affaire à vous, et je ne suis nullement disposé à un éclat qui serait en effet ridicule. Mais je vous préviens d'une chose, c'est que ma retraite n'est point une défaite; la lutte n'est que re-

mise, et je reparaîtrai sur le champ de bataille au moment où vous vous y attendrez le moins et assez en force, cette fois-là, pour en rester maître. Je vous veux, je vous aurai. Vous ne me connaissez pas, et vous m'avez jeté un défi téméraire. Vous ne savez pas jusqu'où l'orgueil blessé, l'amour et la vengeance peuvent conduire un Corse. Il n'est rien que je ne fasse pour les satisfaire, et vous serez étonnée de ma ténacité; partout où vous irez, fût-ce aux Indes, vous me verrez surgir sur vos pas, jusqu'à ce que vous soyez à moi, et vous le serez, je vous le répète, car je le veux, et aucun scrupule ne m'arrêtera. Libre, oisif, sans carrière et sans devoirs, je me suis proposé ce but comme une occupation et un intérêt dans ma vie, je n'en ai pas d'autres et je suis assez riche pour ne reculer devant aucun sacrifice. Vous êtes une femme dévouée à moi par les puissances célestes ou infernales, comme vous voudrez les appeler, vous ne m'échapperez pas. Prenez vos précautions, je vous le conseille, mais prenez-les

bien, car je serai vigilant et prompt. Je joue avec vous cartes sur table, c'est l'usage de mon pays, on ne se prend jamais en traîtres, et une déclaration de guerre en forme précède toujours les hostilités; mais la *vendetta* une fois déclarée, tout est permis; il est convenu de part et d'autre qu'on ne garde plus aucun ménagement. C'est ainsi que j'en use avec vous, et j'ajoute que la lutte me sourit bien davantage depuis que vous y avez fait intervenir votre mari et votre amant; la présence de ces deux auxiliaires l'agrandit à mes yeux, et j'aime mieux avoir à combattre trois ennemis qu'un seul. Au revoir, duchesse.

— Au revoir, comte ; je vous attends de pied ferme.

— Ce sera plus tôt que vous ne voudrez.

Malgré cette dernière ironie, la duchesse ne laissa pas que d'être inquiète de cette déclaration de guerre. Elle avait beau se dire que ce n'était là que du dépit et les menaces banales d'un amour-propre en souffrance, elle avait

l'imagination frappée et ne pouvait se défendre de vagues terreurs et de pressentiments sinistres. Elle ne comprenait pas qu'on mît tant de suite dans de pareils desseins; mais la persistance du comte, ses tentatives réitérées, son caractère violent, tout lui faisait craindre pour l'avenir de nouvelles persécutions.

Elle était seule depuis quelque temps, absorbée dans ses tristes pressentiments, lorsqu'on frappa à sa porte; elle avait tiré les verroux sur Campomoro de peur qu'il ne se ravisât; elle crut un instant que c'était lui; c'était le docteur.

En arrivant de Livourne, Vital avait rencontré le comte qui y retournait sur-le-champ, et, quoiqu'il ignorât ce qui venait de se passer, il venait à tout hasard faire acte de présence afin d'éloigner de lui, par cette assurance simulée, tout soupçon de complicité.

— Je ne puis vous ouvrir, lui cria la duchesse sans se déranger; j'ai en ce moment sur ma table des lettres dont quelqu'une pourrait

se trouver à votre convenance, et je n'ai pas le temps de les serrer.

Le docteur n'entendit pas ou ne voulut pas comprendre ; tout en s'excusant avec une humilité servile d'avoir dérangé la duchesse, il rejeta son importunité sur l'empressement de son zèle et se retira sans qu'Hélène eût daigné lui adresser un mot de plus.

Elle n'avait pas menti, car elle avait sur son bureau la lettre de Chavornay. L'orage d'où elle sortait avait emporté ses scrupules; la lettre si longtemps cachetée était ouverte ; elle s'y était réfugiée comme dans un lieu d'asile et un sanctuaire béni. Cette lettre était une sorte de journal qui faisait suite à la première.

XXV.

SUITE DU JOURNAL DE CHAVORNAY.

L'Incisa.

J'avais cru être moins malheureux et supporter mieux l'absence, en sachant d'être aimé. Que j'étais simple et peu versé dans les passions! Combien j'ignorais les ruses de l'amour et ses piéges! L'expérience m'a mieux instruit, et c'est pour mon malheur. La certitude de n'être point aimé, de ne jamais l'être, est quelque

chose d'irrévocable, comme le destin ; c'est une sentence qu'on subit, si on ne l'accepte pas, et l'on part du moins avec la conscience qu'on ne laisse rien derrière soi. Si ce n'est pas une consolation, c'est une nécessité, et la nécessité a toujours en elle je ne sais quoi de fort qui soutient. Mais être aimé et savoir qu'on l'est, mais n'en pouvoir douter, cette certitude, Hélène, nourrit malgré nous, au fond de nos cœurs, d'âpres et immortels levains d'espérance qui fermentent sans cesse, et qui, plus forts que la volonté, tuent dans son germe la résignation. Et puis, la pensée qu'on ne souffre pas seul, qu'on est deux à porter l'absence, déchire la plaie toujours saignante, et l'empêche de se jamais cicatriser. Non, Hélène, je ne puis guérir, je ne veux pas guérir, et je vais répétant avec votre poëte de prédilection : « J'ai une force héroïque pour combattre, je n'en ai point pour me résigner. »

La résignation aux lois éternelles, immuables de l'univers, est bonne, fière, intelligente,

et celle-là je l'ai ; mais la résignation aux lois humaines est stupide et lâche, et je n'en voudrais pas, dût-elle m'assurer le repos. Ces lois du mariage, qui m'exilent et qui vous lient, est-ce moi qui les ai faites, les ai-je acceptées, ai-je été seulement consulté? De ce que je les ai trouvées établies en naissant, s'ensuit-il qu'elles soient bonnes et que je m'y doive soumettre sans regret et sans murmure? Ce que les hommes ont fait, les hommes peuvent le défaire : et de quel droit la génération qui meurt s'imposerait-elle à la génération qui naît? Y a-t-il aussi un droit d'aînesse entre les siècles? Non, je repousse toutes les tyrannies, aussi bien celle des siècles que celle des hommes, et je proteste contre toutes les lois que je n'ai pas consenties.

C'est de l'orgueil, peut-être? je ne m'en défends pas ; et vous, Hélène, vous me le pardonnerez. L'orgueil n'est pas le vice des heureux, comme l'ont prétendu leurs sophistes et leurs rhéteurs ; il est le bouclier des cœurs fiers con-

tre l'adversité; c'est lui qui les empêche de fléchir et de succomber dans les épreuves. Prométhée enchaîné aux flancs du Caucase se débat en frémissant sous le bec impie du vautour; martyr de la justice et plein du sentiment de son droit, il ne se résigne pas, mais il maudit dans les tortures la férocité de son persécuteur; il le brave par l'espérance. Tyrannisé comme ce Prométhée, type éternel de douleur et d'orgueil, je me débats comme lui, et me réfugie malgré moi dans l'espérance de jours meilleurs.

C'est mal d'avoir ces pensées, je le sens bien; c'est plus mal encore de vous les dire; mais, je vous le répète, Hélène, je n'ai pas la force du silence, et il faut bien que je vous dise tout. Cela vous prouve à quel point je souffre; je souffre jusqu'à en être vaincu. Hélas! hélas! quelle chose mystérieuse est donc, l'amour?

Se buona; ond' è l'effetto aspro mortale?
Se ria; ond' è sì dolce ogni tormento?

Depuis ma première lettre, je n'ai pas eu un jour de bon, que dis-je, un jour? pas une heure. Le grand air, le mouvement, les marches forcées, la fatigue poussée à dessein jusqu'à l'épuisement, rien n'a pu me distraire; je n'étudie rien; je ne regarde rien; je n'ai d'intérêt pour rien; je suis tout entier dans le passé; je traverse, au pas de course, les villes et les villages, comme un voyageur pressé d'arriver, et je n'arrive jamais, car, pareil à Ahasvérus, je vais au hasard, sans autre but que d'aller, toujours aller. Pas un site ne me frappe; je passe devant les plus beaux monuments sans les voir, et je fends la foule comme on s'ouvre un passage à travers une armée ennemie. Si le voyage même n'a plus le pouvoir de me calmer, il n'y a plus d'espoir, car c'était ma dernière ressource, et elle ne m'avait encore jamais fait défaut, même en mes plus mauvais jours.

Voilà ma vie depuis que je vous ai écrit. Le soleil levant dorait la neige des montagnes de San-Marcello lorsque je me mis en route le

lendemain; je ne vous dirai pas ce que c'est que Pistoie, ni Prato, ni Campi, je me souviens à peine d'y avoir passé; quant à Florence je n'ai fait presque que la traverser, et dans cette ville, dont je vous ai tant parlé, où je me suis tant plu naguère, en face du dôme de Brunelleschi, du campanile de Giotto, du baptistère chanté par le Dante; devant le robuste Palais-Vieux; et cette loge des Lanzi si élégante, si gracieuse; au milieu de toutes ces forteresses, de toutes ces places du moyen-âge et des grands souvenirs républicains et des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, je suis resté morne et glacé; mon âme était ailleurs; toutes ces grandeurs n'ont pu l'émouvoir, tandis qu'un seul mot, tombé par hasard sur mon chemin, l'a bouleversée et en a fait vibrer à la fois toutes les cordes.

Je passais devant le palais Strozzi; c'est là que stationnent les voiturins; toujours prêts à partir pour les villes d'alentour, ils offrent à l'envi leur voiture aux passants. Me voyant en habit de voyage, l'un d'eux s'approcha de

moi en faisant claquer son fouet et en me criant. *Pisa! Pisa!* Un homme frappé de la foudre n'éprouve pas une commotion égale à celle que ce seul mot causa dans tout mon être. C'était une provocation du destin. Je fis un bond en arrière, puis je me sentis défaillir; mon sang cessa de couler, mes genoux se dérobèrent sous moi, et je dus, pour ne pas tomber, m'appuyer contre l'angle du palais Strozzi. Le voiturin me voyant arrêté, renouvela sa proposition. *Pisa! Pisa!* répétait-il à mon oreille avec un acharnement féroce : *Andiamo! Subito!* Comment ne le pris-je pas au mot? Je l'ignore, car la volonté y était. Est-ce l'honneur qui m'a retenu, ou l'audace qui m'a manqué?

Je quittai Florence ou plutôt je m'enfuis presque immédiatement; je ne me sentais pas la force d'affronter de pareils dangers. Je sortis par la porte San-Niccolò et je remontai l'Arno toujours à pied, pour m'engourdir à force de fatigue. Je ne pouvais quitter le fleuve, c'était un compagnon, un ami, c'était quelque chose

de vous, car ce flot qui passait à mes pieds allait passer bientôt aux vôtres; le même instinct superstitieux qui m'y faisait jeter des branches d'olivier en quittant la Chartreuse, me le faisait alors côtoyer à travers mille obstacles; il fallait que je le visse sans cesse, je ne voulais pas m'en séparer. J'étais si profondément absorbé dans la contemplation de ces eaux fuyantes auxquelles je prêtais une âme que je ne voyais rien des bords, ni les clochers coquets à demi cachés à l'ombre des oliviers, ni les hameaux blancs assis au penchant des collines, ni les élégantes contadines qui tressent en chantant vos chapeaux de paille somptueux, au seuil des plus pauvres chaumières.

La nuit me prit loin de toute habitation et je la passai à la belle étoile. J'étais en marche au point du jour et j'ai fait une halte ici en l'honneur de Pétrarque qui fut conçu dans cette triste bourgade au sein d'une longue nuit d'hiver. Ce n'est pas que tous ses harmonieux désespoirs me touchent, ni que ses pleurs trop savants m'at-

tendrissent toujours, mais lui aussi a connu l'exil et la solitude inconsolable; son génie fils de l'amour est éclos dans les larmes, et l'absence fit son immortalité. Il en est ainsi de tous les poëtes; éloquents et sublimes dans la souffrance, ils sont froids et impuissants lorsqu'ils veulent peindre le bonheur, et, à génie égal, le plus grand est celui qui souffre le plus. L'âme du poëte est un instrument dont la douleur fait vibrer les cordes, mais qui reste inerte et muet au vent aride de la prospérité.

Ucerano.

La même superstition qui m'avait fait côtoyer l'Arno jusqu'à l'Incisa, me le fit remonter encore jusque tout près d'Arezzo. Mais cette idée fixe, cette idée folle, si vous voulez, devenant de plus en plus poignante et tyrannique, je fis un effort pour lui échapper, et m'arrachant des bords du fleuve où je m'étais jusqu'alors acharné, je me jetai brusquement dans les mon-

tagnes du Val-d'Arno supérieur; je dis montagnes pour me conformer au mot italien, c'est collines qu'il faudrait écrire; j'en ai franchi beaucoup et des plus hautes, des plus agrestes, sans retrouver aucune image, aucune impression de mes Alpes. Ce n'est pas là, il est vrai, ce que je cherchais; car vous savez, Hélène, que je ne cherche rien; mais une nature grande et forte eût peut-être réussi à me faire violence et à me tromper moi-même quelques instants. Mais tous ces paysages sont adoucis, réduits dans leurs proportions, effacés, atténués, pour ainsi dire, comme le caractère national. De même que les montagnes sont des collines, les précipices sont des fondrières, les forêts des halliers et les arbres des arbrisseaux. Tout ici est gradué sur une échelle descendante.

Dès le premier jour, je me suis perdu dans un dédale de collines et de vallées enchevêtrées les unes dans les autres de manière à ne s'y pas reconnaître, et à tourner tout un jour sur soi-même pour se retrouver le soir au même

point que le matin. C'est ce qui m'est arrivé : je me suis si complétement égaré, que je ne pus jamais retrouver le fil que j'avais perdu. Je me trouvais dans un pays triste et solitaire, sans une trace d'habitants ni d'habitations. Les sentiers que je prenais et quittais tour à tour me conduisaient tous dans des fourrés sans issue ; un me parut plus battu que les autres, je le pris, et comme le soir approchait, je le suivis avec la résolution de demander l'hospitalité à la première chaumière que je trouverais sur mon chemin. Je marchai longtemps devant moi sans rencontrer un toit, et le soleil était couché ; enfin, aux dernières lueurs du crépuscule, j'arrivai à un petit hameau de trois ou quatre feux oublié au sommet d'un coteau boisé. Une jeune femme de bonne mine était assise au seuil de la première maison avec deux ou trois enfants autour d'elle. Elle me rappela, quoique moins jolie, notre aimable villageoise du Serchio ; ce souvenir d'une si heureuse journée, la plus heureuse, hélas! de ma triste

vie, m'attendrit profondément, et je m'arrêtai avec reconnaissance devant celle qui l'avait éveillé en moi. J'avais peine à cacher mon émotion.

— « *Bella donna!* lui dis-je, car en Italie » c'est ainsi qu'il faut s'adresser aux femmes de » la campagne pour en être écouté; veuillez, » de grâce, me dire où je suis?

— » *Signor!* me répondit-elle d'un air gra- » cieux, vous êtes sur les confins des diocèses de » Fiesole et d'Arezzo, dans le hameau d'Uce- » rano, et *questa casa,* ajouta-t-elle en m'indi- » quant sa maison, *è vostra.*

— » Que diriez-vous si je vous prenais au » mot?

— » Je vous en remercierais comme d'une » faveur.

— » Eh bien! j'accepte, et je vous prie d'ac- » corder l'hospitalité pour cette nuit à un pauvre » voyageur égaré.

— » De bien grand cœur, répliqua-t-elle en » se levant et faisant sur-le-champ ranger les

» enfants pour me laisser entrer ; je regrette » seulement de n'être pas en état de vous » mieux recevoir, mais considérez où nous » sommes, et soyez indulgent ! »

On m'installa dans une chambre que j'étais loin d'attendre en pareil lieu ; un feu clair brilla bientôt dans la cheminée pour combattre la crudité de l'air. Le couvert grossier mais propre fut mis incontinent sur la table de chêne. Tout le monde s'empressait à l'envi pour me servir; un gros marmot qui pouvait à peine marcher, traînait un fagot au foyer pour entretenir le feu, un autre me couvrait de cendres en soufflant dans l'âtre, un troisième posait sur la table une grande carafe d'eau plus grosse que lui, qu'il venait de remplir à la fontaine. Leur mère les encourageait par son exemple, et la *cena,* composée d'œufs, d'olives, et de noix, fut bientôt prête. Tandis que je faisais honneur à ce frugal repas, plutôt par politesse que par appétit, on entendit dehors les pas d'un cheval.

« — Ah ! s'écria mon hôtesse, voilà mon

» mari qui revient du marché de Montevarchi. »

Elle sortit pour l'aller recevoir. Le moment d'après elle rentra avec un grand et bel homme de trente-six à quarante ans, vêtu d'un habit rustique mais cossu; il me salua avec la courtoisie toscane, en me souhaitant la bienvenue et me remerciant d'avoir honoré sa maison; puis il alla s'asseoir au coin du feu et sa femme se mit en devoir de lui déboucler ses éperons. Pendant ce temps les enfants, à chacun desquels il apportait quelque chose, fouillaient dans ses poches et lui grimpaient aux jambes comme à un mât de cocagne. La conversation s'engagea, et la curiosité de mes hôtes ouvrit un vaste champ aux suppositions et aux conjectures. Provoquant ma confiance par la leur, ils s'empressèrent de me dire qui ils étaient afin que je leur dise qui j'étais moi-même. Leur oncle était curé du village voisin de Starda; leur petit fonds valait tant, rapportait tant; il suffisait amplement à tous leurs besoins et ils étaient heureux. Quant à moi, ils s'arrêtèrent à l'idée que j'étais un arpenteur qui

allait ainsi seul, levant des plans pour le cadastre. Je les laissai croire ce qu'ils voulurent, et je fus tout ce qu'il leur plut d'imaginer.

La soirée se passa ainsi; quand la famille se fut retirée je demeurai seul au coin du feu mourant sans songer à prendre un repos dont je ne sentais pas le besoin. C'est mon cœur, hélas! qui a besoin de repos, et je l'ai trouvé ici moins qu'ailleurs. Ce spectacle de la vie champêtre, bien loin de me rasséréner, n'a fait qu'aigrir mon mal par d'affreux retours sur le passé. Car, moi aussi je suis né au village, les montagnes sont ma patrie et les bergers sont mes frères. Chaque fois que je retrouve au loin les images de ma première existence, mon cœur se serre, mes yeux se mouillent malgré moi, et je pleure comme un exilé sur la terre étrangère. Ce villageois simple et robuste me rappelle mon père, et à l'âge de ces enfants j'avais leur insouciance et leur bonheur. Que de larmes on eût fait verser à ma mère en lui prédisant alors l'avenir de ce fils bien-aimé, objet unique de tout son

amour, et qu'elle aurait de peine à me reconnaître aujourd'hui! Il vaut mieux qu'elle soit morte, elle aurait trop souffert de mes souffrances; elles les eût trop comprises.

Le hasard de ma naissance ne m'appelait pas à l'amour dont je suis possédé. Ce qu'il me fallait aimer, c'était une fille de mon rang, dont l'humble condition et les goûts bornés eussent été en harmonie avec les miens, et dont j'aurais fait mon épouse. Une famille obscure fût née de nous et eût grandi, comme moi, dans le labeur et les privations de la pauvreté. Voilà la route qui m'était tracée par les destins! Mais je n'ai pas su, je n'ai pas voulu m'y tenir. Je n'ai ni trouvé ni cherché cette femme inconnue qui m'était réservée et qui m'attend peut-être, à cette heure, dans l'obscurité de mes vallées. Aurais-je forfait aux décrets de Dieu et mes souffrances seraient-elles une expiation?

Et pourtant, admirez mon inconséquence! je ne voudrais pas être autre que je ne suis, ni redevenir ce que j'étais. J'ai souffert, mais j'ai

vécu ; la vie ne se mesure que par les émotions, et les jours vides sont comme s'ils n'étaient pas. J'ai déploré quelquefois d'avoir quitté ma patrie et j'ai maudit l'heure où je vous ai connue ; c'était un blasphème ; c'est vous qui m'avez révélé l'existence, et mon âme s'est épanouie au souffle orageux des passions, comme l'aigle, au sortir de l'aire, ouvre son aile au vent des montagnes. Et puis, je le sens, c'était ma destinée : la vulgarité m'obsède, et, malgré moi, j'aspire au grand ; voilà pourquoi je vous ai aimée, pourquoi je vous aime, ô ma duchesse ! et c'est pour toujours.

Vico d'Arbia.

Le lendemain matin je quittai mes hôtes au lever du soleil, non sans qu'ils me sollicitassent à me reposer plus longtemps chez eux. Mais il fallait partir ; la force occulte et fatale qui m'entraîne loin de vous, ne me permet ni trève ni repos. La jeune mère et ses enfans, de-

bout au seuil de la maison, me suivirent de l'œil aussi loin que leurs regards purent porter ; le maître de la maison voulut m'accompagner jusqu'à Monte-Luco, vieux château ruiné qui domine toute la contrée de la Maremme au Val-d'Arno, et que les habitants disent naïvement avoir été une vieille république ; car, en Toscane, tous les souvenirs populaires sont républicains, comme ils sont ailleurs féodaux et monarchiques. Là nous nous quittâmes, et je repris ma marche solitaire et sans but.

La matinée était froide, une gelée blanche couvrait la terre et le vent du nord se rafraîchissait encore en passant sur les dernières neiges du Pratomagne. Le sentier était glissant, le pays est désert, et j'enjambai dans la solitude les sources de l'Ombrone. Une ville m'apparut tout d'un coup à l'horizon, hérissée de clochers et de tours qui se dessinaient distinctement sur l'azur éclatant du ciel. Cette ville était Sienne, et le hasard seul m'y conduisait, car j'évitais le désert peuplé des villes, le plus triste de tous les déserts. Pour vivre au milieu des hommes il

faut partager leurs plaisirs, leurs intérêts, leurs passions, jusqu'à leurs erreurs et leurs préjugés, et moi je suis seul au milieu des hommes : leurs plaisirs me dégoûtent autant que leurs préjugés et leurs erreurs, nos intérêts ne sont pas communs et ma passion n'est pas la leur. Qu'irais-je donc faire parmi eux et pourquoi leur montrerais-je ma tristesse et mes larmes ? Ils ne me comprendraient pas et me prendraient en pitié, s'ils ne me prenaient pas en haine.

Ce n'est pas que je ne rougisse souvent de mon inaction et que je ne sente en moi l'âpre instinct du travail. Je voudrais être utile aux miens, et, à défaut de devoirs sociaux, me créer au moins des habitudes ; et puis, par instant l'avenir m'épouvante ; je vois l'indigence au bout. Je consume dans l'oisiveté le pauvre patrimoine que mon père a conquis au prix de tant de sueurs, et je n'ai pas de carrière pour m'en faire un autre ; je désespère d'en avoir jamais une et je sens trop que je ne sais point me plier aux nécessités de ma condition. Je ne prendrai jamais à cœur ma fortune et les soins vulgaires qu'elle exige-

rait me sont odieux. Ce détachement des biens terrestres n'est peut-être que de la paresse, et qui sait si mon dédain n'est pas de l'impuissance? Quelle qu'en soit la cause, il existe et me paralyse.

Je sens pourtant que j'étais fait pour l'action, mais pour une action intelligente et libre. Il y a quelque chose en moi de sacerdotal; j'étais né prêtre, Hélène, ne vous y trompez pas. Il m'eût plu, par-dessus tout, d'aller de peuple en peuple, prêchant aux masses les grandes vérités de la fraternité humaine et les mystères sublimes de l'infini; missionnaire ardent et convaincu, j'aurais trouvé, j'en suis sûr, des paroles entraînantes comme la charité, et des mots puissants comme la foi qui transporte les montagnes. Oui, Hélène, j'étais fait pour croire et pour le dire, et je n'ai pas trouvé un principe debout, pas une vérité qui ne fût contestée, pas une vertu qui ne fût niée; j'étais né prêtre, et je n'ai pas trouvé de dieux sur les autels.

Accueilli au berceau par le doute, mon pre-

mier cri a été un cri de désespoir au spectacle de l'incrédulité universelle. Malheur aux générations transitoires ! elles sont toujours et irrévocablement sacrifiées. Nées dans le scepticisme, jetées comme des enfants perdus entre la foi qui n'est plus et la foi qui doit être, elles sont dans le vide, suspendues à jamais entre un malaise vague, qui n'est plus même le regret, et un désir qui n'est pas encore l'espérance. De pâles reflets du passé, de confuses lueurs d'avenir, voilà tout ce qu'elles ont pour se conduire dans cette profonde nuit : condamnées à l'obscurité, énervées, impuissantes, elles meurent tout entières ; l'oubli s'assied sur leur tombe, et leur poussière est stérile comme l'a été leur vie. Les âmes d'élite sont le plus à plaindre, car elles ont plus soif de croyances, sans pouvoir apaiser jamais la sainte ardeur qui les dévore. Le cours des siècles a tari toutes les sources où s'abreuvaient les pères, et le ciel n'a plus de rosée pour les enfants. Pourquoi sommes-nous nés au milieu de ces races maudites, dans cet âge de déso-

lation? et quel crime avons-nous commis pour qu'un pareil supplice nous fût infligé? Notre foi gît dans la tombe des morts!

Je ne suis pas de mon temps, je suis venu trop tard au monde ou trop tôt. Frustré de la carrière pour laquelle Dieu m'avait fait, je me réfugie dans la vie interne de la pensée, et je ne saurais descendre aux misérables intrigues qu'on appelle aujourd'hui l'action. Voilà pourquoi je ne fais rien et ne puis rien faire que me ronger moi-même sous le poids de ma propre impuissance, et dans l'éternel remords d'un crime dont je ne suis pas coupable. Je suis comme un navire en panne au milieu de l'Océan; le flot ne le porte pas, nul vent ne vient enfler les voiles, comment arriverait-il au port?

Aussi bien quel port m'est ouvert? Je n'ai pas de carrière, je n'ai pas même de patrie; sans naissance et sans richesse on ne conquiert de place au soleil qu'à force de souplesse et de patience; la patience, je l'ai; mais Dieu qui m'a fait pauvre a voulu que je fusse fier et scrupuleux, c'est-à-dire qu'il m'a condamné, lui-même,

à une éternelle indigence. A défaut de tout ce qui me manque, il faudrait du bonheur, et je ne suis pas de ceux qui ont une étoile.

Pardon, Hélène, voilà encore que je blasphème et que je suis ingrat envers la destinée; car vous m'aimez, et peut-il y avoir sur la terre un plus grand bonheur que d'être aimé de vous? Mais hélas! quel triste bonheur! Nous nous aimons, et nous ne pouvons nous appartenir; nous ne pouvons vivre l'un pour l'autre, nous sommes condamnés à une éternelle séparation. Non, Hélène, non jamais je ne pourrai me résigner à cette affreuse idée; je me révolterai contre elle jusqu'au dernier soupir.

Toujours luttant et souffrant, j'arrivai devant un vieux château ruiné, tout près duquel coule l'Arbia; fatigué de la marche et plus encore de mes pensées, je me jetai au pied des décombres, et là, pris d'un nouvel accès, je laissai tomber ma tête dans mes deux mains, et je pleurai amèrement. L'Arbia me rappela le Serchio au bord duquel nous nous assîmes un soir, et le

château, la tour, aussi ruinée, qui s'élevait devant nous, presqu'à cette même heure où nous étions là ensemble, heureux encore, et oublieux de l'avenir. Et aujourd'hui, Hélène, que faites-vous? Comment portez-vous cette solitude qui m'écrase, et trouvez-vous en vous-même, dans cette épreuve, plus de force que je n'en sais trouver en moi? Si du moins je souffrais seul; mais non, mes douleurs s'aggravent par la pensée des vôtres, car nos cœurs sont percés du même fer. Pauvre femme! je t'ai fait bien du mal. Je me suis jeté à travers ta vie comme un génie malfaisant, et je n'ai été content qu'après l'avoir empoisonnée. Au lieu de fuir aux premiers symptômes, j'ai attendu qu'il ne fût plus temps et que la plaie fût incurable. Puisque c'est moi qui l'avais faite, ne devais-je pas rester pour la bander, devais-je te laisser seule en un pareil état, et mon départ, que j'ai pris pour un devoir n'est-il pas une lâcheté? Hélas! hélas! pardonne-moi tes souffrances; toutes les miennes ne les sauraient expier.

Tandis que j'étais abîmé dans mes remords et

dans mes larmes, les choucas, nichés dans les ruines, tournoyaient sur ma tête avec des cris sinistres, et l'Arbia coulait tristement à mes pieds. Dans un autre temps de ma vie, la vue de ce fleuve rougi par la bataille de Mont'Aperti, la plus mémorable des fastes toscans, m'eût reporté violemment aux vieux souvenirs républicains, à Dante qui les a célébrés; et j'aurais évoqué autour de moi, les ombres de Farinata des Uberti et des autres grands Florentins; mais aujourd'hui, l'histoire n'est plus pour moi qu'une lettre morte, et tous ces mots fiers et virils de patrie, de gloire, de liberté, n'ont plus d'échos dans ce cœur que l'amour a comblé. Et, si le souvenir du poëte m'est cher encore, ce n'est pas le citoyen que je cherche dans Alighieri, c'est l'amant de Béatrix et le chantre de Francesca. Lui aussi connut l'exil, et cette conformité de destinée m'attache à lui. J'aime à me le représenter, traversant seul et à pied, comme moi, ce Mont-Catria si haut, dit-il,

. . . . Chè i tuoni assai suonan più bassi.

Le soir vient, il est las; il frappe à la porte du couvent de Sainte-Croix : — Que cherchez-vous? demande au proscrit le frère tourier. — *La Pace.*

Et moi aussi, Hélène, je suis proscrit, car je vis loin de vous qui êtes ma patrie et mon amour; moi aussi j'erre dans la solitude, et je vais criant, de montagne en montagne : La paix! la paix! la paix!

Sienne.

Hélène! Hélène! je vous ai tout dit; écoutez encore ceci. Le doute s'acharne à mes convictions défaillantes, pas une n'est à l'abri de sa morsure; il m'enveloppe comme un serpent de ses replis glacés; je me débats en vain, j'ai sa dent venimeuse au cœur, et mon sang s'écoule par la blessure; ma force et ma foi s'écoulent avec mon sang. Hélène, vous ne m'aimez pas. Non, vous ne m'aimez pas autant qu'il aurait fallu m'aimer, car si vous m'aviez bien aimé,

je ne serais pas seul, errant, abandonné comme un proscrit sans patrie et sans toit.

Je me suis quelquefois reproché d'avoir manqué d'audace, c'est vous qui en avez manqué : c'était à la duchesse d'Arberg à suivre le pauvre Chavornay, ce n'était pas au pauvre Chavornay à entraîner la duchesse d'Arberg ; mais il fallait pour cela m'aimer comme je vous aimais, madame, d'un amour absolu. Vous ne l'avez pas osé ; vous avez craint de partager ma fortune ; ma pauvreté vous a fait peur, et qui sait même si vous n'avez pas pris pour la voix de l'honneur et du devoir, la voix du monde et de la vanité. Le soin de votre réputation vous a plus touchée que mon désespoir, et, pleine de tendresse et d'égards pour votre époux, vous avez été pour moi sans entrailles. Vous n'avez pas ordonné ma fuite, mais vous l'avez rendue inévitable ; vous ne pouviez pas ne la pas prévoir et vous n'avez rien fait pour l'empêcher ; quand elle a été résolue, irrévocable, vous m'avez laissé partir seul. Vous m'avez sacrifié ; un prince peut-être, doute horrible! un prince ne l'eût pas été.

Oh! j'ai bien des fois maudit la pauvreté, mère impie de toutes les humiliations et de toutes les hontes; mais je la maudis, à cette heure, plus que je ne l'ai jamais fait, pour les effroyables doutes qu'elle éveille en moi.

C'est aujourd'hui une journée funeste, une journée de spleen et de suicide. Le ciel est noir et lourd, il semble toucher la terre; on dirait le soleil à jamais éteint, tant il est profondément enfoui dans les nuées; il pleut par torrents; l'eau des gouttières tombe avec fracas du haut des toits; les ruisseaux des rues roulent comme des cataractes; quelques chiens sans gîte hurlent d'une manière lamentable, et, plus lamentable encore, le vent mugit dans les fentes des croisées mal jointes, et secoue les vitres inondées. Je suis seul à vous écrire, dans une vaste chambre d'auberge, nue, blanche, froide, sans cheminée et sans rideaux. Le peu de lumière qui traverse l'épaisse enveloppe des nuages, perce à peine les carreaux jaunis, et, à midi, je vois à peine à conduire ma plume. Ce demi-jour ou plutôt cette demi-nuit a quelque chose de sé-

pulcral, qui glace le sang dans les veines, comme une vision de l'Apocalyse. Le monde toucherait-il à sa fin? serait-ce là le crépuscule de ces ténèbres éternelles sondées par les prophètes?

L'homme est muet dans cette ville en proie aux éléments; on n'entend pas d'autre voix que celle de la pluie et du vent. Dans ces jours de deuil et de désolation, le père de famille se retire au milieu des siens; l'ami va s'asseoir au foyer de son ami; l'amant aux pieds de sa maîtresse, et moi, jeté comme un orphelin au milieu de cette ville étrangère, je n'ai point de maîtresse, point d'ami, point de famille; je suis seul.

Et quand je compare cette vie de solitude et d'abandon à celle que j'avais rêvée et déjà entrevue à vos pieds; quand je songe que si vous étiez là, la tristesse et l'incurable ennui qui me consument se changeraient en joie et en félicité; qu'auprès de vous je n'entendrais pas le désordre des éléments, et que j'oublierais de demander à Dieu de rallumer le soleil éteint dans l'orage, oh! alors je ne trouve plus dans mon cœur que des malédictions et des blasphèmes, car vous

pouviez me donner tout ce bonheur; vous ne l'avez pas voulu.

Post-scriptum.

Hier la plume m'est tombée des mains; la force m'a manqué pour continuer : c'est un jour comme celui-là que je rendrai à Dieu l'existence qu'il m'a donnée. Aujourd'hui je repars. Où vais-je? Je l'ignore. J'ai pris l'horreur de cette ville, marquée en noir, dans ma vie et où j'ai souffert une pareille torture. Je pars pour la quitter, non pour aller ailleurs, comme le prisonnier, qui a brisé la porte de son cachot, fuit pour fuir et sans savoir où il va. Hélène! Hélène! si vous priez encore; priez pour moi!

XXVI.

LE CAMPOSANTO.

Malgré la brutalité de ces dernières pages, Hélène n'en fut point blessée; loin de s'irriter contre la main qui les avait écrites, elle plaignit le cœur qui les avait dictées, car il fallait qu'il fût bien malade. Elle-même, d'ailleurs, ayant passé par les mêmes doutes et fait tacitement à Chavornay les mêmes reproches, le sentiment

de sa propre faute la forçait à l'indulgence ; elle fut clémente et pardonna. Les contradictions de cette lettre absolvaient d'ailleurs le coupable, elles prouvaient le désordre de son esprit et le tumulte de ses pensées ; il se faisait tour à tour accusé et accusateur, et il chargeait bien moins autrui qu'il ne se chargeait lui-même. Et puis, pensait Hélène, a-t-il si tort et suis-je sans reproche? Ne suis-je pas responsable de cette vie que j'ai troublée, de cette carrière que j'ai fermée ou retardée indéfiniment? et puisque je ne pouvais rien faire pour lui, devais-je me laisser aimer? Je suis la plus faible et la plus misérable des femmes ; je n'ai eu la force ni d'empêcher le mal ni de le réparer quand il a été fait, et criminelle avec moi-même, je l'ai été avec tout le monde.

Quand le duc revint de Florence, elle ne lui montra pas la lettre de Chavornay ; n'ayant pas eu la patience impossible d'attendre son retour pour la lire, elle n'eut pas le courage de lui avouer son empressement, et elle aima mieux ne rien dire que de ne dire que la moitié des choses. La

lettre fut cachée, et ce premier mystère lui fit toucher du doigt la folie de son engagement. En revanche, et comme par diversion, elle lui raconta dans les moindres détails son aventure avec Campomoro. Malgré son naturel peu violent, le duc en pâlit de colère; et s'il n'eût craint un éclat et un scandale public, pire à ses yeux que l'offense même, il eût demandé satisfaction à son ancien ami de tant de trahisons, de tant d'outrages. D'ailleurs, où le prendre? Il était reparti immédiatement, sans dire où il allait; le docteur seul l'eût pu dire, et il n'y était pas disposé, tant il craignait le soupçon de complicité. Plein d'inquiétude sur ce qui avait pu se passer en son absence entre la duchesse et le comte, il continua à feindre la plus profonde ignorance sur tout ce qui concernait Campomoro.

Hélène n'en demeura pas moins convaincue de son infidélité, et le dénonça au duc comme un espion du Corse; mais le docteur nia avec un aplomb imperturbable, en ayant soin, à son ordinaire, d'entremêler ses dénégations des plus basses flatteries. De quelle lettre lui par-

lait-on? Il ne savait pas ce qu'on voulait lui dire, ni de quoi il s'agissait; il ne chargeait pas précisément Souqui de son crime à lui, mais il laissait croire tout ce qu'on voulait, et, grâce à ses réticences et à ses ambiguités, on était tout naturellement amené à croire beaucoup de choses. Quant à la duchesse, il se donna bien garde de se porter son accusateur : c'eût été par trop maladroit; et d'ailleurs il ne l'eût pas osé, le cœur lui eût manqué bien plus que la première fois. Il protesta, au contraire, de son respect, de sa vénération pour elle, et il joua, à l'égard de Chavornay, la même ignorance qu'à l'égard de Campomoro. Il lui fut d'autant plus facile de se justifier, que le duc, craignant de révéler son secret en en disant trop, n'articulait rien de positif, et se bornait à des insinuations si vagues, si lointaines, que Vital lui-même n'aurait pas compris, s'il n'eût été déjà au fait. Il sortit blanc de cette épreuve, et le duc continua à prendre parti pour lui contre sa femme. Elle ne fut pas si facile à persuader; elle persista dans son opinion;

elle s'abstint de lui parler et le tint éloigné de sa personne, préférant souffrir sans soins, que de voir rôder autour d'elle cette face blême et fausse.

Le duc avait repris ses assiduités auprès de sa femme et entrepris de la reconquérir, ainsi qu'il se l'était proposé. Il s'y appliquait sérieusement, car l'amour, attisé par l'obstacle, s'était rallumé : le mari était mort subitement, l'amant était ressuscité. Soumis, tendre, respectueux même, il entourait sa femme d'égards, d'attentions, sans se permettre jamais un mot équivoque, une allusion embarrassante; il ne demanda d'elle qu'une seule chose, ce fut de quitter Pise, cette cité de malheur, où son bonheur s'était écroulé, aussitôt que sa santé raffermie lui permettrait de supporter le voyage. Le docteur, consulté, répondit qu'un mois de repos lui donnerait plus de force qu'il n'en faudrait pour repasser les Alpes et regagner l'Allemagne sans danger.

Hélène avait consenti à ce départ quoi qu'il lui coûtât; elle s'y préparait dès lors avec résig-

nation. Elle aimait Pise, de toutes les émotions qu'elle y avait connues; jusque-là elle n'avait pas aimé : c'est à Pise qu'elle avait commencé de vivre. Que de liens l'y attachaient et qu'il fallait rompre! Il fallait dire à tous ces lieux chers et consacrés, un éternel adieu, et s'arracher du milieu de ces souvenirs qui peuplaient sa solitude et l'aidaient à supporter l'absence. Elle était heureuse du mois qu'on lui avait laissé. Un homme plus résolu, plus intelligent que le duc, ne lui eût pas donné le temps de toutes ces réflexions et de tous ces retours. Le jour même de la confession il l'eût enlevée de ces lieux pleins de périls et d'embûches; mais homme négatif par nature, il n'avait pas un tempérament à brusquer les choses; il croyait mieux de laisser faire au temps et ne voulait devoir sa femme qu'à elle-même.

Un étranger introduit alors au palais Lanfranchi, ne se fût aperçu de rien; il eût pu se croire aux premiers jours du tête-à-tête, quand le jeune et imprudent ménage dérobait son bonheur au monde, pour n'en rien perdre et

en mieux jouir. Mais combien les apparences mentaient, et que de secrètes tempêtes étouffées sous ce calme imposteur! Depuis que l'amour avait franchi le seuil de ce palais, auparavant si paisible, il l'avait envahi, il s'en était emparé comme d'une proie, il s'y était acharné, il ne l'avait plus lâché; comme si l'ombre orageuse du poëte qui l'avait habité, eût porté malheur à ses nouveaux hôtes. L'imagination d'Hélène était frappée, et, songeant à tous les maux qu'elle avait faits, elle se rappelait, avec une superstitieuse terreur, cette effrayante menace du Dieu des Juifs : « Ma malédiction entrera dans la mai-» son du parjure et en consumera le bois et la » pierre. » Le parjure, c'était elle; et c'est à cause d'elle que le terrible anathème était tombé sur sa maison.

La duchesse n'avait jamais été dévote, mais elle n'était pas incrédule. Religieuse par sentiment et un peu par éducation, elle avait cette foi vague et usée de nos temps qui est au fond, bien plutôt le désir, le besoin de croire que la croyance elle-même. Le dogme était en elle

plus qu'ébranlé, et les pratiques du culte n'avaient jamais occupé dans sa vie qu'une place secondaire. Elle priait, mais la prière était moins pour elle un acte de confiance que de recueillement et de méditation; elle prenait les sacrements, mais par habitude, plutôt qu'avec cette conviction profonde, involontaire pour ainsi dire, d'où naît l'efficacité. La piété n'était point une partie intrinsèque d'elle-même, comme cela arrive chez les croyants fervents; elle influait peu par conséquent sur ses actions, et si sa conduite était conforme à la règle, c'est que ses instincts étaient naturellement selon la règle: c'était une affaire de sentiment bien plus que de principe, un élan passionné, une aspiration sincère, mais informe et confuse vers l'infini. Elle-même avait vécu à cet égard dans une longue illusion; se supposant bien plus croyante qu'elle ne l'était en effet, elle avait fait longtemps honneur à la religion de ce qui était chez elle le résultat d'une nature droite et noble. L'honneur était tout-puissant dans son cœur, mais l'honneur est la religion mondaine, il n'est pas la religion divine.

Elle s'était aperçue de son erreur, dès les premiers jours du combat, et avait alors cherché sincèrement un refuge dans la dévotion, contre les assauts de l'amour ; mais elle avait reconnu avec douleur que sa foi était trop molle pour la secourir dans cet orage et ses croyances trop peu fermes pour s'y appuyer. Cette découverte l'avait consternée ; se voyant isolée, abandonnée à elle-même dans une crise où elle avait tant besoin de secours et d'appuis, elle s'était crue perdue et avait sérieusement désespéré d'elle-même.

Depuis le départ de Chavernay, et surtout depuis le retour du duc, elle avait encore essayé de se reprendre à la religion, et de se sauver de l'amour au sein de Dieu. Son intérieur était insupportable : si réservé, si patient, si timide même que fût son mari, ses assiduités lui étaient odieuses ; elle avait beau s'imposer la résignation et se dire que c'étaient là les conséquences inévitables, nécessaires de la position qu'elle-même s'était donnée vis-à-vis de lui, et qu'il ne pouvait pas en être autrement, elle n'était pas maîtresse de ses souvenirs ; quelques

efforts qu'elle fit pour leur échapper, elle subissait leur joug malgré elle ; les empressements de son mari, bien loin de la rapprocher de lui, ne faisaient au contraire que la reporter, par une réaction invincible, vers celui qu'il voulait faire oublier, et s'il hasardait une caresse, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment profond de dégoût.

Dans cet état de contrainte et d'hostilité sourde, elle mettait tous ses soins à éviter le tête-à-tête, et, pour y mieux parvenir, elle sortait sans cesse. Naguère si sédentaire, elle n'était plus au palais Lanfranchi que tout juste le temps où il ne lui était pas possible de n'y pas être. Pise est, après Rome, la ville d'Italie la plus propre à entretenir une passion malheureuse. De grandes places désertes où l'herbe croît ; des rues larges, propres, où personne ne passe ; de vastes palais inhabités pour la plupart, ou mal habités ; des édifices publics dont la grandeur et la majesté sont sans proportion avec les habitations privées ; une population réduite et dix fois trop faible pour l'enceinte des murs ;

beaucoup d'étrangers malades, ennuyés ou ruinés ; point de commerce, point d'industrie, point de culture, point d'arts, un médiocre théâtre de temps en temps, et puis rien : voilà Pise, l'antique rivale de Gênes, la reine autrefois des mers du Levant !

Ces contrastes sont pleins d'une tristesse intelligente et forte dont l'amour vit et s'inspire ; il se plaît dans ce silence et dans ces images de désolation plus que dans le bruit et le tourbillon des cités populeuses et florissantes ; la mélancolie lui va mieux que la joie et il sympathise avec toutes les ruines. Les cités déchues ont je ne sais quelles voix plaintives qui parlent aux âmes souffrantes, et il s'établit entre elles des communications tendres et mystérieuses ; voilà pourquoi Hélène aimait à parcourir ces rues discrètes et ces places solitaires ; solitude pour solitude, elle préférait celle-là à l'affreux désert du palais Lanfranchi.

Les quatre plus beaux monuments de Pise, la Cathédrale, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo Santo sont réunis à l'extrémité oc-

cidentale de la ville, à la porte même des Cascines : c'est le groupe le plus magnifique qui soit au monde et le berceau pour ainsi dire de l'architecture italienne, un chef-d'œuvre de grâce, de force, de grandeur, tel que le moyen âge n'a rien laissé de plus parfait. Hélène aimait à s'aller recueillir dans le sanctuaire de l'art antique, on pourrait dire de l'art divin, car ces grands monuments sont consacrés tous les quatre à Dieu, et empreints de la piété profonde et sincère des siècles de foi. Hélène les affectionnait particulièrement. Depuis qu'elle demandait à la religion un asile contre l'amour et qu'elle avait reconnu combien ses croyances étaient chancelantes ; elle cherchait partout des raisons de croire, elle espérait fortifier en elle la foi par le spectacle et la contemplation assidue des chefs-d'œuvre inspirés par la religion, et se flattait de renaître à la piété par l'art. Mais en vain contemplait-elle ces merveilles saintes et s'agenouillait-elle au pied de ces somptueux autels ; son cœur ouvert aux émotions d'art, restait fermé à cette grâce agissante et ef-

ficace qu'elle poursuivait avec tant d'ardeur comme le seul remède à son mal.

Et puis elle retrouvait partout, parmi les tombeaux des morts comme dans la maison de Dieu, l'image qu'elle voulait chasser; car si elle mettait de la religion dans son amour, elle mettait bien plus d'amour encore dans sa religion. Elle ne voyait du Baptistère que la statue de saint Jean-Baptiste, l'homme du désert, parce qu'il la reportait à Chavornay qui lui aussi errait au désert; et si dans la cathédrale, elle s'arrêtait de préférence devant le tableau où le pinceau mélancolique et suave d'Andrea del Sarte, le peintre des grâces voilées et des chastes délices, a immortalisé le martyre de sainte Agnès, c'est que c'était le tableau de prédilection de Chavornay, qu'il lui avait répété souvent qu'elle ressemblait, dans ses jours de langueur, à la vierge angélique et résignée; c'est qu'elle trouvait de secrètes analogies entre le martyre de la sainte et le sien. Il n'est pas jusqu'à la Tour penchée qui n'éveillât les mêmes souvenirs, car c'est de là que Galilée étudiait le

astres, et Galilée c'était encore Chavornay qui, dans son enfance, avait été baptisé l'*Astrologue*, et qui, tant de fois, la nuit, à la clarté des étoiles, l'avait initiée avec une admiration mêlée d'attendrissement aux mystères du ciel et au génie du grand homme persécuté. Ainsi tout conspirait autour d'elle pour la livrer à l'ennemi qu'elle fuyait.

Nulle part ces provocations n'étaient plus directes, plus puissantes qu'au Campo Santo, et nul lieu cependant ne semblait plus fait pour lui donner la paix qu'elle cherchait, et pour ranimer sa religion défaillante. Le Campo Santo est un commentaire en action de ce passage de l'Évangile, où il est dit que la foi transporte les montagnes : c'est un vaste champ dont la terre a été apportée du Calvaire, au temps des Croisades, pour servir de sépulture aux croyants. Le plus grand architecte du treizième siècle, Jean de Pise, a élevé tout autour un cloître admirable de légèreté, de finesse et d'élégance; les plus grands peintres du siècle et des deux qui suivirent en ont décoré les murailles de fresques

immortelles : Giotto y a peint les épreuves de Job; Orgagna, le triomphe de la Mort et le jugement universel; Memmi, les phases et les miracles de la vie cénobitique; Benozzo Gozzoli, le Raphaël du quatorzième siècle, s'est inspiré des traditions patriarcales et des légendes naïves de la Genèse. Le Campo Santo est un rendez-vous de tous les arts, et pour compléter ce musée de la mort, on y a déposé des sarcophages antiques apportés de Morée et où sont sculptés les plus grands symboles de la mythologie grecque.

Hélène passait de longues heures dans ces solitudes mortuaires, et, à la voir errer lentement à travers les galeries désertes et silencieuses, on l'eût prise elle-même pour une de ces ombres qu'elle invoquait et qui ne lui répondaient pas. Comme Chavornay, dans le cimetière de la Chartreuse, elle demandait avec ardeur, avec angoisse, aux hommes fervents couchés dans cette poussière sacrée, le secret de leur espérance et de leur foi; mais ce secret qu'ils ont emporté avec eux dans le sépulcre, nulle voix ne le lui révélait, et elle restait seule avec ses anxié-

tés et ses doutes, en présence de toutes ces grandes images de la croyance chrétienne; trop heureuse encore, quand elle n'était pas assiégée de visions sceptiques et désolantes.

Toutes les armes qu'elle venait chercher là pour se fortifier se tournaient contre elle, et ces émotions d'art, par où elle devait revenir à la religion, la ramenaient à l'amour par de continuels retours sur elle-même et sur lui. Les fresques de Benozzo avaient surtout cet effet, car c'est Chavornay qui, le premier, lui avait appris à les comprendre et à sentir ces mœurs patriarcales, qu'il sentait si bien lui-même, et dont le pinceau raphaélesque de l'artiste a si bien rendu la douceur et la sérénité. Les noces de Rébecca et de Rachel lui rappelaient son propre mariage célébré sous de si heureux auspices, et que le ciel n'avait pas béni; Agar était pour elle le type amer et douloureux des troubles et des orages domestiques; la femme de Putiphar la faisait rougir malgré elle; et elle allait répétant avec larmes ces tris-

tes vers, qu'Organa a mis dans la bouche de ses trépassés :

Da che prosperitade ci ha lasciati,
O morte, medicina d' ogni pena,
Deh! vieni a darne ormai l'ultima cena.

Lorsqu'elle était lasse d'errer ainsi sans fruit dans ce grand vide de la mort, elle se réfugiait dans sa petite église de la Spina, dont elle avait fait comme on sait son oratoire; mais là encore ses espérances étaient déçues : la divinité de ce charmant sanctuaire est la Vierge de marbre tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Loin de trouver le calme et la sérénité au pied la divine image, Hélène, à la vue de la jeune mère, ne songeait qu'à ces chastes douceurs de la maternité, dont Dieu l'avait frustrée, et dont le spectacle éveillait en elle, même en un lieu si saint, le souvenir de toutes les choses qu'il fallait oublier.

L'amour tenait sa victime d'une main de fer, les efforts mêmes qu'elle tentait pour lui échap-

per ne faisaient qu'appesantir son joug et river sa chaîne : elle revenait toujours à lui vaincue et brisée.

La confession, où elle avait aussi cherché, dans son désespoir, un refuge et un appui, n'avait pas été plus efficace. Le premier confesseur, auquel elle avait ouvert son cœur était un jeune abbé à la mode et fort recherché des femmes ; mais ce qui le faisait si bien venir d'elles était précisément ce qui la dégoûta de lui. Elle trouva un homme du monde où elle cherchait un homme de Dieu ; ses principes flexibles, sa facile morale lui déplurent : rien n'aigrit plus les âmes souffrantes, que de voir traiter légèrement un mal sérieux. Hélène fut blessée des doctrines et plus encore du ton ; elle ne voulut pas d'une absolution si cavalièrement donnée, et chercha un autre confesseur.

On lui avait recommandé un vieux moine canonisé d'avance par l'opinion publique, en attendant que la mort le mît au calendrier ; elle alla à lui, mais il la dégoûta par la banalité de ses préceptes et la grossièreté de ses interrogations :

c'était une épaisse intelligence qui ne comprenait rien, et le cœur humain était un livre clos pour ses yeux obtus. Sa sainteté n'était qu'impuissance et cécité. La duchesse fut si choquée dès la première entrevue, qu'elle n'eut pas le courage d'en hasarder une seconde : elle s'éloigna du saint comme du mondain.

Alors elle se souvint d'avoir entendu parler d'un jeune peintre de Pise qu'une passion contrariée avait jeté dans les ordres, et qui avait fait profession au couvent de l'Alvernia. Celui-là a souffert, pensa-t-elle, il me comprendra, et il doit posséder les remèdes de ce mal acharné puisqu'il en a l'expérience. Il faut que je le voie et que je me confie à lui.

Elle déclara au duc qu'elle avait une dévotion à accomplir à l'Alvernia avant de quitter l'Italie ; que ce pèlerinage lui servirait d'essai pour éprouver ses forces avant d'entreprendre le grand voyage d'Allemagne, et qu'elle désirait le faire seule. Le duc n'osa combattre une résolution dont il entrevoyait la cause et l'objet, et où

lui-même était intéressé. Il accompagna sa femme jusqu'à Florence, d'où elle partit secrètement pour le Casentino, avec Souqui et un seul valet.

XXVII.

LE FRÈRE RANIERI.

L'Alvernia est une des montagnes les plus sauvages de l'Apennin toscan, née, dit la légende, le jour même de la mort de Jésus-Christ, lors du miraculeux tremblement de terre qui annonça au monde qu'il était sauvé. Conduit par sa charité ardente et voyageuse jusque sur ces âpres sommets, saint François d'Assises les

trouva au pouvoir d'un brigand fameux qu'il convertit. Ce lieu plut au saint; il lui parut propre au recueillement ascétique, et le comte Orlando, qui en était seigneur, le lui ayant concédé, il y fonda un couvent de mineurs.

Ce couvent est encore debout et habité, mais l'esprit qui présida à sa fondation, et qui anima longtemps ces sublimes retraites, est mort, et avec lui la foi pleine, efficace, absolue qui vivifie la solitude; les choucas n'ont pas pris encore possession du clocher dont la voix fait retentir les échos alpestres; la mousse ne croît pas encore sur les pavés du temple; la chèvre furtive ne vient pas encore brouter les longues herbes des cours; mais tout cela est dans l'avenir, et un avenir prochain; le génie de la destruction plane déjà sur ces hautes demeures, et l'on peut, dès aujourd'hui, prévoir le temps où le pieux édifice ne sera qu'un monceau de ruines.

En attendant, une poignée de moines végètent prosaïquement dans cette Thébaïde, comme des plantes parasites sur les rochers; ils confessent de routine les rares pèlerins, pauvres

campagnards pour la plupart, que la dévotion amène jusque-là, ou que leur curé y envoie en pénitence; et l'un des devoirs de leur institution est de donner une hospitalité de trois jours aux voyageurs non moins rares qui traversent ces déserts : un corps de logis particulier leur est affecté sous le nom de *Foresteria*, et l'accueil qu'ils y reçoivent respire bien moins la charité tendre et spontanée du fondateur, que la contrainte, et parfois la mauvaise humeur d'un devoir imposé. Trop heureux quand l'espoir du lucre n'arrache pas un sourire intéressé à ces lèvres inertes.

Tandis que la duchesse d'Arberg allait chercher là un confesseur dans l'ancien peintre pisan, un étranger venu du Val-d'Arno était arrivé au monastère. Était-ce un pèlerin ou un simple curieux? il ne l'avait pas dit. Quand les religieux lui avaient demandé ce qu'il venait chercher parmi eux, il leur avait répondu comme Dante au Mont-Catria : La paix. Cette réponse leur avait fait supposer que ce pourrait bien être quelque nouveau frère Ranieri (c'était le nom

que portait au cloître le peintre pisan) : cette idée lui avait valu un accueil distingué. Ce même frère Ranieri lui avait été donné pour lui faire les honneurs du couvent, et pour le sonder peut-être. Le frère le menait partout et lui faisait tout voir avec une extrême sollicitude; dès le premier jour, ils s'étaient plu, soit qu'une sympathie involontaire, soit que de secrètes analogies les eussent rapprochés l'un de l'autre à leur insu.

Il y a près du cloître un oratoire isolé devant lequel il ne croît pas d'herbe, et ce lieu miraculeux est la première chose que les moines font voir aux visiteurs.

— C'est là, dit le frère Ranieri au nouveau venu, en lui montrant cet angle de terre éternellement nue, que saint François notre fondateur eut cette vision fameuse où il reçut les stigmates de l'invisible main des archanges, sceau mystérieux de grâce et de rachat dont il garda les traces le reste de ses jours. Ce grand symbole de crucifiement nous enseigne que cette montagne est un calvaire où chacun de nous doit

crucifier le vieil homme pour ressusciter homme nouveau.

L'étranger fixa sur le religieux un regard profond et inquisiteur qui semblait lui dire : Vous qui parlez, vous êtes-vous crucifié? Le franciscain ne répondit pas à cette interrogation muette quoiqu'il l'eût comprise, et, pour détourner le discours, il se répandit sur les mérites de saint François dont il se mit à raconter la longue vie d'aventures et de dévouement.

Fils d'un marchand d'Assises qui le voulait faire succéder à son trafic, il résista à la volonté paternelle et témoigna un si profond dégoût pour la vie mercantile, un détachement si absolu des choses du monde, qu'il fallut bien reconnaître en lui une vocation supérieure : son amour des pauvres était ardent, il les recherchait comme on les fuit d'ordinaire, il vivait au milieu d'eux, et, son père mort, il leur abandonna son héritage et se retira au sein des bois, où il passait ses jours dans la macération, le jeûne et la prière; mais bientôt, conduit par des visions surnaturelles comme les patriarches aux pre-

miers jours du monde, il s'embarqua pour l'Orient, fut jeté en Dalmatie par la tempête, semant partout la parole de Dieu, et comme il se disposait à la porter aux tribus sauvages et fanatiques du Maroc, il tomba malade en Espagne, de lassitude et d'épuisement.

Homme organisateur non moins qu'éloquent, il institua un nouvel ordre qu'il appela les frères Mineurs, par humilité. N'ayez ni terres, ni or, disait-il à ses adeptes; ne sollicitez aucun privilége, n'acceptez aucunes distinctions; restez pauvres comme le maître, et demeurez fidèles à l'égalité. Ensuite il les envoya prêcher le christianisme chez les infidèles, se réservant pour lui l'Égypte et la Syrie, le poste alors le plus périlleux. C'était le temps des Croisades; il part, il arrive au camp de Damiette, passe de là à Saint-Jean-d'Acre, prêche l'Évangile au sultan Meledin, comme saint Paul à Félix, et, créant des martyrs par la toute-puissance de sa parole, il offre de subir lui-même l'épreuve du feu pour rendre témoignage de sa foi. Après une vie si austère, si pleine, si laborieusement con-

sacrée au service de Dieu et de l'humanité, il vint mourir à quarante ans dans sa ville natale, aussi pauvre qu'il avait vécu.

— Voilà des vies, monsieur, continua le moine; heureux qui les imite!

— C'est une belle vie en effet, répondit l'étranger, mais de tels hommes ne sont plus possibles. Les croyances sont déplacées, et pour prêcher une foi, il faut que cette foi existe.

— Vous supposez donc que cette foi n'existe plus?

— Je ne suppose rien, je vois. Au temps de saint François, la foi était le fondement et le mobile de la société; une force active et puissante, qui la pénétrait, l'échauffait, la fécondait; la foi n'est plus aujourd'hui qu'une lettre morte, un système ou une opinion. Elle ne soutient plus l'individu et n'a plus d'échos chez les masses. Ce qui alors était la règle est maintenant l'exception. Mais pardon, mon père, je heurte vos croyances ou vos habitudes, et je ne suis point venu parmi vous pour faire de la controverse, ni pour porter le scandale.

Le frère Ranieri ne répliqua point; l'attention profonde et recueillie qu'il avait prêtée au sceptique étranger semblait témoigner de ses propres doutes, et peut-être se tut-il par prudence plus que par conviction.

L'oratoire miraculeux est à la lisière d'un bois de sapins et de hêtres, qui du cloître s'élève à l'extrême cime de la montagne jusque-là aride et nue, et la couronne d'un haut diadème de verdure. Ce pic sombre, que Dante appelle le *Sacro-Giogo*, a la forme d'un cône arrondi et tronqué et domine au loin toute la chaîne, comme Sion dressait sa tête au-dessus des collines de Jérusalem. Plus bas, les abords du monastère sont défendus par des arêtes de rochers à pic profondément crevassés, et par d'énormes précipices. Du haut de ce belvéder sacré la vue est agreste à la fois et riante : on a à ses pieds toute la vallée du Casentino, dont les terrains mouvants ressemblent, vus à vol d'oiseau, aux vagues d'une mer agitée. L'Arno y prend sa source et la traverse dans toute sa longueur pour revenir sur lui-même, après avoir tourné le

Pratomagne, qui ferme la vallée du côté opposé. La percée qu'il fait pour passer ouvre à l'œil une longue échappée sur les mélancoliques prairies du Val-de-Chiana. Tout près du cloître et immédiatement au-dessous est le village de Chiusi, où l'on voit encore les ruines du château du comte Orlando. Mais un plus grand souvenir se lie à ce hameau perdu. Vers la fin du quinzième siècle, la république de Florence y envoya, en qualité de podestat, Ludovico Buonarotti, et ce Ludovico y eut un fils qui fut Michel-Ange.

Le frère Ranieri ne prononça pas ce grand nom comme il avait prononcé celui de François d'Assises; en exaltant les vertus du saint, il ne faisait, pour ainsi dire, que remplir un devoir de position et jouer un rôle étudié; Michel-Ange, au contraire, éveillait en lui des sympathies profondes, vives, spontanées, et l'électrisait puissamment. Son œil jeta du feu, son front s'illumina, sa voix et son geste s'animèrent jusqu'à l'éloquence, et l'artiste reparut tout entier sous le froc du moine. Peut-être même n'a-

vait-il choisi l'Alvernia pour retraite que parce que Michel-Ange y eut son berceau. En brisant ses pinceaux et foulant aux pieds ses toiles, le peintre amoureux n'avait pas rompu avec l'art, et s'il ne le servait plus ouvertement, il lui rendait un culte secret dans la mémoire toujours présente du maître immortel. C'était son saint, à lui, bien plus que l'autre, et la montagne consacrée était le temple de son génie. Il aimait à contempler ces lieux mâles où l'œil du grand homme enfant avait retrouvé, en s'ouvrant au jour, les images et les formes de cette beauté virile dont le type était en lui, et il leur demandait volontiers s'ils n'avaient rien gardé de son secret. Rêvant je ne sais quelles harmonies mystérieuses entre cette nature sévère et les sévères conceptions de l'artiste, il avait baptisé chaque rocher du nom de ses chefs-d'œuvre. Les uns lui représentaient dans leur coupe grandiose le Moïse assis sur le tombeau de Jules II, les autres, les prophètes du Vatican; ceux-ci étaient à demi couchés comme le Crépuscule ou la Nuit de la chapelle mortuaire de Saint-Lau-

rent, ceux-là penchaient comme le Jour et l'Aurore : plus loin il voyait le *Penseroso ;* les réprouvés du Jugement dernier se dressaient autour de lui pendant les nuits d'hiver et hurlaient dans l'ombre des sapins battus par les vents d'orage ; dans les matinées de printemps, les élus lui souriaient sur les collines parfumées des genêts. Il n'est pas jusqu'aux lignes majestueuses de l'horizon où il ne retrouvât celles du palais Farnèse, et il voyait dans la forme arrondie du cône supérieur l'image et comme la pensée première de la coupole aérienne de Saint-Pierre.

Chaque moine a sa chimère ; le frère Ranieri avait celle-là ; c'était une véritable superstition L'étranger fut frappé de la chaleur avec laquelle il en parlait, après s'être montré comparativement si tiède dans l'apologie du bienheureux patron. Il ne put s'empêcher d'en faire, à part lui, la remarque. Le franciscain s'en aperçut.

— Je vois votre surprise, lui dit-il ; vous me trouvez, pour un homme de mon état, bien peu détaché des choses du monde, et vous vous étonnez que ces souvenirs me soient si présents.

Mais vous ne savez pas que, moi aussi, j'ai été artiste, et les vieilles cordes de ma première vie vibrent encore, malgré moi, quelques efforts que j'aie pu faire pour les briser. Avant d'être moine, j'étais peintre.

— Ah ! c'est donc vous !

— Quoi! vous, étranger, vous savez mon histoire?

— Elle m'a été racontée à Pise, où personne ne l'ignore.

— Pise! Pise! dit le moine d'une voix sourde ; vous connaissez donc cette ville de malheur ?

— Si je la connais ! répondit l'étranger en laissant échapper un soupir.

Échangeant un regard d'intelligence, ils comprirent que tous deux y avaient souffert du même mal. Ainsi se trouvait expliquée leur secrète sympathie, et ils s'enfoncèrent dans le bois sans parler.

On a deviné déjà que cet étranger n'était autre que Chavornay.

En quittant Sienne, il avait repris instinctive-

ment le chemin du Val-d'Arno, et il avait rencontré presqu'à la sortie de la ville le pâtre de Saint-Rossore, qui venait d'inspecter ses pâturages du Casentino. C'est dans cette rencontre qu'il l'avait chargé de sa lettre pour la duchesse. Comme des Cascines, où il retournait momentanément, le vieux berger devait regagner bientôt les montagnes avec ses troupeaux, ils s'y étaient donné rendez-vous. Après avoir erré quelque temps aux sources de l'Arno, Chavornay était allé l'attendre, ainsi qu'ils en étaient convenus, au couvent de l'Alvernia, et il espérait chaque jour l'y voir arriver.

Sa visite n'avait pas d'autre but. Jamais l'idée de se jeter dans les ordres ne l'avait abordé, même en ses plus grands désespoirs, et la supposition des moines n'était qu'une pure imagination de leur cerveau désœuvré. Le frère Ranieri ne s'y était pas trompé; il avait passé, lui, par ces épreuves, et il n'avait reconnu dans le mystérieux étranger ni la vocation, ni la volonté. Plût à Dieu qu'il les eût eues! Dans ce grand naufrage de ses espérances, le cloître eût

été pour lui un port de bénédiction ; mais que faire au cloître, sans la foi? N'est-ce pas s'ensevelir vivant dans un sépulcre? Chavornay le savait trop, et, l'eût-il ignoré, l'exemple de Ranieri aurait suffi pour l'instruire et pour le fortifier contre toute tentation de ce genre.

Ce n'est pas qu'il eût échappé jamais au religieux un seul mot de repentir ou de regret ; mais Chavornay avait lu dans son cœur, et il y voyait clair comme dans le sien ; la vivacité de ses souvenirs l'avait frappé ; elle prouvait combien lui avait été chère, combien lui était chère encore cette vie d'artiste à laquelle il avait à jamais renoncé, et qui était si présente à sa mémoire. Ce n'était pas là du détachement, et ses trop fréquents retours vers le passé étaient autant de protestations énergiques contre des vœux peut-être imprudemment prononcés. Enrôlé par un amour déçu sous la bannière de saint François, le peintre de Pise marchait moins en volontaire ardent et spontané qu'en conscrit résigné et contraint dans les rangs de la solitaire

milice ; toute sa force consistait à faire bonne contenance, et encore n'y suffisait-elle pas toujours. Il se taisait ; mais son silence même décelait souvent un découragement profond, et son regard un incurable ennui. Bien loin donc d'entraîner Chavornay, une telle expérience n'était propre qu'à l'éloigner du cloître, s'il avait eu la pensée d'y chercher un asile.

Mais il avait un sens trop droit et une trop saine notion des choses pour y avoir jamais songé. Ici encore victime de son impitoyable analyse, il n'était pas homme à s'éprendre, comme un enfant, de ces Thébaïdes désenchantées, et il n'était pas dupe de la tranquillité qui paraît y régner. Tous ces faux semblants de paix et de sérénité ne lui en imposaient pas : l'immobilité n'est pas le calme ; le silence n'est pas l'oubli : perçant d'un œil sûr ces vaines apparences, il lisait le vide, l'ennui, l'intérêt, l'incrédulité même ou l'imbécillité sur ces fronts placides ; le *Transeuntibus* du moine napolitain lui revenait toujours en mémoire. Mais il gar-

dait pour lui son scepticisme et sa clairvoyance, et il se fût fait scrupule de fortifier, par ses doutes, ceux déjà trop visibles du frère Ranieri.

Entrés ensemble dans le bois, ils y marchèrent quelque temps en silence, et s'arrêtèrent simultanément dans une clairière d'où la vallée du Casentino leur apparut tout d'un coup ; leurs yeux tombèrent à la fois sur l'Arno qui brillait au fond comme un fil d'or ; la vue de ce fleuve qui leur rappelait tant de choses éveilla sans doute en eux les mêmes pensées, car ils se regardèrent en même temps, et se serrèrent la main. Ils ne s'en dirent pas davantage ; aussi bien que pouvaient-ils se dire de plus ? quelles paroles eussent égalé l'éloquence de ce regard et de cette étreinte silencieuse ? Une longue pause régna, pendant laquelle Chavornay, plus maître de lui, ne changea pas de visage ; mais le frère Ranieri succomba à la violence de ses souvenirs longtemps comprimés.

— Il faut qu'une fois enfin, s'écria-t-il hors de lui, je dise ce que j'ai sur le cœur. Ce secret

m'étouffe, il faut que je m'en délivre, et que le ciel me punisse après s'il veut! Quelque torture qu'il m'inflige, elle sera toujours plus douce que le supplice du silence. Je soupçonnais votre mal, maintenant je n'en doute plus; le même dieu nous a frappés tous les deux du même trait, aux mêmes lieux. Je ne vous demande pas votre histoire; je n'ai pas besoin de la savoir. Je comprends ce que vous souffrez par ce que j'ai souffert moi-même. Mais si vous êtes venu chercher ici votre guérison, retournez d'où vous venez, car vous ne trouverez pas ce que vous cherchez; une pareille espérance n'est qu'une déception, la plus cruelle et la plus amère de toutes les déceptions. Hélas! qui le sait mieux que moi? En vous parlant ainsi, je manque à tous mes devoirs, car le supérieur m'a mis auprès de vous pour vous attirer dans les ordres et pour vous fixer parmi nous; mais, si je vais contre sa discipline, j'agis selon ma conscience, et je commettrais un sacrilége en vous laissant ignorer mes souffrances. Non, je ne vous tromperai pas; il

faut au moins que ma dure expérience serve à quelqu'un, et je vais vous dire toute la vérité. Le cloître n'a pas de remèdes contre le mal dont vous souffrez et dont j'ai tant souffert; le cloître n'a de remèdes contre aucun mal. Toutes les blessures s'y enveniment bien loin de s'y cicatriser, et je n'ai connu le désespoir que depuis que j'y suis; avant, je ne connaissais que la douleur. Le désespoir, monsieur, oh! vous ne savez pas ce que c'est, vous qui êtes libre et qui portez l'habit des vivants. Pour oser seulement prononcer ce nom, il faut avoir comme moi revêtu à vingt ans l'habit, que dis-je? le linceul des morts; il faut s'être couché plein de vie dans sa bière et avoir tiré sur soi, comme je l'ai fait, la pierre de son tombeau. Fuyez, fuyez, ces lieux sont funestes; le cloître est un enfer; tous ces hommes qui vous semblent si pleins de douceur et de quiétude sont des démons de vanité, d'ignorance et d'ineptie, trop heureux s'ils ne le sont pas d'hypocrisie et de perversité. Malheur à qui s'associe à eux sans leur ressembler! En me disant tout à l'heure

que la foi est morte, vous ne m'avez rien appris, j'en sais là-dessus plus que je ne vous souhaite d'en savoir jamais; et quand vous me disiez que les hommes comme saint François ne sont plus possibles, j'ai été au moment de vous répondre qu'ils ne l'ont jamais été et que l'histoire en a menti. Je joue ici un rôle odieux, et le masque que je porte me brûle le visage; quelle main bienfaisante me l'arrachera? Pourtant j'étais sincère dans mon sacrifice; ce n'est pas ma faute si le ciel ne l'a pas accepté, et si j'ai été la dupe d'une effroyable méprise. Dévoré d'un amour insensé, je voulais guérir, et je crus trouver dans ce désert inconnu le repos et l'oubli : le ciel a exaucé la première partie de mes vœux, j'ai guéri; mais tout le reste m'a été refusé; je n'ai jamais connu le repos, et le passé s'acharne à moi sur ce Caucase de malédiction. Plût à Dieu que je n'eusse pas guéri! j'aurais du moins quelque chose à aimer, fût-ce même sans espoir, et ce culte mortel me tiendrait lieu de tout ce que j'ai perdu; il comblerait ce vide affreux de mon cœur; mais je n'aime plus il y a

longtemps, je ne me souviens même pas d'avoir jamais aimé, et je ne sens plus rien pour la femme qui m'a jeté dans ce précipice, qu'une haine proportionnée à tout le mal qu'elle m'a fait. Non, je n'aime plus rien, le temps a éteint, même au désert, une flamme que je croyais immortelle. S'il m'arrive encore quelquefois, comme ce soir, de contempler cet Arno qui, malgré moi, et par une vieille habitude, emporte avec lui ma pensée à Pise, c'est un regard de rage et non d'amour, car je vous dis que l'amour est mort en moi. Il n'y a plus de place en mon âme que pour le désespoir. Et parce que l'éclat de ma fuite et de ma résolution fatale m'a mis quelque temps à la mode, tout le monde veut de moi pour confesseur. Les cœurs malades viennent de toutes parts me demander des remèdes et des consolations, comme si je possédais le secret de l'oubli, et que le baume sacré de l'espérance coulât de mon confessionnal comme une manne céleste. Oh ! s'ils savaient le mal qu'ils me font, ils ne viendraient pas troubler ma solitude, ils laisseraient le vieux sanglier

blessé mourir en silence dans sa bauge ; leur présence rouvre toutes mes plaies et chacune de leurs paroles est un coup de poignard, car ils me reportent sans cesse à ce monde dont je me suis cru détaché et pour lequel je sens trop que j'étais né. Je ne suis pas fait pour le renoncement, et la solitude est un feu lent qui me consume. Moi aussi j'étais artiste, et, comme Alfieri, quelque chose là me dit que j'eusse illustré mon nom. Moi aussi je sentais battre mon cœur en contemplant l'œuvre des grands maîtres, et mon œil se mouillait de saintes larmes devant les fresques du Campo Santo. Oh ! monsieur, c'est toute une vie d'art et de poésie qui s'est ensevelie dans ces murs stupides, et j'ai perdu plus que l'existence, j'ai perdu l'immortalité. Fuyez, vous dis-je, fuyez ces sanctuaires réprouvés, votre blessure n'est pas incurable ; puisque j'ai guéri, moi, tout le monde peut guérir, et vous guérirez aussi. Mais, au nom de Dieu, éclairez-vous de mon exemple, et au lieu de vous exiler du monde ainsi que vous faites, jetez-vous dans le tourbillon ; si vous êtes artiste, adorez l'art ;

si vous êtes savant, servez la science; si vous êtes tribun, allez au forum; si vous n'êtes rien, devenez quelque chose; mais vivez avec les hommes, et créez-vous un labeur sur la terre, n'importe lequel, pourvu que vous en ayez un. Nous n'avons pas de plus dangereux ennemis que l'isolement et l'oisiveté. Surtout, continua-t-il en étendant les deux mains vers le monastère en signe d'anathème, gardez-vous des séductions du cloître; c'est un serpent qui vous tente et vous flatte pour vous dévorer.

La cloche du couvent sonna tout à coup, appelant les moines à l'office. Le frère Ranieri se tut à ce bruit et laissa tomber ses bras avec un geste d'abattement, comme un prisonnier qui entend river sa chaîne après s'être cru libre. Il n'ajouta pas un mot. L'ardeur fiévreuse qui avait dicté cette terrible imprécation était épuisée; et, tant que la cloche sonna, il l'écouta, plongé dans un silence farouche. Il y avait de l'égarement dans son regard; on eût dit qu'il n'avait pas lui-même une conscience bien nette

de ce qu'il venait de dire, et qu'il cherchait à ressaisir les images à demi-effacées d'un mauvais rêve. Il ne revint à lui que lorsque la cloche eut cessé de sonner.

— Monsieur, dit-il alors en se retournant vers Chavornay, comme effrayé du secret qu'il venait de déposer dans son sein, je crois que je deviens fou, et je ne sais quel démon est sorti de l'enfer pour blasphémer par ma bouche. Quel qu'il soit, ce n'est pas, du moins, celui du mensonge; ce que j'ai dit est la vérité, et ce qui est dit est dit. Profitez de la leçon; gardez, en échange, un souvenir au malheureux qui vous l'a donnée; et si, un de ces jours, à *l'Ave Maria*, vous entendez dire que le frère Ranieri n'a pas paru à l'office, si, le soir, il ne rentre pas au cloître, soyez sans inquiétude sur son sort, c'est qu'il aura été, je ne sais où, mais bien loin d'ici, respirer l'air de la liberté.

A ces mots, il laissa Chavornay interdit, éperdu d'une confession si spontanée, si peu attendue, et il prit le chemin de l'église, dont l'orgue harmonieux semblait l'appeler à travers

les bois, comme la voix plaintive des anges rappelait, à travers l'abîme, leurs frères déchus et déshérités.

Tel était ce confesseur inconnu, que l'imagination d'Hélène lui représentait si détaché, si croyant, qu'elle venait chercher de si loin, au prix de tant de fatigues, et sur lequel elle fondait tant d'espérances pour sa guérison.

XXVIII.

LES DEUX FLEUVES.

L'étrange confession du frère Ranieri causa à Chavornay un redoublement de tristesse. S'il n'avait pas cru trouver la paix au cloître, il n'avait pas cru non plus y trouver de pareils orages. Il en était consterné. Pourtant il venait de voir un homme guéri, mais à quel prix, grand dieu ! Le remède ici n'était-il pas pire mille fois que

le mal, et le moine n'était-il pas autorisé à maudire, ainsi qu'il faisait, une guérison si chèrement achetée? Chavornay frémissait à l'idée d'une si épouvantable cicatrice, et son mal lui devint encore plus cher. Oh! non certes, il ne voulait pas guérir, il ne l'avait jamais voulu. Tout ému des aveux du moine, il se replongea pour se calmer dans le souvenir d'Hélène, comme on se jette dans une fraîche rivière au sortir d'un désert brûlant. Il avait vers elle, du haut de ces monts solitaires, des aspirations terribles; s'il s'asseyait le soir sur quelque cime ombragée de sapins, il la trouvait devant lui, assise sur les nuages. Il sentait tous les jours davantage qu'une telle vie n'était plus possible, que l'éloignement aigrissait la blessure bien loin de la guérir, que sa passion était plus forte que ses résolutions, et qu'il n'avait pas encore la puissance de sa volonté.

La saison d'ailleurs était pleine de séductions, le printemps, toujours tardif dans ces hautes régions, était alors en pleine floraison. Les dernières neiges étaient fondues; les mille sources,

les ruisseaux qui jaillissent des flancs de la sainte montagne, la sillonnaient, en descendant à l'Arno qui les absorbe toutes, de longs rubans argentés. Le soleil échauffait et vivifiait les germes de la terre, et la mollesse de l'air les faisait partout éclore. Le genêt, qui est le jasmin des montagnes, dorait toutes ces crêtes et mêlait son parfum suave et voluptueux aux parfums agrestes et sauvages du sapin, du thym, du cytise et de mille plantes alpestres fortement aromatiques. L'atmosphère était tout imprégnée de ces senteurs enivrantes, et la brise les promenait dans l'espace. D'autres, non moins exquises, émanaient de la plaine; c'était l'époque de la fenaison, la vallée tout entière était au pouvoir des faucheurs, et les foins dispersés ou déjà tassés en meules exhalaient au loin leur rustique arôme.

Chavornay respirait par tous les sens ces émanations fécondes, et il sentait aussi fermenter en lui les germes dévorants d'une jeunesse veuve et stérile. Il assistait en pleurant au réveil de la

création, et le spectacle de toutes ces splendeurs printanières ne faisait que redoubler sa tristesse. Seul au sein de l'amour universel, il faisait sur lui-même d'affreux retours. Hors de lui tout renaisssait au bonheur, à la vie; en lui tout était morne et désolé : le contraste irritait sa souffrance, et il se comparait au moribond dont le regard éteint contemple les apprêts d'une fête qu'il ne doit point voir et dont le faste insulte à ses derniers moments.

Chassés des marines par la chaleur, les troupeaux commençaient à gagner les montagnes, et le Pratomagne en était déjà tout peuplé; le tour de l'Alvernia allait venir; Chavornay attendait d'un jour à l'autre le pâtre de Saint-Rossore, et par lui des nouvelles d'Hélène. Tous les matins il allait au-devant de lui jusqu'au Corsalone, et, déçu dans son espoir, il rentrait tous les soirs au couvent, plus triste qu'il n'en était parti. Un jour qu'assis au bord du fleuve il fixait sur le sentier un regard mélancolique, il vit bien loin au bas de la montagne poindre un cavalier;

la vue du cœur lui dit, malgré la distance, que c'était l'ami si longtemps attendu. Il l'eut bientôt rejoint.

— Tu l'as vue ! lui dit-il, avant qu'il fût descendu de cheval. Parle-moi d'elle, au nom du ciel; dis-moi tout ce que tu en sais !

— Je lui ai remis ta lettre, ainsi que tu m'as recommandé de le faire, tandis qu'elle était seule.

— Et la réponse ?

— Quelle réponse ? demanda le pâtre avec surprise. Tu m'avais enjoint de n'en point demander et de lui taire même où tu étais.

— C'est vrai, dit tristement Chavornay. Ainsi, elle ne sait pas même où je suis ?

— Elle l'ignore.

— S'en est-elle au moins informée ?

— Oh ! pour cela, oui; et avec tant de chaleur, qu'il s'en est fallu de bien peu que je ne

trahisse ton secret et ne lui disse tout ce que tu m'avais défendu de lui cacher.

—Plût à Dieu que tu l'eusses fait, murmura Chavornay, presque irrité d'avoir été si religieusement obéi, et nourrissant malgré lui l'arrière-pensée d'une réunion impossible.

— Ami, reprit le vieux berger sans pénétrer le sens de ce vœu téméraire, cette femme t'aime, je l'ai vu à sa sollicitude en me parlant de toi, et à l'ardeur mal comprimée de ses regards quand j'en parlais. Je comprends bien ce que vous devez souffrir à vivre ainsi séparés, en vous aimant comme vous le faites. Pauvre jeune ami! te voilà revenu aux tout premiers temps, lorsque tu errais si triste aux Cascines, et que tu allais t'asseoir au bord de la mer pour penser à elle! Cette fois reste avec nous. Je tâcherai de te distraire, si je ne puis te consoler; et si tu ne trouves pas en moi un savant, tu y trouveras toujours un cœur pour répondre au tien et pour t'aimer!

— La vraie science est l'amour, et celle-là tu la possèdes ! J'accepte ton offre, cela est convenu, et je suis désormais des vôtres; je veux passer avec vous toute la saison.

— Réfléchis cependant à l'engagement que tu prends là ! Il ne faut pas te faire d'illusions, notre vie est dure et monotone.

— C'est cette monotonie et cette dureté même qui m'en plaisent.

— Nous n'avons le plus souvent, pour toute nourriture, que le lait de nos troupeaux. Saurastu t'en contenter ?

— Pourquoi ce qui suffit à un homme ne suffirait-il pas à un autre ? N'es-tu pas fort et vigoureux, malgré ta frugalité ?

— Moi, je suis accoutumé à cette vie dès l'enfance; je n'en ai jamais connu d'autre, et je n'ai pas, comme toi, pris l'habitude de la recherche et de la délicatesse.

— Plût à Dieu que je ne les eusse jamais

prises ces habitudes pour lesquelles je n'étais point né, et que je fusse resté fidèle aussi à la simplicité de mes premières années! Mais puisque j'ai eu la faiblesse de m'en éloigner, j'aurai la force d'y revenir.

— Je crains que l'ennui ne te gagne.

— L'ennui n'est nulle part, c'est nous-mêmes qui le traînons avec nous. L'homme qui le porte en lui le retrouve dans le bruit du monde et des plaisirs aussi bien, et plus encore, que dans le silence de la solitude. Et puis, je te le répète, cette existence n'est pas nouvelle pour moi; en y revenant, je reviens, pour ainsi dire, à mon berceau. Tu sais bien que je suis né parmi les pasteurs, et je reviens, en frère égaré, leur demander la paix et la sérénité de mes jeunes ans. Dieu, qui m'a fait si durement expier mon apostasie, bénira peut-être ce retour volontaire à ma primitive existence, et l'ombre de ma mère se consolera dans son tombeau. Peut-être oublierai-je au sein des mœurs pastorales les troubles et les douleurs dont ce monde que tu ignores,

et que j'aurais dû toujours ignorer, a été pour moi si prodigue. Mon cœur, énervé par le contact impur d'une civilisation lâche et menteuse, se retrempera dans l'air vigoureux des montagnes, et je réussirai peut-être à m'y refaire une vie selon mes vœux. Oui, ami, il me sera doux de partager avec toi le gouvernement des troupeaux et la souveraineté du pâturage. Je prendrai l'habit de peau et la guêtre de cuir; tu m'initieras, comme aux Cascines, à tous les mystères de la vie patriarcale, et si quelquefois mes souvenirs m'assiégent, je me jetterai, pour leur échapper, dans les hasards et dans les dangers; de berger je me ferai chasseur. A défaut de chamois, je poursuivrai le daim sur ses dernières crêtes, et j'irai forcer le sanglier dans ses retranchements inaccessibles.

Le vieux pâtre écoutait cette idylle dans un silence grave et tranquille; il laissait dire Chavornay, mais toutes ces choses ne lui paraissaient point aussi poétiques, car il avait depuis longtemps passé l'âge heureux où l'imagination transfigure la réalité. Cependant il n'interrom-

pait point son ami, il le laissait s'enchanter de son rêve, et ne voyait pas que c'était le rêve d'un homme éveillé.

Chavornay n'était point sa propre dupe; au bout de ses forces, il cherchait à se reprendre à quelque chose, et il s'efforçait de se tromper lui-même. Il savait trop qu'il n'y a plus d'idylles que dans les poëtes, et que l'âge d'or est une fiction que le contraste seul a rendue chère à nos générations tourmentées; aussi, tout en se complaisant dans ces fraîches images, il sentait bien lui-même qu'il se berçait sur des nuages. Son rêve pourtant n'était pas une pure chimère; il espérait quelque chose de la paix de ces lieux solitaires et du commerce journalier de ces hommes bornés et incultes. Un changement d'habitudes si brusque et si complet pouvoit produire en lui une réaction salutaire, et en réduisant la vie pour ainsi dire à son expression la plus simple, il croyait sincèrement diminuer d'autant sa capacité de souffrir et laisser moins de prise à la douleur. La nature était une sœur tendre et fidèle qui lui tendait les bras

pour le consoler, et il se donnait à elle tout entier. Ce n'est pas que l'amour fût étranger au choix qu'il avait fait de ce lieu pour y dresser sa tente : cet Arno, qu'il pouvait voir tous les jours, était une chaîne mystérieuse qui l'unissait à celle qu'il fallait fuir et dont il ne pouvait se séparer.

Ils arrivèrent au couvent tout en causant de leurs projets. Le pâtre, qui y venait plusieurs fois l'an, y fut reçu comme une vieille connaissance; ils y couchèrent tous les deux; le lendemain ils se mirent en campagne pour reconnaître le pays. La montagne de l'Alvernia a cela de particulièrement intéressant qu'elle sépare la source de l'Arno de celle du Tibre, de manière que du point culminant on peut voir à la fois les deux fleuves. Cette circonstance en fait un site unique en Italie : c'est du côté du Tibre que le pâtre de Saint-Rossore devait, cette année, établir ses quartiers d'été. C'est par là qu'ils se dirigèrent. Une année auparavant, la vue du fleuve-roi eût fait sur Chavornay une impression profonde, elle eût réveillé violem-

ment ses instincts virils et soulevé ses passions civiques. Il n'en fut rien alors : cette vue ne lui causa qu'un regret amer, car en le laissant froid, elle lui prouva qu'il n'était plus le même homme et que l'amour avait fait de lui un être nouveau. Il en conçut même une sorte de remords, et il fut toute la matinée sous l'empire de cette cruelle préoccupation.

Le paysage n'était pas propre à l'en tirer. Ils cheminaient sur des plateaux nus, couverts seulement çà et là de touffes d'herbes odoriférantes, d'où s'élançaient à leur approche de gros oiseaux sauvages, les seuls êtres animés qui peuplassent ces déserts. Des ravins creusés par les eaux d'hiver coupent le sol de larges et profondes crevasses, et des pics hérissés de rochers gris et dépouillés bornent la vue de tous les côtés. Le mont boisé de l'Alvernia dépasse de toute la tête ces crêtes déchirées, comme le palmier domine au loin les bruyères.

— Voici où nous établirons nos cabanes, dit le pâtre en s'arrêtant en un lieu où l'horizon

s'ouvre tout d'un coup, et d'où l'on découvre le pays à plusieurs milles à la ronde.

De ce point, la vue plonge sur la haute vallée du Tibre, et ne s'arrête qu'aux riantes collines de Caprèse ; non loin est une forêt de sapins dont l'éternelle fraîcheur défie les ardeurs de la canicule. Le site plut à Chavornay, et il se promit là pour l'avenir des jours calmes et des nuits sereines.

Comme il revenait au monastère, il en vit sortir un moine qui se mit à gravir d'un pas rapide le sentier qui mène au bois. Il reconnut le frère Ranieri et l'appela par son nom ; mais soit que le moine n'entendît pas, soit qu'il ne voulût pas entendre, il ne répondit rien, et continua sa marche précipitée ; il disparut bientôt derrière les sapins. Ses dernières paroles, le jour de sa confession, revinrent alors à la mémoire de Chavornay ; il eut l'idée que Ranieri exécutait sa menace, et s'en allait, comme il le lui avait dit, respirer, loin du cloître, l'air de la liberté.

Ils rentrèrent au couvent à l'heure de la

sieste ; tout le monde dormait, excepté le frère servant, spécialement attaché au service de la *Foresteria ;* Chavornay lui demanda, sans affectation, des nouvelles de Ranieri.

— Oh ! quant à lui, répondit le frère, il ne fera pas la sieste aujourd'hui ; il est, depuis plus de deux heures, dans l'église à confesser une dame étrangère, arrivée ce matin même. La pauvre dame a l'air bien souffrant, car il a fallu la porter sur les bras de Chiusi jusqu'ici.

Chavornay n'en demanda pas davantage, et tut au frère servant l'apparition qu'il venait d'avoir sur la montagne. Il ne savait comment concilier la présence de Ranieri au confessionnal et sa rencontre au bord du bois, et il entra dans l'église pour éclaircir ce mystère.

XXIX.

LE CONFESSIONNAL.

Nous avons laissé la duchesse d'Arberg partant de Florence pour l'Alvernia avec Souqui et un seul valet; elle courut la poste jusqu'à Arezzo; là, il lui fallait quitter sa voiture, les chemins ne lui en permettant plus l'usage. Elle prit des chevaux pour elle et les gens de sa suite: cette manière de voyager la fatigua cruel-

lement ; faible et languissante comme elle était, elle fut plusieurs fois au moment de renoncer à son entreprise et de revenir sur ses pas ; l'énergie morale la soutint, et l'espoir des consolations qu'elle venait chercher lui donna la force de poursuivre. Ella arriva à Chiusi brisée et hors d'état de se soutenir, mais la tête libre et le cœur toujours ferme. Nulle femme ne peut franchir le seuil du monastère. Hélène se donna à peine le temps de prendre quelque repos dans la méchante hôtellerie de Chiusi, et se fit porter à l'église quelques heures après son arrivée. Elle avait fait prévenir le frère, Ranieri et il l'attendait dans le confessionnal. C'était l'heure du silence, car c'était l'heure de la sieste ; tout le monde dormait au cloître et ailleurs ; le confesseur et sa pénitente étaient seuls dans l'église.

Aux premières paroles de la duchesse, le moine se troubla, les cordes que la présence de Chavornay avait fait vibrer en lui si récemment étaient encore toutes frémissantes, et ces mots d'amour, de devoir, de sacrifice, de re-

mords qui venaient de nouveau les frapper, l'émurent puissamment. Au lieu de répondre, il se tut de peur de laisser éclater son émotion; retranché dans un silence qu'il n'osait rompre que par de rares monosyllabes, il réussit à se faire quelque temps violence. Le sentiment de son ministère, le lieu, la qualité même de la pénitente, lui imposaient et l'aidaient à se rendre maître de lui. Tout alla bien tant qu'il put se taire, mais quand il dut absolument parler, il en fut autrement; il voyait bien que sa pénitente était une femme à part; qu'elle ne se paierait pas, ainsi que le commun des dévots, de redites vagues ou de banales consolations; qu'il lui fallait, à elle, des instructions plus délicates, plus intimes, plus senties; des directions d'un ordre supérieur; qu'elle n'était venue à lui que parce qu'elle savait son histoire, et qu'elle espérait trouver en lui la sympathie tendre et affectueuse que les cœurs à peine cicatrisés ont pour les blessures encore saignantes. Son âme ne se trouva pas à la hauteur de sa tâche; la force et la foi lui manquèrent.

— Madame, s'écria-t-il, éperdu, en s'élançant hors du confessionnal, je ne suis point ce que vous croyez, et vous ne trouverez point ici ce que vous y êtes venue chercher. Je comprends les motifs de votre choix et pourquoi vous m'avez demandé, moi, et pas un autre; vous en voulez à l'homme plutôt qu'au prêtre; allez, madame, choisissez-en un autre; l'homme est mort en moi, et, quant au prêtre, ils le sont tous ici, et vous en trouverez beaucoup qui valent mieux que moi. Demandez-leur des remèdes à votre mal, ils en ont sans doute, moi je n'en ai point. Pauvre femme! vous aspirez à des paroles d'espérance et vous vous adressez à l'apôtre du désespoir. Dieu vous guérisse et me pardonne! Priez pour moi!

A ces mots il était sorti de l'église et du cloître sans être vu de personne que de Chavornay.

Restée seule, dans cette vaste église, au pied du confessionnal où elle s'était agenouillée, Hélène fut longtemps à se rendre compte de cette scène inouïe dans les annales de la confession. Son ancre de salut venait de se casser; amè-

rement déçue, et retombée sur elle-même du haut de sa dernière espérance, elle demeura là, immobile, terrifiée du coup qui la replongeait dans les abîmes. Voilà donc ce qu'elle était venue chercher si loin, au prix de tant de fatigues, de tant de périls ! Autant valaient ses confesseurs de Pise ; s'ils ne possédaient pas les secrets du cœur, ils ne prêchaient du moins pas le désespoir. Une terreur superstitieuse s'empara de cette conscience timorée ; elle se demanda si elle serait déjà damnée, que les ministres des autels la fuyaient, et qu'à sa vue l'anathème sortait des lèvres instruites à bénir. Elle était abîmée dans cette confusion et dans cette épouvante, lorsqu'un bruit de pas retentit derrière elle, dans l'église déserte et sonore; elle tourna la tête, espérant que c'était le confesseur qui revenait à elle. O destin ! c'était Chavornay.

Il s'arrêta pétrifié. Une pâleur de mort se répandit sur son visage, et ses genoux tremblants refusèrent de le porter plus loin. Il fixait sur Hélène un œil hagard, et il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête ; étendant les deux mains

devant lui, il s'avança vers elle à pas lents et sur la pointe des pieds comme s'il se fût approché d'un spectre.

— Vous ici! s'écria-t-il d'une voix sourde et profondément altérée ; et il lui serrait le bras, pour s'assurer que ce n'était point un fantôme. Est-ce bien vous, Hélène? Hélène, parlez-moi donc.

Mais Hélène ne parlait point; également incapable d'articuler un mot et de faire un geste, elle était demeurée dans l'attitude où elle avait été surprise, froide, pâle, immobile comme ces statues du moyen âge, agenouillées sur les tombeaux. Ce silence et cette immobilité durèrent longtemps; le saisissement était égal des deux côtés, et l'émotion leur ôtait la voix. Leur premier mouvement, lorsqu'ils eurent réussi à rompre le charme qui les tenait enchaînés, fut de tomber dans les bras l'un de l'autre en fondant en larmes.

Ravie et consternée d'une pareille rencontre,

Hélène cachait sa tête dans le sein de son amant, en murmurant les mots de fatalité, de miracle, de hasard.

— Non, non! répondit Chavornay; non, ce ne sont point là des coups du hasard : il n'y a point de hasard. C'est Dieu lui-même qui nous a conduits dans les bras l'un de l'autre, parce qu'il a eu pitié de nous et qu'il ne veut pas notre mort. Il a vu l'immense effort que nous avons fait pour nous fuir; notre sincérité l'a touché; mais ce sacrifice lui a paru au-dessus de nos forces, au-dessus de la force humaine; il n'a pas eu la cruauté de l'accepter, et il n'a pas voulu qu'il s'accomplît jusqu'au bout. Lui-même, en nous réunissant, nous a relevés de notre vœu. Hélène, tu m'appartiens, et je suis à jamais à toi.

— Ne parlez pas de Dieu : ce prodige m'épouvante comme une tentation du démon; vous ne savez pas par quelles voies tortueuses sa formidable ironie m'a conduite ici; j'y venais cher-

cher des armes contre vous, et c'est à vous qu'il me livre. Le confessionnal est resté sourd à mes prières ; j'ai mis en fuite les ministres de ce Dieu que vous croyez pour nous, et ses autels se taisent à mon approche. O mon ami, je crains tout ici, et moi-même plus que tout le reste. Ou fuyez-moi, ou donne-moi la force de rester à toi.

Ses sanglots la suffoquèrent, et la voix lui manqua ; ses lèvres étaient blanches, son œil fixe et fébrile, son front brûlant, ses mains froides, et le tremblement de tous ses membres annonçait une effroyable crise intérieure. Chavornay en fut alarmé. Il soutint dans ses bras ce beau corps défaillant ; il appuya contre lui cette tête charmante qui penchait courbée par l'orage. Ces soins attentifs rappelèrent promptement en elle la vie qui menaçait de fuir ; elle releva lentement les yeux humides, et jeta sur son amant un regard tendre, ardent, inquiet, ravi ; un de ces regards ineffables, tels qu'une femme n'en a qu'une fois dans sa vie, qui révèlent le ciel, et que nul mot ne saurait peindre à qui n'en

porte pas un pareil gravé dans sa mémoire. Chavornay en eut la respiration coupée, et, tout le sang affluant au cœur, il put craindre un instant de perdre connaissance. Cette crise passée, il redevint calme ; Hélène le redevint aussi, et au tumulte inévitable de ces premiers transports succéda comme par enchantement la douce et paisible intimité de leurs plus belles journées; quand on s'aime, on s'habitue si vite à être ensemble, qu'il leur sembla bientôt qu'ils ne s'étaient jamais quittés.

La duchesse raconta à Chavornay l'étrange scène qui venait de se passer entre elle et Ranieri dans ce confessionnal où l'amour l'avait amenée comme en un dernier refuge, et la terreur superstitieuse qui s'était emparée d'elle après cette fuite inexplicable.

— C'est une faiblesse, dit-elle, et je sens bien que mon effroi n'est que le rêve d'une imagination malade ; je ne suis point assez croyante pour avoir sérieusement de pareilles alarmes. Plût à Dieu que j'en fusse capable ! car alors

j'aurais la foi, et n'aurais pas frappé en vain à la porte de tous les temples. La religion m'eût donné les armes que je lui demandais sincèrement contre moi-même, contre vous, et qu'elle m'a si impitoyablement refusées. Car enfin, pourquoi ce moine a-t-il pris la fuite?

— Parce qu'en voulant fermer vos plaies, vous avez rouvert les siennes. Vous vous êtes crue damnée, parce qu'il vous a fuie à l'heure suprême de la confession, et il ne vous fuit que parce qu'il se croit lui-même damné. Allez, si vous saviez sa vie, au lieu de trembler pour vous, vous auriez pitié de lui, et vous prieriez Dieu pour son salut. Savez-vous ce qu'il eût fait, s'il l'eût osé? Vous voulez guérir, vous aurait-il répondu, moi, je vous dis : Ne guérissez pas; vous ne savez pas ce que vous demandez ni dans quel affreux vide vous voulez vous plonger. Puis, vous effrayant du récit de sa propre guérison, il vous eût fait chérir votre mal et bénir Dieu d'avoir échappé jusqu'à présent au remède. Ne pouvant vous dire cela, il a mieux aimé

ne vous rien dire ; il a préféré la fuite à une sincérité impossible. Après cela, Hélène, voulez-vous encore guérir?

— Je ne sais pas ce que je veux. Je ne veux plus rien. A quoi m'a servi ma volonté? Elle m'a trahie toujours ou a été trahie, et mes résolutions les plus fermes, les plus sincères, n'ont été suivies que de chutes et de déceptions.

— Ne nous obstinons donc pas plus longtemps dans une lutte où nous sommes vaincus. Nous avons fait ce qui était humainement possible ; nous n'en saurions faire davantage. N'ai-je pas fui, Hélène? Ne nous sommes-nous pas condamnés volontairement à la plus atroce des séparations? Ne l'avons-nous pas exécutée bravement, loyalement, sans arrière-pensée? Est-ce notre faute si nous nous retrouvons ici? Je ne vous y attendais pas plus que vous ne m'y cherchiez. Nous sommes innocents; c'est Dieu qui a fait tout le mal, tout le bien, veux-je dire, car c'est lui qui nous rend l'un à l'autre, malgré nous-mêmes. Vous voyez bien que nous

ne pouvons vivre séparés, et que nous sommes unis par des liens indissolubles; c'est en vain que nous voulons nous fuir, les efforts mêmes que nous faisons pour nous éviter ne servent qu'à nous faire rencontrer; un charme invincible nous attire à notre insu, comme ces astres qui ne s'éloignent un temps les uns des autres que pour se rapprocher ensuite. Nous traverserions comme eux les champs du ciel, qu'après nous nous retrouverions encore. Résignons-nous donc, ô mon Hélène! au bonheur de vivre unis, comme nous nous étions résignés à l'éternelle douleur de la séparation.

— C'est affreux, disait la duchesse en cachant sa tête dans ses deux mains, d'avoir tant lutté, tant souffert pour rien, et de se retrouver, après tant de larmes, au point d'où l'on était parti. C'est là ce qui me semble une amère dérision et une ironie du destin.

— Hélène, je comprends ce qui se passe en vous; vous vous indignez de devoir notre réunion au hasard d'une rencontre, après avoir

tant combattu pour l'éviter. Mais écoutez-moi, il faut bien que vous sachiez que cette rencontre était inévitable; elle n'aurait pas eu lieu ici, que c'eût été ailleurs; malgré ma fuite et mes résolutions désespérées, je sentais bien que l'entreprise était au-dessus de mes forces, et tôt ou tard, n'en doutez pas, l'amour m'eût traîné à vos pieds, vaincu. Ne vous étonnez ni de mes lenteurs, ni de mes doutes, ni de mes longues temporisations; mon entreprise me rendait timide et circonspect; je savais que je me lançais dans les hautes mers, et l'on ne part pas pour les Indes comme pour un trajet d'une heure. J'avais en vain espéré trouver l'oubli dans l'absence; je ne connais pas l'oubli; ce que j'ai aimé une fois je l'aime toujours, et je veux toujours ce que j'ai voulu une fois, car avant tout je suis fidèle et constant. Non, Hélène, non, mon cœur n'est pas de ces sables mouvants dont les impressions fugitives disparaissent au moindre souffle, c'est un dur granit où les empreintes se gravent lentement, mais pour ne plus s'effacer.

— En peignant votre amour vous peignez le mien ; la flamme insensée que vous avez allumée en moi m'a révélé l'infini ; je sens bien qu'elle est éternelle et que rien ne peut plus l'éteindre ; mais laissez-moi vous dire un doute qui me tourmente, et pardonnez-moi de vous parler d'un autre dans un pareil moment : hélas ! vous savez trop que vous n'avez le droit d'être jaloux de personne. Voici ce qui me trouble. Je crus autrefois sentir pour le duc d'Arberg quelque chose de ce que je sens aujourd'hui pour vous, et quand je l'épousai je crus sincèrement que c'était pour toujours ; et aujourd'hui je ne l'aime plus, je ne me souviens pas même d'avoir pu l'aimer, et c'est vous que j'aime. Si c'était encore une illusion, si je devais un jour ne vous plus aimer, si j'allais en aimer un autre ! que deviendrais-je, grand Dieu? Cette idée m'épouvante, et je n'ose plus répondre de moi, je n'ai plus le droit d'en répondre ; tout me paraît possible après ce que j'ai vu. Ce frein brisé, quel autre me retiendra ? Infidèle à mon premier choix, serai-je fidèle au second ? quelle

garantie avez-vous de ma foi? O mon ami! si j'étais une de ces femmes mobiles et changeantes qui sont incapables de se fixer et qui n'aspirent qu'aux émotions de la nouveauté? Quelle épouvantable perspective s'ouvre devant moi! A quel honteux avenir suis-je donc réservée? Fuyez-moi, rejetez-moi, je ne suis pas digne de vous.

— Rassure-toi, Hélène, et ne te laisse pas aller à ces mauvais rêves. C'est encore là un délire de ton imagination troublée. Tu te calomnies, et moi je te réponds de toi. Fie-toi à ton cœur et descends au fond, tu verras bien que ce n'est pas la même chose; que tu te crées des fantômes, et que tu ne sens ni ne penses ce que tu dis.

— Oh! non, ce n'est pas la même, tu as raison, ô mon Chavornay! tu me connais mieux que moi! J'étais alors une enfant crédule, maintenant je suis une femme éprouvée, et je sais ce que j'aime et pourquoi je l'aime. En Bohême, c'était un trouble vague, un instinct nouveau, un rêve, un délire; c'était l'éveil de la

nature, le cri de la jeunesse, une aspiration violente, involontaire, vers l'inconnu ; c'était le besoin de vivre, de me révéler, comme le papillon qui frémit encore captif dans sa crysalide. Dans cet état d'isolement et d'ignorance, j'étais dévouée fatalement, non pas au plus digne, mais au premier qui s'offrirait à moi. Mais toi, ce n'est plus cela, c'est toi que j'aime, c'est bien toi, et il n'y a plus de méprise ! Je t'aime, parce que je te connais ; je t'aime avec toutes mes facultés, avec toute mon expérience. C'est une tendresse intelligente, un abandon volontaire et complet. Ta tristesse et ton isolement m'ont touchée, et le rôle de consolatrice m'a paru noble et doux auprès de toi. Tu n'es pas un simulacre d'homme, un masque comme tous les autres ; tu es un homme, toi, et jusqu'au jour où je t'ai connu, je n'avais rien vu de pareil dans le monde étroit et banal où j'ai vécu. Il y a en toi une grandeur naturelle qui impose et qui m'a séduite. Ta vertu commande le respect, et la force s'allie en toi à une adorable bonté. Il faut bien que je te dise tout cela

devant Dieu, car il faut bien qu'il sache pourquoi je t'aime, afin qu'au moins il m'excuse, s'il ne veut pas m'absoudre. C'est égal! ajouta-t-elle tristement; il eût été plus beau de persévérer et d'accomplir le sacrifice dans toute sa rigueur.

— Cela eût été plus beau, peut-être, mais cela n'est pas possible.

— Ne me le dites pas, car je le sens trop moi-même, et je n'ai pas la force d'affronter de nouveau cette horrible vie de séparation et de contrainte. Je ne puis pas vivre ainsi, je ne suis faite que pour l'amour, je ne vis que par l'amour, et sans lui je péris comme une plante sans rosée et sans soleil. Mais j'ai beau me dire qu'on ne saurait aller contre sa destinée, nous n'en sommes pas moins vaincus.

— Eh! croyez-vous donc que je n'eusse pas, moi aussi, trouvé le sacrifice absolu plus beau? Croyez-vous que je n'aie pas aussi nourri en moi l'orgueil du renoncement et de l'éternelle absence? Oui, Hélène, j'ai rêvé tout cela; comme

vous j'ai l'instinct du grand, le fanatisme de l'honneur, et en vous fuyant, j'ai jeté à l'impossible un défi téméraire ; comme les Titans, j'ai voulu escalader le ciel par mes propres forces ; mais pour soutenir l'homme en de pareilles luttes il faut plus que des instincts, il faut des croyances fixes ; abandonné à lui-même il n'est pas assez fort, et retombe à tout moment du haut de ses rêves altiers dans les abîmes du doute et du murmure ; c'est ce qui vous est arrivé à vous-même comme à moi. Vous avez frappé à la porte de tous les temples, et les vieux oracles sont restés muets, et les prêtres effrayés de leur propre incrédulité ont fui devant vous. Tous les dieux s'en sont allés; jetée sans culte et sans foi dans ces ténèbres et dans ce vide, l'humanité y marche au hasard, sans guide et sans appui. Ici même dans cette église, rien ne parle à nos cœurs pour les fortifier, et notre intelligence rougit et s'indigne devant ces grossiers symboles de la superstition populaire. Que devenir dans ce silence et dans cet abandon ? Chaque homme se fait ses dieux, chacun met sur l'autel et érige

en culte ses vertus, ses désirs, ses espérances, ses vices mêmes et ses passions. Soyons de notre siècle, Hélène, puisque nous y sommes nés; à défaut de la religion qui nous manque, faisons-nous-en une de l'amour; car l'amour peut seul suppléer Dieu; il fera plus, il nous y ramènera.

— Le devoir m'eût ramenée à lui plus sûrement; Dieu ne m'a quittée que parce que je l'ai quitté la première. Mais tout en vous disant cela j'ai la conscience que ce devoir est impossible. Je n'aime plus mon mari, je ne puis donc plus être à lui sans me dégrader et sans le dégrader lui-même, puisqu'il sait que j'en aime un autre; je ne peux plus rien pour son bonheur ni pour son repos. En m'obstinant à rester auprès de lui je le trompe, car j'entretiens en lui des espérances de retour qui ne se réaliseront jamais; ma présence fait plus de mal que mon absence, au lieu d'un malheureux j'en fais trois. Je ne puis plus rentrer au palais Lanfranchi et je n'y rentrerai jamais. Pourtant ma parole me lie. Hélas! je l'ai donnée cette parole sans sa-

voir ce que je faisais ni à quoi je m'engageais; j'ai étourdiment enchaîné l'avenir qui ne m'appartenait pas; mon serment a été celui d'un enfant, il fut dicté par l'erreur et fondé sur une illusion; l'homme à qui j'ai juré fidélité était un rêve qui s'est évanoui; cet homme-là n'existe plus, c'est un autre qui survit dans mon époux. Mon Dieu! c'est une loi bien terrible que celle qui sanctionne l'erreur et lui immole des martyrs!

Chavornay gardait le silence, comme s'il lui eût répugné de plaider sa propre cause.

— Je ne voulais pas vous dire toutes ces choses, reprit-il enfin; mais, puisque vous les dites vous-même, je n'ai pas la force de les combattre. Errant et pauvre comme je le suis, il ne m'appartient pas de forcer vos résolutions; je n'ai à vous offrir qu'une vie obscure et misérable. Le dévouement, l'abnégation, tout le beau rôle est de votre côté; je ne vous sacrifie rien, et vous me sacrifiez tout. Vous savez que je vous aime, que sans vous la vie est impossible pour moi, et qu'avec vous je suis maî-

tre du monde ; mais vous êtes libre ; j'attends votre arrêt, prononcez-le sans contrainte : quel qu'il soit, je tâcherai de trouver en moi la force de l'accepter.

— Au nom de Dieu, mon ami, ne brusquez pas les choses ; laissez-moi le temps de me reconnaître. Une résolution prise dans un pareil moment n'aurait pas de valeur ; et vous êtes trop fier pour abuser de l'état où vous me voyez. Avant tout, j'ai une prière à vous faire. J'ai besoin de solitude, promettez-moi de me laisser partir seule.

— Vous n'allez pas au couvent, j'espère.

— Vous savez bien que non : je ne suis ni assez croyante, ni assez détachée. Je pars pour le château que ma mère m'a laissé en Allemagne. Quand j'y serai arrivée, vous viendrez m'y rejoindre : c'est là que je vous donnerai ma réponse. Jusque-là je désire être seule.

— Puis-je consentir à vous laisser faire seule

un si long voyage, surtout dans l'état de faiblesse où vous êtes? Hélène, c'est impossible!

— Je ne crains pas le voyage; Souqui m'accompagnera, et j'ai avec moi un vieux serviteur de confiance. Et puis, si je meurs en route, ce sera une délivrance, et j'en rendrai grâce à Dieu.

— Osez-vous bien, devant moi, faire un vœu si féroce? Vous avez l'imagination pleine de ténèbres!

— Pardon, mon ami, je vous afflige; mais je suis à la fois si heureuse et si malheureuse, que la mort qui finirait ce combat me semblerait douce. Accordez-moi la grâce que je vous demande. Ne comprenez-vous pas le besoin que j'ai d'être seule pour me recueillir après une pareille crise? et ne vous ai-je pas laissé trop voir que vous n'avez rien à craindre de ma solitude ni de mes résolutions?

La cloche sonna en ce moment : la sieste

était finie et l'heure des vêpres était arrivée. L'église allait se remplir des habitants du cloître : les deux amants n'y pouvaient rester plus longtemps.

— Vous me le promettez, n'est-ce pas? reprit la duchesse.

— Puisque vous le voulez, il le faut bien ; mais c'est parce que vous le voulez : un si long voyage m'épouvante.

— Je vous remercie, répondit Hélène en lui tendant la main.

Les premiers moines arrivant déjà au chœur, ils sortirent de l'église et redescendirent lentement à Chiusi, sans qu'on pût rien soupçonner des deux scènes qui venaient de se passer au confessionnal.

XXX.

PRÉPARATIFS.

La santé de la duchesse était profondément altérée depuis longtemps ; mais, nerveuse et passionnée comme elle était, toute secousse morale, toute émotion, quelle qu'elle fût, lui rendait une énergie factice qui retrempait, pour ainsi dire, en elle les ressorts de la vie et leur prêtait une vigueur

nouvelle ; elle revint à Chiusi beaucoup mieux en apparence, et infiniment plus forte qu'elle n'en était partie. Chavornay s'y trompa comme elle ; cette révolution inespérée adoucit les regrets de ce départ solitaire auquel il avait fallu consentir, et lui fit envisager avec moins d'inquiétude ce long voyage où il ne devait pas l'accompagner. Les adieux furent doux et tristes, mais sans amertume : ce n'était plus une séparation, ce n'était qu'une absence momentanée ; on savait qu'on allait bientôt se revoir, et qu'on ne se quittait quelques jours que pour s'unir ensuite plus étroitement. Chavornay du moins n'en doutait pas. Ce désir de solitude qui s'était tout d'un coup emparé d'Hélène aurait pu paraître à tout autre un caprice et une bizarrerie, tout autre aurait pu s'en blesser ; mais il avait, lui, une trop profonde connaissance du cœur humain, et une intelligence trop intime, trop éprouvée des passions pour s'étonner ou s'alarmer, encore moins s'offenser. N'était-ce pas au contraire le présage d'un bonheur sûr et prochain? Quel cœur fier et délicat s'y fût mépris et n'eût rougi

de se montrer ombrageux et pressant dans un moment pareil ?

Les résolutions d'Hélène étaient prises ou bien près de l'être ; elle avait fait un premier pas ; avant d'en faire un second, elle avait senti l'impérieux besoin de mettre un espace entre la vie d'où elle sortait, et celle où la passion l'entraînait irrésistiblement. Ce dernier tête-à-tête avec elle-même était un dernier hommage que l'amour rendait en elle au devoir, le dernier et sublime effort d'une conscience effrayée et défaillante : c'était une halte forcée, un temps d'arrêt involontaire au milieu d'une course impétueuse, aveugle, dont la rapidité troublait la vue, et comme le point fatal entre deux existences qui toutes les deux l'épouvantaient, l'une parce qu'elle lui semblait impossible, et l'autre inévitable. Arrivée là elle hésitait entre ces deux mondes également formidables, et n'osait, dans sa perplexité, regarder ni devant elle ni en arrière ; semblable à un voyageur que le vertige prend au sommet d'une montagne et qui ne sait plus

comment descendre, ne voyant autour de lui que des précipices.

Et puis, dans toutes les vies, et indépendamment de toutes les positions, il est des jours de crise et de combat où l'âme, et c'est là peut-être une des plus douloureuses infirmités de la nature humaine, a une si grande soif de solitude, qu'il lui faut le désert à tout prix. L'ami le plus intime, la femme la plus chère perdent leur charme dans ces moments terribles; leur présence attriste plus qu'elle ne console; on ne la recherche plus, on l'évite; tout importune, tout pèse, tout obsède, et Dieu lui-même ennuie, c'est Fénelon qui l'a dit.

La duchesse repartit de Chiusi comme elle y était venue; seulement, à défaut de Chavornay, qui tint sa promesse dans toute sa rigueur, en restant à l'Alvernia, elle ne put refuser l'escorte du pâtre de Saint-Rossore, jusqu'à Arezzo. Sur le soir, et comme elle traversait un lieu sauvage et désert, elle aperçut de loin, à travers les demi-lueurs du crépuscule, trois cavaliers

arrêtés au milieu du chemin. Ils avaient l'air d'attendre quelqu'un, et ils ne se dérangèrent pas à son approche. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à une centaine de pas d'eux, ils vinrent au-devant d'elle au petit trot, et, dans le premier qui l'aborda, elle reconnut Campomoro.

— Me trouvant à la campagne ici près chez un ami, lui dit-il d'un air dégagé, j'ai reconnu votre voiture à Arezzo ; on m'a dit que vous étiez allée en pèlerinage à l'Alvernia, et je venais au-devant de vous avec nos gens pour vous offrir mes services. Je ne vous croyais pas si bien accompagnée, poursuivit-il d'un ton ironique, en jetant sur le vieux pâtre un regard où la colère se mêlait au mépris. Ceci est pour vos gens, continua-t-il plus bas, et de manière à n'être entendu que de la duchesse; mais vous, vous savez bien ce que je viens faire. Vous m'avez porté un défi, j'ai relevé le gant. Je vous ai annoncé que je m'attachais désormais à vos pas, et que vous me verriez paraître au moment où vous vous y attendriez le moins ; je

tiens parole, me voici. Je viens savoir si vous avez bien fait vos réflexions, et si vous ne vous seriez point ravisée. J'ai toujours à votre service la lettre de votre amant; quand vous la voudrez, vous savez que vous me trouverez toujours disposé à vous la rendre. Vous n'avez pour cela qu'un mot à dire.

Tout en parlant, il s'était approché fort près de la duchesse, et avait mis son cheval au pas du sien. Et comme Hélène ne lui répondait pas, et s'efforçait de dissimuler son effroi sous le masque de l'indifférence et de la froideur :

— Vous n'avez rien à craindre, lui dit-il, je ne ferai point ici de scène ridicule, et vous n'aurez pas besoin de recourir à la protection du noble chevalier qui vous escorte à défaut de son digne ami. J'ai voulu seulement vous prouver que j'ai l'œil ouvert sur vous, que je suis toutes vos actions, toutes vos démarches, que je ne suis point un fanfaron de paroles et que je fais ce que je dis. Oui, madame, je vous suis pas à pas comme un génie invisible, et je me

trouve à vos côtés alors même que vous me croyez le plus loin de vous; je vous répète que ma persévérance vous étonnera et vous vaincra si elle ne vous désarme pas. Vous ne m'attendiez pas : eh bien ! vous me trouverez partout de même. Cette rencontre n'est que la première, et le prélude de beaucoup d'autres. Soyez sur vos gardes et toujours prête à me recevoir. Aujourd'hui je ne prolongerai pas ma visite; je vous rends votre liberté, et je retourne chez mon ami imaginaire.

A ces mots, il salua poliment la duchesse, comme s'il eût pris congé d'elle de la manière la plus naturelle, et, se jetant dans un chemin de traverse, il disparut bientôt, suivi de ses deux valets.

Ce qu'il n'avait pas dit à Hélène, c'est qu'il avait manqué son coup. Informé par le docteur Vital, qui le servait toujours à son insu, qu'elle devait faire seule le voyage de l'Alvernia, il n'avait fait qu'un saut de Livourne, où il était resté depuis sa dernière aventure, à Arezzo

où elle devait nécessairement passer. C'est un enlèvement, cette fois, qu'il venait tenter. Il comptait avoir raison du vieux serviteur d'Hélène, au moyen de ses deux acolytes, et s'emparer d'elle aisément dans ces lieux solitaires. Une fois maître d'elle, il l'aurait cachée dans quelque solitude des Maremmes, en attendant de la pouvoir conduire clandestinement dans son île. Ses mesures et ses informations bien prises, il s'était mis en embuscade avec ses deux braves; mais la présence inattendue du pâtre de Saint-Rossore avait renversé tous ses plans. Il n'avait pas osé se risquer avec un pareil champion, et remettant à une autre rencontre l'exécution de son projet audacieux, il était retourné comme on l'a vu.

La duchesse n'avait pas été sa dupe. Instruite par tant d'expériences, elle avait pris l'alarme et pénétré ses mauvais desseins au premier coup d'œil. Le regard instinctif qu'elle avait jeté sur le pâtre lui avait donné l'éveil à lui-même, et, sans comprendre nettement la nature du danger, ni de quoi il s'agissait, il était sur ses gardes, prêt

à se faire tuer, s'il le fallait, au premier geste de la duchesse. Toute cette scène avait été fort rapide; Campomoro avait brusqué le dénoûment et battu en retraite avec célérité ; mais Hélène craignait que ce ne fût qu'une feinte, et que, battu sur un point, il ne revînt l'attaquer sur un autre.

— Vous ne savez pas le service que vous venez de me rendre, dit-elle au pâtre quand le Corse eut disparu; mais j'ai encore une grâce à vous demander, c'est de m'accompagner jusqu'à Florence.

On devine la réponse du pâtre. Reconnaissant d'une si grande faveur, il se mit aux ordres et à la discrétion de la duchesse, et, le lendemain, ils couraient la poste sur la route de Florence.

Chavornay s'était résigné plus qu'il n'avait consenti à ne point accompagner Hélène ; à peine fut-elle partie qu'il se repentit de sa condescendance et se reprocha l'énormité de sa promesse. Quand il se vit seul sur cette montagne

déserte, il lui parut impossible de supporter vingt-quatre heures cette solitude, que, la veille encore, il se préparait à supporter des mois, des années, et l'ardeur de son regret lui fit exagérer les dangers du voyage d'Hélène. — J'ai consenti à ce qu'elle fût seule, pensa-t-il, mais je n'ai pas promis de ne point la protéger. Je la suivrai de loin, sans qu'elle s'en doute; sa solitude ne sera point troublée, et il me sera doux de veiller sur elle à son insu.

Ce compromis avec lui-même lui parut tout concilier, et sa résolution fut prise à l'instant. Il partit le jour même par la route des montagnes, beaucoup plus courte que celle d'Arezzo, et arriva à Florence avant la duchesse. Il épia son arrivée à la porte San-Niccolò, et la vit entrer sans en être vu. Elle était seule; le pâtre de Saint-Rossore l'avait quittée à la dernière poste, car il n'y avait plus de danger, et elle n'avait pas voulu entrer à Florence avec lui, de peur d'attirer l'attention sur elle. Elle désirait échapper à tous les regards, et s'alla cacher dans une pe-

tite hôtellerie, où Chavornay ne la perdit plus de vue, voyant tout sans être vu.

Elle ne resta à Florence que le temps nécessaire aux préparatifs, elle ne se donna pas même celui du repos; le mieux de l'Alvernia se soutenait et la saison était magnifique; elle voulait profiter de ces deux circonstances heureuses pour hâter ce redoutable voyage et pour le faire vite. Au reste elle n'en était pas trop effrayée et ne partageait pas toutes les alarmes de Chavornay; elle ne doutait point d'elle, elle touchait au moment critique de sa vie et se refusait à supposer que sa force pût la trahir dans cette grande conjoncture. Une seule chose l'inquiétait: elle appréhendait une nouvelle rencontre de Campomoro, et, sous l'empire de cette préoccupation, elle avait songé à se faire accompagner jusqu'à sa destination par le pâtre de Saint-Rossore. Mais avec lui elle n'était plus seule; ce n'était pas Chavornay, et pourtant c'était lui; cette vivante image eût tyrannisé ses pensées durant tout le voyage et forcé ses résolutions. Autant aurait valu Chavornay lui-même, et

peut-être eût-elle eu recours à sa protection si elle l'avait su si près d'elle. Toutefois l'idée d'un enlèvement ne lui était pas venue, elle craignait seulement une insulte, et, pour se mettre à l'abri de quelque nouvelle tentative, elle prit un second domestique et un courrier sûr, fit armer tout son monde, et se crut assez bien gardée, sur une route d'ailleurs si fréquentée.

Ces précautions n'étaient point inutiles, et les craintes d'Hélène étaient fondées. Campomoro l'avait suivie de près à Florence, et là il avait découvert sa retraite. Il ignorait sa rencontre à l'Alvernia avec Chavornay et son prochain départ pour l'Allemagne; mais l'absence de son mari, qui l'attendait à Pise, et le soin qu'elle mettait à se tenir cachée lui parurent suspects; il soupçonna quelque mystère, et l'épia si bien qu'il finit par pénétrer les apprêts d'un départ clandestin. Il sut même qu'un courrier avait été engagé. Il fit chercher ce courrier comme s'il eût eu l'intention de le prendre à son service, et, le sondant adroitement, il apprit de lui que la duchesse partait seule, et que son iti-

néraire était tracé pour l'Allemagne, en passant par Bologne, Ferrare, Trévise, et les Alpes Carniques. Il n'avait pas besoin d'en savoir davantage, son instinct jaloux lui révéla tout le reste.

— Elle fuit son mari, pensa-t-il immédiatement; elle a donné rendez-vous en Allemagne à son amant, où il est sans doute déjà, puisqu'on n'en a plus entendu parler; mais elle n'y est pas encore et elle me trouvera sur son chemin.

Sa première idée fut une nouvelle tentative d'enlèvement au passage de l'Apennin, mais les précautions d'Hélène lui prouvèrent qu'elle était sur ses gardes, et ce moyen lui parut trop chanceux. — Il faut qu'elle passe le Pô, se dit-il tout d'un coup : elle est à moi! — Il se frappa le front à ce trait de lumière, et il partit immédiatement pour Ferrare, avec une avance de douze heures sur la proie qu'il croyait déjà tenir.

Avant de partir, il usa d'un stratagème diabolique pour dérouter le duc, dont il crai-

gnait que l'inquiétude et bientôt la poursuite ne vinssent déranger ses plans; il écrivit à son fidèle docteur Vital, non point que la duchesse s'envolait avec son amant, il s'en fût bien gardé, mais qu'elle était tombée malade à l'Alvernia; qu'il l'avait appris par un voyageur qui en revenait, et que le mal paraissait sérieux. Tandis qu'ils iront la chercher là-haut, pensait-il en écrivant ce cruel mensonge, moi je ferai mon affaire sur le Pô.

Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. Le duc était inquiet de sa femme; elle ne lui avait point écrit, et ne voulait le faire, maintenant, que d'Allemagne, alors que ses résolutions seraient irrévocablement prises et ses destinées fixées à jamais. Vraie et sincère comme elle l'était, que pouvait-elle lui écrire auparavant, et quelle assistance espérer d'un homme dont elle avait tant de fois expérimenté la petitesse de cœur et l'incurable médiocrité? Certaine de n'être point comprise en disant toute la vérité, et ne voulant pas la déguiser, elle aima mieux se taire tout à fait. C'est ce silence qui inquiétait

le duc ; l'avis imposteur de Campomoro, dont Vital lui laissa ignorer la source, redoubla son inquiétude : il fallait qu'Hélène fût déjà bien mal, pour n'avoir pu lui écrire elle-même ; et si elle ne lui avait pas fait écrire par un autre, c'était sans doute pour ne pas l'alarmer. Il partit en toute hâte, accompagné de Vital.

J'oublie de dire que, sur ces entrefaites, il avait gagné son procès, et que, devenu altesse sérénissime, son premier acte de souveraineté avait été d'élever son fidèle docteur à la haute fonction de conseiller aulique.

Comme le duc partait de Pise pour l'Alvernia, la duchesse sortait de Florence par la porte de Bologne. Ainsi les deux époux se tournaient le dos sans le savoir. Hélène était seule dans la voiture ; Souqui occupait le siége de devant, et les deux domestiques celui de derrière. Le courrier galopait en avant, mais avec ordre de ne jamais s'éloigner trop, et de revenir sur ses pas à un signal convenu. La duchesse courait la poste à six chevaux, afin d'aller vite, et les trois

postillons étaient un renfort utile à tout événement.

On atteignit bientôt les premières pentes de l'Apennin. La matinée était fraîche et sans nuage ; des myriades de lauriots et de chardonnerets chantaient dans les pins ; le grenadier des haies épanouissait au soleil son aigrette étincelante, le chèvrefeuille et le jasmin parfumaient l'air : la création tout entière n'était qu'une hymne d'allégresse. Çà et là, seulement, quelques cyprès dressaient, au milieu de ce joyeux paysage, leur pyramide mélancolique, comme une pensée triste traverse le cœur au milieu d'une fête.

La voiture volait, plus qu'elle ne roulait, à travers cette nature enchantée. Complétement rassurée quant à une surprise du Corse, Hélène n'y pensait plus. Tout entière à elle-même, absorbée dans le sentiment de l'action qu'elle commettait, elle tournait et retournait en tous sens cette terrible idée ; elle aimait à se dire qu'elle était toujours libre et maîtresse de l'ave-

nir, qu'elle tenait sa destinée dans sa main, que rien encore n'était perdu, et elle croyait avoir gagné beaucoup en ajournant les solutions; noblement dupe de ses dernières illusions, elle ne s'apercevait pas que son cœur aspirait à ces solutions différées avec une telle impatience, que la rapidité des six chevaux lui paraissait d'une lenteur désespérante. Son château de Bohême lui apparaissait de loin comme la terre apparaît aux marins dans l'orage, quoiqu'ils sachent que mille périls, et la mort peut-être, les attendent sur cette terre si ardemment souhaitée.

A quelque distance derrière elle, tantôt plus près, tantôt plus loin, mais jamais devant, courait une chaise légère et fermée qui paraissait régler sa marche sur la sienne. Un homme seul l'occupait; cet homme était Chavornay.

Ainsi la duchesse, qui se croyait si seule, voyageait à son insu entre son ennemi, qui ne la

précédait que de quelques heures, et son ami qui la suivait à vue, comme entre son bon et son mauvais génie.

XXXI.

LE PO.

La matinée avait été chaude, et, quoique le soleil commençât à décliner, la chaleur était encore ardente. Le Pô coulait silencieusement dans son large lit, entre un double rideau de saules et de peupliers, et pas une barque ne peuplait la solitude des flots. Un vaste champ de maïs s'étendait sur la rive du fleuve, et quel-

ques bouquets de bois formaient çà et là, au milieu de ces plaines caniculaires, des oasis d'ombre et de fraîcheur. La vigne, suspendue aux rameaux, suivant l'usage italien, serpentait d'un arbre à l'autre, et retombait en guirlandes gracieuses. La campagne était déserte comme le fleuve; les laboureurs faisaient la sieste, et les bestiaux étaient à l'étable; les oiseaux même se cachaient sous les muets ombrages, et l'on n'entendait dans l'espace que le cri aigu et métallique des cigales qui ne faisait que rendre plus profond le silence universel.

En ce moment, une péote remontait le Pô, en rasant la côte. Quand elle fut arrivée près de l'endroit où la route de Ferrare débouche au bord du fleuve, elle s'arrêta; un homme sauta sur la rive.

— Tu m'as bien compris, dit-il au patron, et tu exécuteras mes ordres ponctuellement?

— Votre seigneurie peut être tranquille, elle sera contente de moi.

— Je me fie à toi, et tu peux compter sur ma parole; mais, écoute-moi bien, je vais te répéter encore une fois mes instructions, de peur que tu ne les aies oubliées et que tu ne fasses quelque confusion. Une dame arrivera tout à l'heure de Ferrare en poste.

— Je sais cela.

— Tandis que la voiture passera sur le bac, tu feras monter la dame dans ta péote.

— C'est convenu avec les bateliers; je leur ai payé la moitié d'avance afin qu'ils ferment les yeux et les oreilles.

— C'est bien! Quand cette dame sera à ton bord, qu'elle soit seule ou avec sa femme de chambre, tu sais ce que tu as à faire?

— Je gagnerai le large à force de voiles et de rames, jusqu'à ce que votre seigneurie m'ait rejoint.

— C'est cela même. Si, par hasard, la dame prenait peur et qu'elle se mît à crier...

— Eh bien! je la laisserais crier, et je redoublerais de vitesse; d'ailleurs elle aura beau appeler à son aide, personne ne viendra ni même ne l'entendra; le fleuve est large; à cette heure-ci il est désert, et ses cris n'arriveront pas jusqu'au rivage; je réponds de l'affaire.

— Je ne tarderai pas à te rejoindre, et alors le reste me regarde. Tu n'auras plus qu'à faire ce que je te commanderai. Mais, dis-moi, ta péote est-elle en état de tenir la mer?

— Oh! pour cela, vous pouvez être tranquille, elle en a vu bien d'autres, et ce n'est pas l'Adriatique qui me fait peur.

— Nous verrons. En attendant, il faut sortir du fleuve, c'est l'essentiel. Que je sois content de toi, et tu le seras de moi.

Ces instructions données, Campomoro, car c'était lui, monta sur la levée du fleuve, et son œil inquisiteur resta fixé longtemps avec inquiétude sur la route de Ferrare; mais rien ne poin-

tait à l'horizon. La route poudreuse était déserte comme le fleuve et la campagne. Dans son anxiété, le Corse se promenait à grands pas sur la levée qui lui servait de belvéder.

Il se trouvait là, sans y songer, en un lieu consacré par la poésie et par l'amour : un soir, un voyageur, venu de Ferrare à pied, se mit à remonter le fleuve à pas lents; il était seul; il portait sous le bras son léger bagage, et il marchait la tête basse, l'œil fixe, absorbé profondément dans ses pensées. Ce voyageur solitaire était le Tasse fuyant la princesse Éléonore. C'est dans ce lieu même que le Corse vindicatif complotait un rapt. La duchesse devait traverser le Pô en cet endroit pour regagner les Alpes. Il le savait et l'attendait au passage pour se rendre maître de sa personne. Une fois dans la péote, elle était à sa merci; il comptait toujours l'emmener dans son île, et là avoir raison de ses dédains : le coup était audacieux, et tout si bien calculé, qu'il semblait impossible que sa proie lui pût échapper.

Il était là depuis une heure, dévoré d'impatience, et rien n'avait paru; tout à coup il se précipita au bas de la levée, et s'élançant vers la péote :

— La voici! dit-il au patron ; de l'agilité, de l'audace, et ta fortune est faite.

A ces mots il se jeta dans une barque légère amarrée à la rive, et, faisant force de rames, il alla attendre un demi-mille plus bas l'exécution de son hardi projet.

A peine s'était-il éloigné, que le courrier de la duchesse et bientôt la duchesse elle-même arrivèrent au bord du fleuve. On s'arrêta pour attendre le bac qui se trouvait à l'autre rive, et les postillons se mirent en devoir de dételer. Hélène, était seule, comme au départ, plutôt couchée qu'assise au fond de sa calèche. Comme elle ne paraissait pas disposée à descendre, quoiqu'il le fallût pour embarquer la voiture, un marinier s'approcha de la portière, son bonnet à la main.

— Si madame veut prendre les devants, dit-

il, j'ai là ma péote toute prête, et qui la portera à l'autre bord en deux coups de rame.

L'officieux marinier n'était autre que le patron vendu à Campomoro.

— Je vous remercie, mon ami, lui répondit la duchesse d'une voix mourante; mais je ne crois pas que ce soit pour aujourd'hui. Mon enfant, ajouta-t-elle en s'adressant à Souqui, qui était à l'autre portière, tu avais raison, j'aurais dû rester à Ferrare; je suis hors d'état d'aller plus loin; chaque secousse de la voiture est une torture insupportable, et je suis si faible, que je ne puis faire un mouvement; il m'est impossible de mettre pied à terre; dis qu'on attende; quelques instants de repos me rendront peut-être assez de force pour continuer le voyage; en ce moment je ne le puis, il me semble que je vais mourir.

— Au nom de Dieu, madame, ne dites pas ces choses-là, s'écria Souqui épouvantée de la pâleur de sa maîtresse : c'est un accès de faiblesse qui passera; n'ayez pas ces idées sinistres.

Hélène ne répondit pas; elle laissa retomber sa tête au coin du carrosse, joignit ses mains sur sa poitrine, et resta quelque temps plongée dans une immobilité profonde; sa respiration était si faible et son visage si pâle, qu'on eût pu la croire déjà morte. Souqui, qui veillait auprès d'elle, crut qu'elle s'était assoupie, vaincue par la chaleur et par la fatigue; elle fit taire et éloigner tout le monde, de peur que le bruit des postillons et des chevaux ne la réveillât; mais Hélène ne dormait pas, ses yeux ne s'étaient fermés que par accablement, et, quoique la force lui manquât pour parler, elle entendait tout ce qui se disait autour d'elle.

Nous l'avons laissée au sortir de Florence, gravissant par une matinée calme et riante les premières pentes de l'Apennin. En entreprenant seule un voyage si long et si rapide, elle avait trop présumé de ses forces. Au fond, elle se faisait peu d'illusions sur l'état de sa santé; elle la savait faible, dévastée, ruinée; et quand à l'Alvernia, elle avait dit à Chavornay qu'elle portait la mort dans son sein, ce n'avait point été

dans sa bouche une phrase banale et puérile, mais l'expression d'une conviction triste et profonde. Le mot lui était échappé malgré elle.

Toutefois elle avait espéré que la force morale lui tiendrait lieu de la force physique, et qu'elle suffirait à elle seule pour la soutenir. Elle l'avait soutenue en effet quelque temps, et la première journée s'était passée sans accident; mais le froid l'avait saisie au sommet de l'Apennin, et elle était arrivée à Bologne avec la fièvre. Elle n'en avait pas moins persisté dans son projet; elle s'était raidie contre le mal, et, se donnant à peine quelques instants de repos, tant elle avait hâte d'arriver, elle avait poussé jusqu'à Ferrare. Là, les symptômes avaient pris un caractère si grave, qu'elle-même en avait été alarmée. Souqui, plus alarmée qu'elle, s'était opposée de toutes ses forces à ce qu'elle continuât, dans un état pareil, ce voyage meurtrier; Hélène s'était obstinée dans sa résolution, se flattant que, si elle parvenait aux Alpes, le brusque changement de climat et surtout l'air natal opéreraient en elle une réaction salutaire, et pour-

raient déterminer une crise favorable; elle avait donc poursuivi sa route, mais elle n'avait pas fait la première des deux postes qui séparent Ferrare du Pô, qu'elle était tombée dans l'épuisement où nous l'avons vue. En vain avait-elle fait un dernier effort, un effort désespéré, sa volonté n'avait plus été obéie, et les organes avaient fléchi.

Elle demeura longtemps anéantie dans une léthargie physique et morale qui était plus près de la mort que du sommeil. Tout le monde, excepté Souqui, s'était éloigné; le silence régnait autour d'elle et les cigales chantaient. La chaleur était suffoquante, pas un souffle n'agitait les feuilles, une atmosphère de plomb pesait sur la terre et l'écrasait.

— De l'air! de l'air! murmura la duchesse en étendant ses deux bras aux portières.

Quand elle voulut se soulever pour sortir de ce carrosse où elle étouffait, elle retomba sur elle-même et ne put faire un mouvement. Il fallut venir à son aide; deux valets la prirent

sur leurs bras et la déposèrent, en plein air, sur une espèce de lit que Souqui avait préparé avec les coussins de la voiture. La duchesse resta là sans parler comme on l'avait posée; son regard distrait errait au hasard sur le fleuve ou s'allait perdre dans l'infini du ciel. Souqui, agenouillée auprès d'elle, l'éventait, attentive à ses moindres désirs; le reste de ses gens étaient dispersés à l'entour, et assis à quelque distance avec les mariniers; les postillons attendaient l'ordre du départ. Le patron de la péote avait l'œil fixé de loin sur sa proie, et ne la perdait pas un instant du vue.

Que se passait-il alors dans le cœur d'Hélène? où ses pensées s'envolaient-elles? l'idée de la mort l'avait-elle vraiment saisie, ou si elle était tout entière à l'ami dont elle avait voulu l'absence? se repentait-elle de l'avoir ordonnée, et, lui faisant un crime de sa soumission, lui reprochait-elle d'avoir obéi? Quelles que fussent ses préoccupations et ses alarmes, aucun signe extérieur ne les trahissait; ses regards perdus, son visage pâle ne laissaient paraître aucune émotion, et elle

restait abîmée dans un impénétrable silence.

Une chaise de poste arriva en ce moment par la route de Ferrare; un voyageur en sortit : c'était Chavornay.

Depuis Florence, il avait suivi la duchesse pas à pas sans jamais la devancer; son cœur s'élançait vers elle, et s'il n'eût écouté que lui, il eût trahi mille fois sa présence; mais il s'était imposé l'obéissance, et il avait mis dans l'accomplissement de ce devoir volontaire un sentiment chevaleresque et presque religieux qui le soutint jusqu'au bout et le tint à distance. Et puis il lui était doux de veiller de loin sur Hélène à son insu, et de respirer l'air qu'elle avait traversé; rêvant entre eux je ne sais quelles sympathies muettes, quelles communications mytérieuses, il se plaisait à croire que quelque chose de lui-même allait à elle, comme il vivait en elle, quoique séparés jusqu'au but lointain qui devait les réunir.

S'il eût su l'état de souffrance et d'épuisement où la duchesse était tombée, nul doute

qu'il ne se fût lui-même relevé de son vœu, et qu'il n'eût volé auprès d'elle pour la soigner; mais, la voyant toujours courir devant lui avec la même vitesse, il était sans alarmes; une fois seulement, au passage de l'Apennin, la nuit était si froide, qu'il en craignit l'effet sur la santé chancelante d'Hélène. Arrivé à Bologne, il fut au moment de faire appeler Souqui pour avoir par elle des nouvelles de sa maîtresse, mais il résista à la tentation; se montrer à l'une, c'était se montrer à l'autre, et il craignit de la part de Souqui une indiscrétion qui de la sienne eût passé pour un manque de parole. Ses inquiétudes se dissipèrent lorsqu'il la vit partir de Bologne quelques heures après y être arrivée. A Ferrare, il eut les mêmes inquiétudes, et se rassura par les mêmes motifs, et il arriva au Pô sans avoir le moindre pressentiment du spectacle qui l'y attendait.

Quand il aperçut la duchesse couchée au bord du fleuve, son premier mouvement fut de se rejeter en arrière et de persévérer dans son incognito; mais son inquiétude ne le lui permit

pas, et il courut vers Hélène tout hors de lui.

Sa brusque présence ne parut pas l'étonner ; elle tourna vers lui un regard plein de reconnaissance et d'amour, et, lui tendant la main :

— Je vous attendais, lui dit-elle d'une voix éteinte ; quelque chose en moi me disait que vous alliez venir ; je vous remercie, mon ami, de m'avoir suivie, il m'eût été dur de mourir sans vous avoir revu. Vous ne me rendez pas la vie, car je sens que c'est fini et que je touche à ma dernière heure, mais vous me rendez la mort moins cruelle.

— Hélène, Hélène ! quelles choses dites-vous là ? Au nom du Ciel ne parlez pas ainsi, vous me faites un mal affreux ; que vous est-il donc arrivé ?

— Il ne m'est rien arrivé ; je vous ai dit, en vous quittant, que je portais la mort dans mon sein, et je la portais en effet. Je ne croyais pas dire si vrai. J'avais cru pouvoir en éloigner

l'heure ; mais j'avais trop présumé de mes forces : elles m'ont abandonnée et trahissent ma volonté.

— Vous vous exagérez le mal, et vous prenez pour l'épuisement de la vie ce qui n'est que la fatigue du voyage.

— Non, mon ami, je n'exagère rien, et je ne m'abuse point sur mon état. Je vous ai dit bien des fois que je n'étais pas faite pour les luttes et les orages au milieu desquels je vis depuis une année ; ma santé, toujours délicate, a achevé d'y périr.

— Et vous restez là sans secours, sans soins ! Et l'on n'a pas même été chercher un médecin ! Mais vos gens ont perdu la tête.

— Tout secours est inutile : les médecins ne peuvent rien à mon mal. Ne donnez aucun ordre, je vous en supplie, et ne faites pas d'éclat. Je vous dis que je meurs, et je désire mourir en paix. Ce n'est pas le médecin qu'il me faut, c'est le prêtre ; et si vous voulez appeler quelqu'un,

faites venir le curé du plus prochain village; mais vous, restez auprès de moi : je ne veux pas que vous me quittiez, je veux mourir auprès de vous.

— Pourquoi repousser les soins? Pourquoi ne pas lutter contre le mal, puisque vous reconnaissez vous-même le danger? Laissez-vous, au moins, transporter dans quelque maison voisine.

— Je préfère rester ici; je suis si faible, que le moindre mouvement achèverait d'épuiser le peu de forces qui me restent : j'aime mieux vous les donner.

Et comme Chavornay insistait :

— Ne troublez pas, ajouta-t-elle, mes derniers moments par une contradiction inutile; je vous dis que la mort est là, et tout ce que vous tenteriez pour l'éloigner ne ferait que la hâter.

En prononçant ces paroles découragées, Hélène tenait la main de Chavornay, et la serrait fortement, comme si elle eût craint qu'il ne

l'abandonnât. Épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle se tut et garda le silence quelque temps. Tout le monde s'était éloigné ; elle était demeurée seule avec Chavornay.

— Est-ce ainsi que je devais vous retrouver? lui disait-il d'une voix sombre et en attachant sur son pâle visage un regard consterné. Est-ce là le rendez-vous que vous m'aviez donné? Est-ce que Dieu a pris à tâche de se rire de nous, ou sommes-nous les jouets d'une aveugle fatalité ? Mais non ; je ne puis croire à ce que vous dites, ce serait trop affreux. Le mal n'est point aussi grave : c'est votre imagination frappée qui se crée ces fantômes.

— Plût au ciel que vous dissiez vrai ; mais, hélas ! ce serait vous tromper que d'encourager vos espérances. Jugez plutôt vous-même, poursuivit-elle en appuyant la main de Chavornay sur son cœur ; vous voyez qu'il ne bat presque plus, et que la vie est bien près de le quitter.

— Non, cela est impossible, impossible, car, alors, il n'y aurait pas de Dieu !

— Cela prouve au contraire qu'il y en a un. Écoutez-moi, mon ami, et faites effort sur vous-même pour ne pas m'interrompre. J'ai beaucoup de choses à vous dire, et nous avons bien peu de temps; je ne sais même si j'aurai la force de vous dire tout. Mettez-vous là tout près de moi, car j'ai la voix bien faible, et tâchez de vous contenir.

Chavornay s'agenouilla à côté d'elle, et, sa main toujours dans la sienne, il se pencha sur son visage, afin de lui épargner tout effort de voix, et pour ne rien perdre de ce qu'elle avait à lui dire. Il ne pouvait prendre au sérieux ses alarmes, et, malgré sa mortelle pâleur et son accablement, il se refusait à croire que le destin eût voulu se jouer d'eux à ce point; il croyait à une crise passagère, et il espérait tout de la jeunesse et de l'amour. La duchesse ne lut pas l'espérance écrite dans les yeux de son amant, car elle avait fermé les siens, comme pour se recueillir plus profondément. Quand elle les rouvrit et qu'elle le vit si tendrement

penché sur elle, elle lui sourit tristement, et, lui prenant la main qu'elle lui avait laissée libre, elle les retint toutes les deux dans les siennes.

— Je t'aime, ô mon Chavornay, lui dit-elle d'une voix basse, et je te dois les heures de ma vie les plus délicieuses ; c'est même par toi que j'ai vécu ; avant de t'avoir connu, j'existais, je ne vivais pas. Je te dois une reconnaissance infinie pour les émotions que tu as éveillées en moi, et pour les preuves d'amour que tu m'as constamment données. Je me suis livrée à toi tout entière, et tu m'as respectée avec une tendresse héroïque ; quand tu m'as vue prête à succomber, tu m'as fait un bouclier de ta force, bien loin d'abuser de ma faiblesse. Le beau rôle, en tout ceci, a été pour toi, et tout le dévouement est de ton côté. Je te dévoile ma pensée tout entière, et je m'abandonne sans réserve ; ainsi, rien de ce que je pourrai te dire ne devra te blesser ni même te contrister. A cette heure suprême où je touche, les choses

se replacent à leur jour véritable, les apparences s'évanouissent, la vérité reste seule, comme le soleil levant dégagé des vapeurs de la nuit; l'orage des passions s'apaise devant la froide image de la mort, et les voix éternelles de l'infini font taire les voix passagères d'ici-bas. Mon cœur a beau murmurer et me dire que je meurs trop tôt, ma conscieuce me dit, au contraire, que je meurs trop tard. J'aurais dû mourir avant de vous aimer au point de ne pouvoir vous résister, avant même de vous avoir connu. Il est vrai qu'ainsi je n'aurais pas vécu, mais, du moins, je serais morte sans reproches et sans remords.

— Hélène, vous vous calomniez, je ne puis permettre que vous parliez ainsi de vous-même.

— Je vous supplie encore, mon ami, de ne pas m'interrompre et de faire vos efforts pour m'écouter avec calme; vos paroles m'agitent trop et le son de votre voix me cause à lui seul une émotion qui me trouble tout à fait. Non, mon Chavornay, je ne me calomnie point et

vous avez de moi une trop bonne opinion. Ce n'est pas ici le moment de s'abuser sur soi-même et de se faire des illusions intéressées. Il vous est échappé une fois sur vous-même un mot qui m'a fait une impression profonde ; j'ai l'instinct de la vertu, me disiez-vous un jour, je n'en ai pas la pratique. C'est vous alors qui vous calomniez, car vous avez pratiqué la vertu, c'est moi qui y ai manqué, et votre mot est ma condamnation. J'aime la vertu : j'en ai l'instinct inné dans mon cœur, je me la posais sincèrement comme le but et l'intérêt de ma vie ; née dans un rang où les femmes ont beaucoup de priviléges et de libertés, il me semblait beau de me permettre d'autant moins à moi-même, que le monde me permettait davantage : ce défi souriait à ma fierté, à mon orgueil peut-être, et j'étais flattée intérieurement de donner à ce monde facile et tolérant le spectacle d'une duchesse honnête femme ; mais cela n'était pas dans ma puissance, peut-être n'était-ce pas dans ma nature, et cette consolation me fut refusée ; mise à l'épreuve, je n'ai fait que des

fautes et des chutes ; j'ai bien lutté quelque temps ; mais quand le danger est devenu pressent, la force m'a manqué pour le combattre sérieusement ou pour le fuir, et vous avez vu jusqu'où est allée ma faiblesse. Je ne vous raconterai pas l'affreux désenchantement qui suivit de près mon mariage, l'histoire en serait trop longue, et vous en avez assez vu pour deviner le reste. D'ailleurs il me siérait mal de prononcer ici avec un sentiment d'amertume le nom de celui que j'ai outragé par mon amour pour vous et par ma fuite. Le premier homme qui depuis mon mariage fit impression sur moi fut le comte Campomoro : la beauté de sa voix et de sa figure me frappa, et son caractère altier ne me déplaisait pas ; mais en le connaissant davantage je m'éloignai de lui, et vous n'ignorez pas les moyens par lesquels il acheva de s'aliéner mon esprit ; non, ce n'est pas à un pareil homme que j'aurais jamais pu rendre mon cœur. Toutefois cette impression, toute passagère qu'elle ait été, fut une leçon pour moi ; elle m'apprit que j'étais détachée du duc et me donna la conscience des périls que j'allais

avoir à affronter : c'est alors que je vous connus ; l'effet que vous produisîtes sur moi ne fut pas si prompt que celui du comte, et c'est pour cela même que je m'en défiai moins ; mais quel abîme entre vous deux ! et que les suites ont été différentes ! Toute durée est dans la lenteur ; voilà pourquoi l'impression que je reçus de vous fut plus lente, elle devait être éternelle. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai déjà trop dit ; vous savez l'empire que vous prîtes sur moi et les coupables et imprudents otages que je ne cessai de vous donner, en dépit de mes résolutions et de tous mes principes ; vos scrupules que je devinais, parce que je les éprouvais moi-même, ne faisaient que m'attacher à vous davantage ; je comprenais votre réserve, j'en aimais les motifs et je sentais bien que c'était à moi à aller à vous et que vous ne pouviez prendre l'initiative. C'est alors que la lutte avec moi-même devint difficile, impossible ; je me voyais aimée ; je ne pouvais vous dire que vous l'étiez aussi ; l'honneur dressait entre nous ses barrières, le devoir élevait en moi sa voix mécontente et le

moment était venu de donner le grand exemple que j'avais médité et de réaliser tous les rêves de mon imagination. Mais le but que je m'étais proposé était trop loin de moi ; l'haleine me manqua pour l'atteindre, et je tombai dès les premiers pas. Dieu me pardonne ma chute ; je l'expie par ma mort.

Ici la duchesse se tut, oppressée par la fatigue. Elle serrait fortement contre sa poitrine les mains de Chavornay et fut quelque temps encore sans parler ; lui-même se taisait ; que pouvait-il répondre ? qu'avait-il à dire ? Il avait le cœur frappé d'épouvante, et son œil hagard passait d'Hélène au ciel et du ciel à Hélène, comme pour redemander à Dieu cette vie qu'il retirait à lui et pour lui reprocher une cruauté si froide et si gratuite. Il ne put se contenir, malgré la prière et les injonctions de la duchesse.

— Hélène, lui dit-il d'une voix altérée, vous êtes pour vous-même d'une impitoyable dureté ; je vous dis que vous vous méconnaissez, que vous vous calomniez et que votre cœur est plein

de spectres. Votre faute en est-elle une? Nous n'avons connu l'amour que par ses souffrances, par ses combats, et vous appelez cela un crime! Et cette mort impossible, cette mort féroce à laquelle je ne puis croire encore, vous osez l'appeler une expiation, un châtiment!...

— Au nom de Dieu, mon ami, pas de sophismes; si la dernière faute n'a pas été commise de fait, elle l'est d'intention; elle l'a été mille fois dans mon cœur.

— Eh! l'eût-elle été en effet, serait-ce après tout un crime irrémissible, et la fidélité sans l'amour est-elle possible?

— Je sais que beaucoup de femmes accueillent ces excuses avec empressement; mais ce sont là des défaites qui ne sauraient me satisfaire; je ne suis point un esprit fort, et ma nature répugne à ces commodes doctrines. J'ai reconnu et trop senti que l'éternelle fidélité dans le mariage est une loi dure, et peut devenir à la longue une épouvantable tyrannie; je ne sais quelle

transformation l'avenir réserve à la morale et à la loi conjugale; mais cette réforme, si elle s'opère, je ne la verrai pas, et la génération dans laquelle je suis née n'en jouira pas non plus; l'éducation ne nous y a pas préparées; et quant à moi, je suis si faible que la résignation, si cruelle qu'elle soit, me semble moins difficile à supporter que les conséquences de la révolte. O mon ami! vous aviez raison quand vous m'écriviez que les générations transitoires sont des générations infortunées; elles ne marquent leur passage que par des larmes; anneaux perdus de la chaîne éternelle des âges, elles ne servent qu'à lier le siècle qui meurt au siècle qui naît, et ne connaissent de l'un et de l'autre que les difficultés et les côtés mauvais: une pareille destinée est ingrate et misérable; pourtant c'est la nôtre, et je meurs sans savoir où je vais ni ce qui m'attend par-delà ce seuil formidable que je vais franchir.

— Ne dites pas que vous mourez, dites que vous voulez vivre pour moi; car que voulez-vous

que je fasse sans vous sur la terre? Hèlène, nos deux âmes n'en font qu'une, et la première qui s'en va doit entraîner l'autre avec elle.

— Espérons que cette séparation n'est qu'une absence et que tôt ou tard nous nous retrouverons pour nous aimer en liberté et ne nous plus quitter. La mort serait trop affreuse si elle ne portait pas en elle ces consolations et ces espérances ; mais promettez-moi de ne pas me suivre ; jurez-moi de vivre pour garder ma mémoire.

— Le puis-je, le puis-je? s'écria Chavornay en cachant son visage dans le sein d'Hélène ; non, je ne jure rien, je ne puis rien vous promettre.

— Il le faut cependant, à moins que vous ne veuilliez me rendre la mort doublement cruelle. Vous êtes un homme fort, vous avez souffert, vous avez su souffrir; appelez votre force à votre aide, et souvenez-vous de ce que vous êtes et de ce que vous avez été. Une femme qui perd

son amant perd tout; un homme qui perd sa maîtresse perd beaucoup, sans doute, mais il ne perd pas tout comme elle. Il lui reste de mâles devoirs à remplir sur la terre, et une destinée à accomplir à travers la douleur et l'adversité. Cette destinée, accomplissez-la courageusement et faites votre carrière pour l'amour de moi. Vous avez une place à prendre dans la société, allez la conquérir, car si vous ne la preniez pas, elle resterait vide. Serez-vous tribun? serez-vous poëte? Je ne sais, mais vous serez, sans nul doute, quelque chose de grand et d'illustre, car vous avez l'âme grande, et, à la longue, il y a une justice parmi les hommes. Rappelez-vous ce que vous m'avez dit tant de fois, que, né dans le peuple, vous aviez une œuvre à faire pour lui; allez, révélez au monde ces vertus simples, ces sentiments magnanimes dont vous m'avez montré le modèle en vous, et que je ne soupçonnais pas avant de vous les avoir vu professer. Que le monde apprenne aussi à les connaître, à les estimer, à les imiter, et ne le frustrez pas d'un si noble exemple.

—Hélène, ne vous y trompez pas ; tout ce qu'il y a en moi de bon, c'est à vous que je le dois. C'est pour vous que j'aurais voulu illustrer mon nom et donner à ma vie quelque éclat; il me semblait qu'ainsi je me rendrais moins indigne de vous; mais, si vous n'étiez plus là pour me soutenir du regard, pour m'encourager du sourire, que voudriez-vous que je fisse de cette gloire stérile, dont la conquête serait désormais pour moi sans motif et la possession sans douceur? Quel charme peuvent avoir des succès non partagés et une renommée solitaire?

— La vôtre ne le sera pas; je serai de moitié dans vos prospérités, comme je l'ai été dans votre infortune; mon absence n'en sera même pas une; ma pensée sera partout où vous serez, et mon âme veillera sur vous du haut du ciel. Allez, vous dis-je, retournez dans votre patrie, servez-la, aimez-la, payez-lui votre dette de citoyen; et quand vous serez plus triste, quand vous vous sentirez plus abandonné, plus seul, vous tournerez les yeux du côté des Alpes, vous

songerez que je repose par-delà ces montagnes qui vous sont chères, dans cette Italie où vous fûtes tant aimé : cette pensée vous sera douce et vous aidera à porter le faix de la vie.

— Je vous répète, Hélène, que cela ne se peut pas; je ne puis consentir à me séparer de vous, à vous perdre; je ne puis vivre seul; non, je ne veux pas que tu meures.

— La véritable force consiste à se résigner à la nécessité; et, puisque vous ne voulez pas me promettre de vivre, je vous le commande avec l'autorité que la mort donne aux lèvres prêtes à se fermer pour jamais. Vous vivrez, mon ami; je le veux, je l'ordonne, et je t'en supplie à genoux; si tu repoussais ma prière, tu me ferais beaucoup de mal, et tu aurais à te reprocher d'avoir empoisonné mes derniers instants.

— Je vous promets tout, je jure tout, je veux tout ce que vous voulez.

— C'est un serment sérieux que j'exige, ce n'est pas une défaite arrachée à l'impatience par

l'importunité ; mettez votre main-là, et jurez, par les derniers battements de ce cœur qui est à vous, que vous vivrez après moi.

— Je jure d'essayer, c'est tout ce que je puis faire, vous n'en sauriez demander davantage ; mais jure-moi, toi, de ne pas mourir. On a vu un grand effort de volonté éloigner la mort : cet effort, fais-le ; retiens la vie prête à fuir ; l'amour fera ce miracle

— Le temps des miracles n'est plus, et je n'ai pas mérité d'en faire ni qu'on en fît pour moi ; je ne suis point assez pure devant Dieu. Je vous remercie de vivre, vous me l'avez promis, et je compte sur votre parole : cette assurance me soulage et m'aide à supporter la séparation. Et maintenant fortifiez votre cœur, et préparez-le au coup qui va nous frapper. Si cette absence est affreuse, songez qu'elle n'est pas éternelle, et qu'il est impossible que nous ne nous réunissions pas tôt ou tard. Et puis, n'y a-t-il pas quelque consolation à penser que nous nous quittons dans toute l'ardeur, dans toute la plé-

nitude, dans toute la virginité de notre amour? Pas un orage n'a grondé dans notre ciel, pas un nuage ne l'a traversé; il est serein encore comme une aurore de printemps; qui sait ce que le soir nous promettait, et quelles épreuves nous étaient réservées pour le lendemain : nous échappons à tout cela, et notre printemps n'aura pas d'hiver. Quand je ne serai plus, vous n'aurez de moi que des souvenirs doux et paisibles; mon image vous apparaîtra dans toute sa pureté; plus tard, peut-être, il n'en eût plus été de même; des brouillards l'eussent obscurcie, et le souvenir des beaux jours eût été gâté par celui des mauvais. Que d'amours purs et grands à leur naissance ont fini mal et se sont éteints dans les regrets et dans les pleurs! Je bénis Dieu de mourir avant les mécomptes et les désenchantements et d'emporter au ciel un amour immaculé.

Ces consolations désespérées n'en étaient pas pour Chavornay : debout à côté d'Hélène, et les bras croisés sur sa poitrine, il l'écoutait d'un air sombre et incrédule, et, ce qui était pour elle un sujet de bénédiction, était pour lui, au

contraire, en ce moment suprême, un sujet de regret et de malédiction. Son œil, morne et fixe, était baissé sur Hélène : à la vue de cette femme mourante et si belle, il songeait avec rage qu'elle lui était ravie dans toute la fleur de sa jeunesse, dans l'ivresse d'une passion réciproque; qu'ils avaient consumé en luttes, en combats, en sacrifices tout le temps du bonheur; qu'il la perdait sans avoir connu avec elle et par elle les félicités inouïes que l'amour leur promettait, et ce qui ajoutait à son désespoir, c'est qu'il la perdait au moment même où il la croyait à lui pour jamais. Il était reçu par la mort au rendez-vous donné par l'amour. Cette ironie du destin lui semblait si atroce, qu'il maudissait Dieu dans son cœur et attachait un regard sinistre sur ces trésors de beauté qui s'étaient donnés à lui et qu'il n'avait pas possédés.

— Mon ami ! lui dit Hélène en levant sur lui un œil calme et doux, vous avez de mauvaises pensées et l'esprit de ténèbres vous tente; je lis sur vos traits ce qui se passe en vous; chassez

ces idées funestes et rapprochez-vous de moi; vous ne voudriez pas me faire de pareils adieux.

— C'est vrai, Hélène! c'est vrai! répondit Chavornay en s'agenouillant de nouveau à côté d'elle et en lui prenant les mains; j'ai d'affreuses tentations et je suis assiégé de visions sauvages; mais je ne puis me résigner à te perdre, et je proteste avec toute l'énergie de mon amour. Non, Hélène, je ne veux pas te perdre, je ne veux pas te laisser mourir, je ne dois pas accepter, sanctionner par ma résignation une si affreuse déception.

En prononçant ces inutiles redites, il lui pressait les mains, il la serrait dans ses bras, il baisait son front pâle, il réchauffait de son souffle ses pieds froids et déjà morts. La duchesse n'opposait aucune résistance à ces caresses désolées, elle n'en avait ni la force ni la volonté; un sourire triste et douloureux errait sur ses lèvres, et toute la vie semblait s'être concentrée dans son œil intelligent et profond.

— Remettez-vous, mon ami, reprit-elle d'une voix presque éteinte, et tâchez de vous contenir un peu, votre douleur me fait tant de mal que vous me faites mourir deux fois.

Ici encore la parole lui manqua; le sourire, qui était resté sur ses lèvres, s'évanouit; ses yeux se fermèrent, et elle tomba dans un assoupissement précurseur de la mort. La vie ne se révélait plus en elle que par le mouvement imperceptible de son sein. Chavornay attendait son réveil dans un silence farouche et une immobilité presque léthargique; ses mains étaient aussi froides que celles d'Hélène, son front aussi pâle; on eût dit deux statues.

Les gens de la duchesse suivaient à distance cette scène déchirante; ils ne pouvaient entendre ce qui se disait, mais ils le devinaient, et ils étaient muets d'attendrissement. Souqui sanglotait à l'écart, car elle avait plus que les autres le sentiment du danger de sa maîtresse. Les postillons et les mariniers avaient cessé leur conversation, et, debout sur la levée du Pô, ils avaient de loin les

yeux fixés sur les deux étrangers. Ils n'entendaient pas non plus leurs paroles, mais ils n'en avaient pas besoin pour comprendre ce qui se passait entre eux, et leur âme italienne sympathisait aux souffrances de l'amour.

Le soleil, d'un or vaporeux, était près de descendre derrière les peupliers et les saules du rivage opposé, et ses derniers rayons teignaient au loin d'un violet foncé ces collines Euganéennes où Pétrarque est enseveli. L'ombre de l'amant de Laure semblait planer, du haut de sa montagne, sur ce théâtre de deuil et d'amour, déjà consacré par l'amant d'Éléonore. Le fleuve réfléchissait dans ses eaux lentes toutes les teintes du ciel et de la terre.

On entendit dans la campagne le bruit d'une sonnette; c'était le curé du village voisin qui apportait le viatique. A son approche tout le monde se découvrit et s'agenouilla; la duchesse ouvrit les yeux, et, quittant la main de Chavornay, elle le pria de se retirer un peu et de la laisser quelques instants seule avec le

prêtre. Ce curé était un vieillard simple et naïf qui remplissait son ministère en conscienc et avec conviction. Accoutumé à n'officier que pour des villageois, il ne fut cependant point intimidé par le rang de sa pénitente ; il se pénétra de sa mission, et célébra la cérémonie avec une solennité triste et paisible. La confession d'Hélène fut courte ; elle reçut les sacrements avec sincérité, sinon avec une foi absolue. La cérémonie terminée, elle pria le prêtre de bénir le champ où elle se trouvait, parce qu'elle désirait être ensevelie à l'endroit même où elle aurait expiré.

— Je ne veux, lui dit-elle, qu'une simple pierre sur laquelle on gravera mon nom, et l'on bâtira auprès, sur le bord du fleuve, une chapelle que je dote, et où je vous prie de venir prier pour moi.

Malgré la résistance d'Hélène, on était allé chercher un médecin ; il arriva comme le prêtre venait de terminer la cérémonie. Au premier examen, il déclara que sa présence était inu-

tile et que toute tentative que l'on ferait pour transporter la malade ne pourrait que lui être funeste et précipiter sa fin.

Dans ce moment la duchesse aperçut Souqui tout en larmes et à genoux à côté d'elle.

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-elle d'une voix pleine de tendresse, il te restera après moi la consolation de m'avoir aimée et servie fidèlement.

Tout à coup un homme, qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière un arbre, s'élança brusquement aux pieds de la duchesse.

— Madame, s'écria-t-il, avant d'aller recevoir le pardon de Dieu dans le ciel, n'avez-vous rien à pardonner sur la terre ?

— Vous ici, monsieur le comte ! j'étais loin de vous y attendre.

— Et c'est pourquoi j'y étais ; j'y venais pour vous surprendre, pour m'emparer de vous, pour assouvir par la violence ma vengeance et

mon amour. Il y a vingt-quatre heures que je vous attends ici pour vous enlever au passage, embusqué comme un bandit qui attend sa victime au coin d'un bois; mes mesures étaient prises, vous ne pouviez pas m'échapper, vous m'appartenez irrévocablement; mais le Ciel n'a pas permis que cette abominable action s'accomplît, et je viens, à genoux, vous demander pardon de mes persécutions et de mes outrages.

— Je vous pardonne, monsieur; je n'ai à cette heure ni rancune, ni ressentiment, et votre retour d'ailleurs vous absout.

— Alors, madame, donnez-moi votre main en signe d'oubli.

La duchesse lui tendit la main; Campomoro la prit et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Vous êtes la plus noble des femmes, reprit-il, et je vous avais indignement méconnue; mais il y en a si peu comme vous que mon erreur était excusable; je vous supposais comme toutes

les autres, vous êtes une femme d'exception et je ne croyais pas qu'il en existât. Mais est-il possible que je vous retrouve en cet état, et la duchesse d'Alberg devait-elle mourir ainsi seule au milieu d'un champ?

—Puisse ma mort expier ma vie et m'obtenir de Dieu le pardon que son humble ministre vient de me faire espérer! Je voudrais croire à tout ce qu'il m'a dit, ajouta-t-elle en s'adressant à Chavornay, qui était son unique pensée, et, sans plus regarder Campomoro; ce serait un grand repos pour moi et pour vous. Quoique ses paroles ne soient pas tombées dans un cœur préparé par la foi, elles m'ont pourtant apaisée et fortifiée; et je sens que si tout ce qu'il m'a dit n'est pas vrai, tout, non plus, n'est pas faux; j'ai la conscience intime, inébranlable, que la mort n'est qu'une métamorphose, que tout ce qui est bon en nous doit survivre à cette dépouille périssable, comme l'homme fait rejette les vêtements de l'enfance. Je t'avais donné rendez-vous, ô mon Chavornay! dans mon château de Bohême, je te donne

rendez-vous maintenant dans le monde invisible des esprits, dans cette divine patrie des âmes, où l'amour est immortel, où il n'y a plus de larmes, plus de séparations, plus d'adieux.

La duchesse se recueillit en elle-même, visiblement absorbée dans les dernières luttes de la mort. Elle demeura quelques temps privée de mouvement, les mains croisées sur sa poitrine; mais bientôt elle en étendit une avec effort, comme si elle eût cherché quelque chose; Chavornay prit cette main dans les siennes; et, la parole manquant à Hélène, un ineffable sourire, revenu sur ses lèvres, fit assez comprendre que c'était bien là ce qu'elle cherchait.

Debout aux pieds de la duchesse, Campomoro avait les yeux fixés sur ce tableau de douleur, avec un attendrissement et une consternation profonde : toute pensée de rivalité et de haine s'était éteinte, des deux côtés, dans la grande pensée de la mort.

— Allons, monsieur, disait-il à Chavornay, de la force; vous n'êtes pas le plus malheureux,

car vous êtes sans reproche et vous êtes aimé.

Il y eut un long silence, pendant lequel l'agonie d'Hélène parut plus pénible. Les brises du couchant parurent la soulager, la vie lui revint dans un soupir, et, se retournant vers Chavornay.

— Vous êtes, lui dit-elle, ma dernière pensée; pourtant je ne devrais songer qu'à Dieu; mais vous êtes uni, dans mon cœur, si étroitement à lui, que je ne peux plus vous séparer.

Un moment après elle reprit :

— Il m'est doux d'expirer auprès de ce que j'ai le plus aimé sur la terre;... mets ta main là... sur mon cœur... que je sente bien que tu es près de moi... que tu m'aimes... que tu m'es fidèle... jusqu'à la mort...

Chavornay voulait répondre, il ne le pouvait pas; sa poitrine oppressée ne laissait échapper aucun son, et, contractée par la douleur, sa bouche était serrée convulsivement. Cette catastrophe était si brusque qu'il ne pouvait se persuader, quoique les mains d'Hélène fus-

sent déjà froides et les battements de son cœur presque imperceptibles, que ce qu'il voyait et entendait ne fût pas une vision, fille du sommeil et des ténèbres. Il fixait un œil de stupeur sur ce visage pâle, et ce visage était si calme, qu'on pouvait croire encore que cette agonie était un sommeil.

Hélène ne parlait plus; de temps en temps, seulement, elle pressait doucement la main de Chavornay, et ces légères étreintes témoignaient seules qu'elle respirât encore. Une fois elle fit un effort peur soulever la tête, mais elle ne le put. Chavornay la lui souleva; il l'appuya doucement contre sa poitrine, en l'enveloppant de son bras. La mourante lui exprima, par un faible serrement de main, qu'il l'avait comprise; elle laissa tomber sa tête sur le sein qui la soutenait; elle porta jusqu'à son front, par un dernier effort, la main de son amant, et l'appuya ensuite sur ses lèvres.

En ce moment le soleil se coucha derrière les peupliers de la Lombardie. Hélène s'éteignit avec le dernier rayon de la lumière du soir.

Quand les derniers devoirs eurent été rendus à la duchesse, Souqui reprit la route de Pise pour annoncer au duc la fatale nouvelle; Campomoro remonta seul dans la péote, et Chavornay alla rejoindre le pâtre de Saint-Rossore dans les montagnes de l'Alvernia.

Quelques jours après, une chaise de poste ar-

riva de Ferrare au bord du Pô; deux voyageurs en descendirent et s'informèrent des mariniers du bac, si une jeune femme, qu'ils désignèrent, n'avait point passé le fleuve quelques jours auparavant.

Les deux voyageurs n'étaient autres que le duc d'Arberg et le docteur Vital. Arrivés en toute hâte au couvent de l'Alvernia quelques jours après qu'Hélène en était partie, ils en étaient repartis eux-mêmes immédiatement. Ils étaient retournés à Pise, où ils croyaient trouver la duchesse; ne la trouvant pas, ils étaient revenus à Florence, où ils étaient allés aux informations, et, de poste en poste, de renseignement en renseignement, ils l'avaient suivie de loin jusqu'au Pô; ils s'étaient croisés de nuit avec Souqui, au passage de l'Apennin, et de part et d'autre on ne s'était pas reconnu.

— La dame que vous cherchez, leur répondirent les mariniers, est bien venue ici en effet, mais elle n'a point passé le fleuve; allez voir si c'est bien elle, ajoutèrent-ils en indiquant du

doigt la place où la duchesse était ensevelie ; son nom est écrit sur cette pierre blanche que vous voyez là ; elle n'a point voulu d'autre épitaphe.

Le duc s'approcha du lieu qu'on lui désignait et lut le nom d'Hélène gravé en lettres noires sur la pierre.

FIN.

TABLE.

XVIII. Insomnie.	4
XIX. Une Crise.	30
XX. La Spina.	45
XXI. Journal de Chavornay.	61
XXII. Retour.	79
XXIII. Aveu.	94
XXIV. L'Échange.	127
XXV. Suite du Journal de Chavornay.	160
XXVI. Le Campo Santo.	190

XXVII. Le Frère Raniéri. 240
XXVIII. Les deux Fleuves. 254
XXIX. Le Confessionnal. 249
XXX. Préparatifs. 273
XXXI. Le Pô. 294
Épilogue. 333